

UNIVERSITE DE MONTPELLIER

FACULTÉ DES LETTRES

L'Œuvre Romanesque
de
Thomas-Simon Gueullette

(1683-1766)

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
(MENTION LETTRES)

SOUTENUE PAR

Armand-Daniel CODERRE

M.-A. Columbia University

MEMBRES DU JURY { MM. J. VIANEY, doyen, *Président*,
SION {
BOUVIER { *Assesseurs*.

MONTPELLIER
IMPRIMERIE MARI-LAVIT
1, RUE DE SAUVAGES, 1

1934

L'ŒUVRE ROMANESQUE
DE THOMAS SIMON GUEULLETTE
(1683 - 1766)

UNIVERSITE DE MONTPELLIER
FACULTÉ DES LETTRES

L'Œuvre Romanesque
de
Thomas-Simon Gueullette
(1683-1766)

THÈSE
POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
(MENTION LETTRES)

SOUTENUE PAR
Armand-Daniel CODERRE
M.-A. Columbia University

MEMBRES DU JURY { MM. J. VIANEY, doyen, *Président*,
SION
BOUVIER { *Assesseurs*.

MONTPELLIER
IMPRIMERIE MARI-LAVIT
1, RUE DE SAUVAGES, 1

1934

UNIVERSITE DE MONTPELLIER

FACULTE DES LETTRES

PROFESSEURS

- MM. VIANEY, Doyen, Littérature française.
GRAMMONT, Linguistique.
FOUCAULT, Philosophie.
SION, Géographie.
VILLENEUVE, Langue et Littérature latines.
FLICHE, Histoire et Archéologie du moyen-âge.
BLANCHARD, Histoire moderne et contemporaine.
POYER, Sociologie et science de l'éducation.
AMADE, Langue et Littérature espagnoles.
ROUSSEL, Langue et Littérature grecques.
DEMANGEL, Archéologie et Histoire de l'Art.

MAITRES DE CONFERENCES

- MM. BOUVIER, Littérature française.
THOMAS, Histoire et Géographie du Languedoc.
MARTIN, Langue et Littérature anglaises.
PALANQUE, Histoire ancienne.
PERRET, Langue et Littérature latines.
BOURCIEZ, Langue et Littératures romanes.
MARRES, Assistant de Géographie.

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

- Mlle TAILLARD, Langue et Littérature italiennes.
MM. LABATUT, Langue et Littérature allemandes.
CYPRIANI, Langue et Littérature grecques.

- G. DONAT, Secrétaire.
L. DUBOIS, Secrétaire honoraire.

MEMBRES DU JURY

- MM. J. VIANEY, doyen, président.
SION
BOUVIER } assesseurs.

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions écrites dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

A MA MERE, A MON PERE

*En témoignage de mon amour
filial.*

A MON EPOUSE

*En gage de ma profonde ten-
dresse.*

L'ŒUVRE ROMANESQUE
DE THOMAS SIMON GUEULLETTE
(1683 = 1766)

INTRODUCTION

Les salons jouèrent un grand rôle dans la littérature du dix-septième siècle. Rendez-vous des hommes du monde, des belles dames de la cour et des écrivains, ces salons furent une institution nouvelle, dont on va, pendant deux siècles, retrouver l'influence dans le développement littéraire.

Dès 1620, l'Hôtel de Rambouillet prit une grande importance. Fréquenté, comme chacun sait, par les duchesses de Longueville, de Suze, les princes de Marsillac, de Montausier, par Malherbe, Racan, Balzac, Chapelain, Voiture, Corneille, Scarron, il réunit le beau monde et les écrivains venus pour discuter ou pour se divertir.

La conversation porta tantôt sur des nouvelles du jour, tantôt sur des scandales récents, elle alla même jusqu'à la médisance. Dans les tête à tête on analysa le sentiment de l'amour propre et surtout de l'amour galant. Ce fut vraiment le rendez-vous, où l'on s'occupa le plus de galanterie. Les amants déclarèrent leur amour en vers et dans un style plein de précio-

sité. Le prince qui savait bien tourner un vers, réussissait ainsi très souvent à faire tourner la tête d'une jolie princesse.

Malgré la présence de tant d'écrivains, dont quelques-uns eurent du génie, les discussions des salons n'en portèrent pas moins sur des thèmes légers. Dans ces conversations futiles, l'amour occupa toujours la place prépondérante. A la fin du siècle, on s'intéressait encore à certains passages du *Grand Cyrus* ou du *Roman Bourgeois*. Mais on commençait à s'en moquer, parce que les quinze mille pages du *Grand Cyrus* et les dix volumes de la *Clélie* avaient fini par lasser les lecteurs les plus patients et les plus assidus.

A cette époque, où la cour ne resplendissait que de fêtes galantes, on n'avait plus, pour de si longues lectures, la patience des années précédentes. Pour se faire bien voir dans ces rendez-vous de préciosité, il fallut se moquer de l'*Astrée* et de son amour naïf.

Le *Francion* de Sorel et le *Roman Bourgeois* de Furetière endorment les lecteurs par leur longueur. Scarron devient plus à la mode. Ses pages risquées plaisent davantage à ce beau monde. Mais son *Roman Comique* est encore trop long ; c'est à peine si l'on pouvait en tirer quelques anecdotes assez courtes et cependant assez complètes pour les raconter. On ne prise pas autant la *Princesse de Clèves*, parce que cet ouvrage est trop sérieux pour les habitués de salons, et comporte un idéal trop élevé.

Les romans historiques de Gomberville, de la Calprenède, l'*Abraham* de Mlle de Scudéry, et les romans de Mlle de Villedieu sont tous trop volumineux pour retenir l'attention, vite lassée, des habitués des salons.

Puisque c'est la mode de vanter et de flatter le grand roi, de faire l'éloge du Grand Siècle, et des dames, il

faut un genre plus précieux et plus court que le roman. C'est alors que ressuscite le conte de fées.

« Conter », chez l'homme, est une nécessité. La mère qui le soir berce son enfant est obligée, pour satisfaire cette supplication enfantine : « encore un autre conte, maman », de faire appel à toute son imagination. Ce désir de s'enchanter soi-même, de s'évader du réel en se faisant transporter dans des pays étrangers, en se substituant aux personnages du conte, en devenant ainsi roi, riche, savant, heureux, est, chez l'homme, toujours aussi vif, aussi ardent que lorsqu'il était encore enfant. D'où l'existence de ces fables que se transmettent oralement les générations et de ces contes que nous lèguent nos littérateurs.

En effet, de tout temps nous avons eu des conteurs. Il suffit de citer Lucien et Apulée chez les Anciens, Rabelais et Des Périers chez les Français. Au douzième siècle, Marie de France transcrivit dans ses lais les contes féeriques que ses aïeux lui avaient laissés. Au seizième siècle, avec *Mélusine*, *Grande Fée du Poitou*, Jean d'Arras assurait la continuité du conte merveilleux.

C'est ce même conte que nous allons retrouver dans le roman du dix-septième siècle. Il y a dans l'*Astrée*, une fontaine merveilleuse, dans *Polexandre* une île enchantée. Dans *Virgile Travesti*, Scarron représente la vieille Hécube amusant le petit Astyanax avec des contes de Mélusine.

Le *Polexandre* de Gomberville, la *Cassandre* de la Calprenède, l'*Abraham* de Mlle de Scudéry et les romans de Mlle de Villedieu, avec leurs cavaliers qui, en vrais héros, font face à la mort pour obtenir un doux sourire de leur jolie princesse, leur amour naïf du bon vieux temps, et tout ce qui reflète les jours

heureux du moyen âge, contiennent tous des histoires féeriques et débordent de merveilleux. Et l'immense succès que remportent le *Théâtre d'Honneur* de la Colombière et les tragédies lyriques de Quinault où l'on trouve les éléments essentiels du conte de fées, démontre bien que le goût du public évoluait vers le merveilleux.

En 1656, Mme de Sévigné fit à Mademoiselle le récit du conte de la *Cane de Montfort* qui, tous les ans, écrit-elle, à la « Saint Nicolas », sortant d'un étang avec ses canetons, passait à travers la foule du peuple, venait à l'église et y laissait en offrande l'un de ses petits. Cette cane avait été une femme qui n'allait pas à la messe. Elle et ses enfants furent, en punition, changés en canetons et en cane. Mademoiselle fut tellement charmée par ce conte qu'elle le fit mettre par écrit en 1662. C'était un des premiers contes du dix-septième siècle.

Le conte de fées était en vogue à la cour et dans les salons, mais ce n'était encore qu'un genre oral. Le 6 août 1677, Mme de Sévigné écrit de Livry :

« Madame de Coulanges, qui m'est venue faire ici une fort honnête visite, voulut bien nous faire part des contes avec quoi l'on amuse les dames de Versailles : cela s'appelle les mitonner. Elle nous mitonna donc et nous parla d'une île verte où l'on voyait une princesse plus belle que le jour : c'étaient les fées qui soufflaient sur elle à tout moment. Le prince des délices était son amant ; ils arrivèrent tous deux dans une boule de cristal, alors qu'on y pensait le moins : ce fut un spectacle admirable, chacun regardait en l'air et chantait sans doute :

*Allons, allons, accourons tous,
Cybèle va descendre.*

Ce conte dure une heure : je vous épargne beaucoup en considérant que j'ai su que celle île verte est dans l'Océan : vous n'êtes point obligée de savoir exactement ce qui s'y passe. Si ç'eut été dans la Méditerranée, je vous aurais tout dit, comme une découverte que Monsieur de Grignan eût été bien aise d'apprendre. »

On voit bien, d'après ce texte, que le conte oral eut dans les salons le plus grand succès. C'est lui qui tint le premier rôle dans ces rendez-vous où se rencontraient les courtisans, les écrivains, les gens désœuvrés, le beau monde. Il servit à voiler des déclarations galantes. Par son intermédiaire l'on vanta les gloires du Grand Siècle. Ce fut une nouvelle façon de flatter le roi et la cour. Et quelquefois, même à cette époque de pure galanterie, le merveilleux cacha des remarques piquantes sur la morale. En un mot, à la fin du dix-septième siècle, le conte fut dans les salons le genre littéraire par excellence.

Ce goût de la féerie envahit la cour. Dans les fêtes, Louis XIV fut suivi d'une file de courtisans et de grandes dames habillés en faunes, en satyres, en nymphes. Ces réjouissances du grand monde étalèrent l'art du merveilleux dans toute sa splendeur.

Jusque vers 1690, le conte ne fut qu'un genre oral. Madame d'Aulnoy osa, si l'on peut dire, cacher un petit conte dans son *Histoire d'Hypolite, comte de Douglas*. Après ce petit essai, le conte féerique ralentit sa course envahissante. C'est à peine si Charles Perrault écrivit quelques contes en vers. Mlle Lhéritier glissa deux contes dans ses *Œuvres Meslées*. Puis, en 1696, Mlle Bernard en inséra deux dans un roman. Enfin, Perrault, le maître du conte féerique, publia, dans une revue, sa *Belle au Bois Dormant*.

Et l'année suivante, en 1697, il présentait, sous le nom de son fils, ses huit contes en prose.

C'est alors que le conte féerique atteint son apogée. Il occupe tous les esprits des salons ; on en parle, on le discute, on le récite. Les bons, les mauvais écrivains s'y exercent à qui mieux mieux. Les jolies dames tâchent d'introduire dans leur langage des tournures pleines de merveilleux. Les galants vont chercher dans les contes leurs compliments flatteurs. Ne pas connaître *la Belle au Bois Dormant* fut le signe d'une éducation négligée. Certes, dans cette subite floraison de contes, il y eut du bon et du mauvais. Mais, ce qui est incontestable, c'est que ce genre nouvellement ressuscité, va vivre jusqu'à la fin du dix-huitième siècle.

Le conte poursuit donc son chemin. En 1697, Mme d'Aulnoy publia les quatre premiers tomes de ses contes. La même année, Mlle de La Force en donna, elle aussi, deux volumes. Dufresny introduisit même le merveilleux sur la scène. L'année suivante vit naître les *Contes moins Contes que les autres*, de Préhac. Mme de Murat et Mme d'Aulnoy ajoutèrent plusieurs volumes au trésor des fées. Et cet enthousiasme continue jusqu'à la fin du siècle.

Ce nouveau genre littéraire ne fut, au début, qu'une façon de distraire, par la légèreté même des sujets, les habitués des salons. Il ne sembla fait que pour divertir. Cette historiette merveilleuse était fondée sur une invention, sinon absolument invraisemblable, du moins pleine d'irréel. « Mme de Clèves » ou le « Chevalier des Grieux » peuvent vraisemblablement exister, mais « Gargantua » et le « Petit Poucet », ne sont que des produits de l'imagination. Mais ce genre de contes de Mme d'Aulnoy, de Mme de Mu-

rat, de Charles Perrault et des autres conteurs de cette période, allait subir bientôt l'influence de l'exotisme.

Au début du dix-septième siècle, les connaissances exotiques en France étaient très restreintes. La littérature en général, en était presque dépourvue. Si l'on introduisit l'Orient dans le roman ou dans la tragédie, les personnages n'en gardèrent pas moins toutes les mœurs françaises, et s'ils se plurent dans ce pays nouveau où les jetait le caprice de l'auteur, c'est que cette contrée offrait les mêmes paysages.

Cependant, les soixante premières années du dix-septième siècle avaient produit à peu près une trentaine de relations sur les voyages. Ces anecdotes de voyages commencèrent à développer le goût de l'exotisme chez les lecteurs de l'époque. D'autres grandes influences contribuèrent à augmenter ce goût : la soif de l'aventure et les grandes aspirations coloniales du siècle de Henri IV. Dans une lettre adressée à Carrel de Sainte Garde, le 15 décembre 1663, Champlain écrivit :

« Nostre nation a changé de goût pour les lectures et, au lieu des romans, qui sont tombés avec la Calprenède, les voyages sont venus en crédit et tiennent le haut bout dans la cour et dans la ville. »

Jusqu'en 1660, les premiers voyageurs, François Martin, Pyrard de Laval, de Freynes, de Beauveau, furent des capitaines, des aventuriers. Le profit intellectuel d'un voyage n'était pas ce qui les intéressait, ni ce qu'ils recherchaient. Tous leurs efforts se bornaient à se tirer des difficultés et des dangers ou à exploiter les bonnes dispositions des indigènes. Quant à tout ce qui concernait l'homme, leurs connaissances étaient très imparfaites : ils ne comprirent

et même ne virent que ce qui se rapprochait de leurs idées et des mœurs françaises.

Malgré toutes ces imperfections, le goût et la connaissance de l'Orient commencèrent vers 1660 à se préciser. Le nombre des relations des voyages doubla tout à coup et la faveur du public ne fit que croître par la suite. Après 1665, il parut environ quatre volumes de voyages tous les trois ans. Et le début du dix-huitième siècle demanda plus encore : la production augmenta d'un tiers : entre 1710 et 1730, l'on publia à peu près deux volumes par an. L'Inde y tenait la première place ; puis la Turquie, la Perse, le Japon, et surtout la Chine, vinrent s'ajouter à la liste des pays à la mode.

Si les voyageurs, au début du siècle de Louis XIV, furent de simples aventuriers, des trafiquants qui ne s'intéressaient qu'au commerce, en revanche, vers 1665, il y eut de vrais voyageurs et des observateurs instruits, tel que Thévenot qui, en 1665, écrivit le *Récit d'un voyage fait au Levant* ; neveu d'un garde de la Bibliothèque du roi, il avait fait de fortes études pendant sa jeunesse ; à Tavernier qui, en 1676, donna *les Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes*, Louis XIV accorde une audience et octroya des lettres de noblesse. Bernier, qui fit paraître ses *Voyages* en 1699, était l'ami de Boileau, de Racine et de Molière ; il étudia la médecine et fut même reçu docteur à la Faculté de Montpellier.

Désormais, nous aurons de vrais voyageurs, qui s'occuperont de rechercher ce qui intéresse l'archéologie, de connaître les coutumes sociales et politiques des nations d'Asie, leurs croyances et pratiques religieuses et le détail de leurs mœurs.

Soit au théâtre, soit dans le roman, le public deman-

da des thèmes qui puissent donner à son imagination exaltée, l'image de la vie, réelle ou idéale, mais toujours vivante. Pendant le dix-septième siècle, l'image de l'Orient avait été absente du roman. Au début du dix-huitième siècle, les manuscrits orientaux de la bibliothèque du roi, hâtivement traduits, révélèrent brusquement les contes qu'ils tenaient cachés depuis longtemps. En 1708, avec la traduction de Galland, des *Mille et une Nuits*, le conte oriental paraissait pour la première fois. Le traducteur n'avait pas prévu le succès réservé à son œuvre. Comme il le dit dans l'avertissement, son but était de faire connaître l'Orient sous une forme nouvelle. C'est cette nouveauté et le caractère fantastique de l'œuvre qui firent le succès inouï de ce conte à la couleur orientale. De là date ce déluge de contes orientaux, qui allait inonder la littérature. Contes tartares, arabes, persans, turcs, chinois, mongols, péruviens, se succédèrent les uns aux autres sur un rythme étourdissant.

De 1700 à 1720, furent publiés quarante-cinq ouvrages à couleur orientale ; de 1720 à 1740, l'âge d'or de ce conte, il en parut soixante-quinze. Et, de 1740 à 1748, nous pouvons en compter cinquante (1).

Cependant, dès 1684, cette couleur orientale avait déjà fait son entrée dans l'*Espion du Grand Seigneur*, de Giovanni Paolo Marana. Elle servait à masquer la satire sociale. Ce procédé commode fut alors employé par bien des écrivains ; c'est ainsi qu'en décrivant les mœurs d'une cour orientale, Chardin fournit une ample matière à Montesquieu et à Voltaire pour se moquer de la cour de France. La Bruyère, en 1688, dans

(1) Voltaire, *Zadig*, éd. Ascoli, 1929, II, p. XLIX.

ses *Caractères*, choisit un Siamois pour juger les Français (2).

Ce conte oriental à tendances satiriques, atteint son apogée avec les *Lettres Persanes* de Montesquieu. Il est vrai que la critique de la cour et des courtisans avait déjà trouvé place dans le *Diable Boiteux* de Le Sage, mais cette satire n'avait point revêtu cette forme épistolaire, ni ce genre oriental. L'auteur des *Lettres Persanes* est allé chercher auprès des voyageurs, toutes les indications susceptibles de donner plus de vraisemblance à son roman oriental et, en imitant de près l'*Espion*, de Marana, il a écrit un chef-d'œuvre de la satire. Usbeck et Rica expriment leur indignation devant l'intolérance religieuse ; ils feront remarquer, d'une façon toutefois assez discrète, que le gouvernement de Louis XIV n'est pas l'idéal du genre monarchique et que sa cour n'est qu'un lieu de corruption et de débauche. Dans la lettre 108, les auteurs et les journalistes se trouvent même taillés en pièces par l'épée de la satire. La noble institution de la Sorbonne passera elle aussi sous la férule de Montesquieu (3). Ces lettres avaient créé un genre nouveau.

Si l'exotisme oriental a fourni la matière du conte épistolaire et satirique, il n'en a pas moins apporté l'élément essentiel du conte libertin.

Les harems privés, les sérails royaux, avec leurs ennuques et leurs sultanes, quelle abondante matière pour l'imagination pornographique ! Quelle source de comparaison entre la femme de France et cette femme d'Orient, enfermée dans les chambres d'un ha-

(2) La Bruyère, *Caractères*, Des esprits forts. Ed. Servais, n° 29.

(3) Montesquieu, *Lettres Persanes*, éd. 1931, lettre 109.

rem, assujettie à une surveillance perpétuelle, et censée ne voir personne d'autre que son maître absolu. Cette sultane oisive, qui passait son temps à nouer des intrigues, à se livrer à des passions dénaturées, cette femme habile, dissimulée, trompeuse, fut, certes, le sujet d'analyses minutieuses. La religion même vint renforcer cet appétit de volupté. La religion d'Asie enseignait, en effet, que c'était un péché de résister à l'amour. Qu'ils étaient conformes, ces principes, à l'impiété et à la licence du règne de Louis XIV et de la Régence ! Comme ils donnèrent essor au libertinage de l'époque !

Toutes ces analyses de mœurs voluptueuses, redites et refaites soigneusement, exagérées et amplifiées, pour satisfaire le goût du lecteur, ne purent que confirmer l'idée que les Français se faisaient de l'Orient voluptueux. C'est dans ce même Orient que le théâtre et le roman allaient puiser leur littérature érotique.

A partir de 1704, il n'y eut presque pas de contes à couleur orientale qui n'eût sa part, grande ou petite, de libertinage. Ce genre de conte nous amène jusqu'au *Sofa*, de Crébillon Fils, qui fit fureur pendant une vingtaine d'années, à cause de sa mièvrerie et de son libertinage.

Ce même conte de Perrault qui, tout en conservant son élément féerique, avait subi successivement l'influence de l'exotisme, de la satire, du libertinage, va devenir maintenant le conte philosophique.

Les voyageurs et les missionnaires avaient déjà développé au dix-septième siècle, le côté sérieux de l'Orient, de ce pays que Voltaire appelait le royaume où l'on pouvait jouir des « droits de l'humanité » (4).

(4) Voltaire, *Essai sur les mœurs*, chap. cxciii.

Longtemps avant l'arrivée de Montesquieu et de Voltaire, il y avait eu, vers 1670, la querelle des cérémonies chinoises. D'un côté, s'étaient rangés les Dominicains et les Franciscains, et de l'autre, les Jésuites. Cette dispute, qui ne prit fin qu'en 1742, fit apparaître, aux yeux des écrivains de l'époque, le côté philosophique de l'Orient.

La comparaison des deux civilisations, presque complètement opposées, amena les auteurs de contes à faire sur les faits constatés de simples remarques, puis des comparaisons, et enfin des déductions philosophiques. Des réflexions sur les mœurs et, en particulier, sur l'intolérance religieuse en France, furent insérées dans le conte de fées. Depuis *le Diable Boiteux*, de Le Sage, jusqu'au *Zadig*, de Voltaire, cette analyse philosophique prit, de plus en plus, possession du conte. Montesquieu se servira beaucoup de ce genre ; jusqu'à Crebillon Fils, qui l'introduira dans ses contes libertins ! Avec les *Lettres Persanes*, nous arrivons à la première étape définitive. A Voltaire est dû l'honneur de placer ce nouveau genre de conte, dans la sphère des chefs-d'œuvre.

En 1690, lorsque Mme d'Aulnoy écrivit son *Histoire d'Hypolite comte de Douglas*, c'était pour divertir le beau monde. Certes, il y avait une petite morale, les bons étaient récompensés et les méchants punis. Mais le but principal du conte était de réjouir les habitués des salons ; il ne contenait point d'idées bien sérieuses.

En 1747, quand Voltaire écrivit *Zadig*, son but était tout autre. Profitant du goût d'alors, pour la littérature orientale, il se servit de ce subterfuge, le conte, pour exprimer des idées sérieuses sur la religion, les mœurs et la destinée de l'homme. C'est ainsi que sur-

git le conte philosophique et moral. Le conte qui, au dix-septième siècle, n'avait été qu'une partie, qu'un chapitre du roman, parvint au dix-huitième siècle à s'en séparer et à devenir même un genre capable de rivaliser avec lui. Petit de Julleville lui donnera la définition suivante :

« En effet, qu'est-ce que ce conte, au sens vrai du mot ? C'est, semble-t-il, un court roman, c'est-à-dire une nouvelle vraie, à laquelle personne ne croit, ni l'auteur, ni le lecteur, et qui plaît seulement soit par le piquant du style, soit par l'extravagance spirituelle des situations, soit par l'apologue caché qu'elle renferme, soit par l'intention satirique ou philosophique » (5).

Ainsi, cet amusement enfantin que constituait le conte de 1690, successivement enrichi d'exotisme, de satire et de libertinage, aboutissait aux contes de Voltaire, à ceux de Marmontel, véritable cours de philosophie sociale, et à la *Reine Fantasque*, de Jean-Jacques Rousseau. D'une petite histoire badine, il est devenu l'arme de propagande des grands philosophes du dix-huitième siècle, et va se ranger côte à côte avec les autres genres littéraires.

Il est donc très intéressant d'étudier la façon dont cette transformation s'est opérée. Et, conséquence naturelle, cette étude tirera de l'oubli des conteurs qui jouèrent un rôle très important dans cette transition entre Charles Perrault et Voltaire.

Ce travail a été fait par Mary Elizabeth Storer (6) jusque vers 1700. De même, M. Martino a publié une

(5) Petit de Julleville, *Litt. française*, 1889, t. 5, p. 581.

(6) Storer, *La mode des Contes de fées*, Paris, 1928, in-8°.

étude très sérieuse sur le conte oriental au dix-septième et au dix-huitième siècles (7).

Mais il y a des intermédiaires autres que ceux dont ont pu parler ces auteurs, très intéressants, et qui furent pourtant laissés dans la poussière de l'oubli. Thomas Simon Gueullette est un de ceux-là.

Les documents sur Gueullette sont rares. Parmi les lettrés de son entourage, Gueullette ne trouva point de ces épistoliers qui livrent à la postérité les faits et les gestes de leur petit monde. Lui-même n'a laissé aucun mémoire et les quelques pages de ses manuscrits où il parle de sa personne se montrent fort discrètes. Quant aux notices du temps, qui le concernent, elles restent, comme toutes celles d'alors, dans une froide rhétorique, et ne descendent que très rarement à la familiarité de l'anecdote. Après avoir tout fouillé on renonce donc à la prétention de le suivre pas à pas dans sa vie privée.

La seule étude que nous ayons pu trouver sur cet auteur, est celle d'Henri Nicolle, dans la *Revue de France* (8). Il est vrai qu'en 1763, dans le *Nécrologe des Hommes Célèbres de France*, l'on parle de Thomas-Simon Gueullette, mais ce n'est qu'une biographie de quelques pages. On en parle encore dans le tome trente-sept du *Cabinet des Fées*. En 1878 et 1879, Charles Gueullette, un de ses parents, ne répéta, dans la préface d'*Arlequin* et des *Faussees Envies*, que l'étude faite par Henri Nicolle. Ainsi, nous croyons que Thomas-Simon Gueullette, soit par négligence, soit par manque de matériaux, est presque ignoré.

(7) Martino P., *L'Orient dans la littérature française*, Paris, 1906, in-8°.

(8) Henri Nicolle, *Revue de France*, juin-juillet 1874.

Et, comme quelquefois, en défrichant la terre dans une région inconnue, l'on trouve des pierres précieuses, ainsi en examinant cette période de transition du conte, nous sommes tombés sur une œuvre romanesque, celle de Thomas-Simon Guellette, qui mérite qu'on s'y arrête quelque peu et qu'on lui consacre cette modeste étude.

CHAPITRE PREMIER

LA VIE ET L'ŒUVRE DE GUEULLETTE

Thomas-Simon Gueullette naquit à Paris, le 2 juin 1683. Son père était le doyen des procureurs du Châtelet. Son oncle, Simon Gueullette, était prieur des monastères de Courcelles et du Désert ; il avait composé quelques pièces de poésie et s'était surtout fait connaître dans les lettres, par plusieurs ouvrages d'histoire très remarquables. Quant à la famille elle-même, elle remonte très loin. Ses origines tiennent du roman. En voici l'histoire, d'après la généalogie écrite par notre auteur, sur des notes de son père et de ce même oncle, généalogie qui nous a été conservée par Monseigneur Gueullette, chanoine de Saint-Denis, évêque de Valence.

Un officier de la Princesse du Portugal, voyageant en mer, fut pris par des corsaires musulmans et emmené en esclavage avec son jeune fils. Ce gentilhomme mourut des mauvais traitements qu'il subit. Mais l'enfant fut délivré plus tard par Charles-Quint, qui

se l'attacha comme garde de corps et lui donna le nom de Jean de Goulette, en souvenir du fort tunisien où il avait vaillamment combattu. C'est à la suite de son installation en France que cet ancêtre aurait modifié le nom de Goulette en Gueullette, qui a d'ailleurs la même signification. Cet ancêtre vint s'établir dans la ville de Guise, en Picardie ; il y fit souche, et c'est de là que sortit Thomas-Simon Gueullette. Cette origine romanesque se reflète dans les œuvres de Gueullette et, dans quelques contes, nous retrouvons même, des aventures analogues à celles que subit son illustre ancêtre.

Gueullette fit ses études chez les Jésuites, où il apprit à travailler soigneusement et longuement ; et cette qualité va se révéler plus tard, tout au long de sa carrière d'écrivain. Il finit ses études au collège de la Marche, où il se distingua par son talent littéraire.

En 1704, à peine sorti du collège, à l'âge de vingt-et-un ans, il fit son premier « coup d'essai » : il écrivit les *Nuits Parisiennes*, petite brochure de cinquante pages.

Son intelligence, sa bonne conduite et l'honnêteté de ses mœurs, lui valurent le poste de substitut du procureur du roi. C'est en 1709, à l'âge de vingt-six ans, qu'il fut élu à ce poste très important ; il devait le garder pendant toute sa vie. Il parcourut cette double carrière d'homme de lettres et de magistrat, sans que l'une fit tort à l'autre, sans que jamais, soucieux de sa charge, il en négligeât le moindre devoir. Devant la longue liste qui va suivre, de son œuvre littéraire, il est bien naturel de s'étonner, et lorsqu'on pense que cet homme de travail fut encore un homme de société, qui se livrait à tous les plaisirs convena-

bles et permis, on est en droit de se demander où il prenait le temps de satisfaire à tant d'exigences.

Tard dans la soirée, de bonne heure le matin, le bibliophile Gueullette passait de longues heures dans la magnifique bibliothèque qu'il possédait à Choisy-le-Roy. En feuilletant et en lisant de nombreux livres de voyages, il ne fit que développer chez lui le goût des aventures, qui lui avait été légué par ses ancêtres et qui le poussa à publier, en 1712, son premier recueil de contes, *Les Soirées Bretonnes*.

Encouragé par le succès que ces contes remportèrent, et profitant du goût du public pour ce nouveau genre littéraire, il publia, en 1715, les trois volumes des *Mille et un quarts d'heures, contes tartares*. Ces contes eurent un succès inouï, ils furent réédités quatorze fois et traduits en quatre langues.

La *France littéraire* (1) leur donne comme date de publication, l'année 1723. Dans la *Revue de France* (2), Henri Nicolle attribue aussi l'année 1723, à la publication des *Mille et un quart d'heures*. Ces deux affirmations sont évidemment erronées, puisqu'il existe, à la Bibliothèque Nationale, deux exemplaires des *Mille et un quart d'heures, contes tartares*, qui datent de 1715 (3).

Ayant le goût de la variété, Thomas-Simon Gueullette porta un vif intérêt au théâtre italien. Il chercha avec beaucoup de zèle tout ce qui avait quelque rapport avec la scène italienne. Très versé dans la langue italienne, dont il connaissait toutes les finesses, ce fut lui qui fournit aux frères Parfaict les éléments

(1) D'Hérail et de La Porte, *La France littéraire*, 1769.

(2) Henri Nicolle, *Revue de France*, juin 1884, p. 773.

(3) Les côtes y2 2057 et y2 40860.

de leur *Histoire de l'Ancien Théâtre Italien*. D'ailleurs eux-mêmes le confessent en tête de leur ouvrage :

« Nous annonçons de bonne foi, écrivent-ils, que *l'Histoire de l'Ancien Théâtre Italien*, que nous donnons aujourd'hui, est presque toute due à Monsieur Gueullette, substitut de M. le procureur du roi au Châtelet de Paris, qui, pour sa propre satisfaction, a rassemblé la plus grande partie des matériaux qui la composent et qui a bien voulu nous les communiquer » (4).

Mais Gueullette ne se contenta pas d'écrire sur le théâtre, il traduisit même plusieurs pièces du répertoire de la comédie italienne. C'est ainsi qu'il donna, en 1717, la traduction de deux pièces, intitulées « *La vie est un songe* », tragi-comédie, et *Adamire*, ou *la Statue d'Honneur*. Certaines pièces même, comme *Les Comédiens par hasard*, 1718, et *Arlequin Pluton*, 1719, ne sont que des interprétations larges de pièces italiennes, qu'une sorte d'adaptation aux mœurs et au goût français.

Dans sa magnifique bibliothèque de Choisy-le-Roi, au milieu de ses livres, Gueullette se délasse de ses graves fonctions. Dans la revue de ses rayons, dans les soins d'un nouveau classement, c'est toute sa joie de bibliophile qui se manifeste. Il se délecte à retourner pour la reliure, à ouvrir, à feuilleter pour le texte ou les gravures, tels et tels ouvrages rares ; ou bien il médite, accoudé sur sa table, et il prépare ses éditions : ayant de la fortune, il se donna la jouissance de le faire avec luxe : beau papier, beaux caractères, grandes marges, lettres ornées, titre en rouge, vignettes bien gravées. En 1719, il présenta son édition de

(4) Charles Gueullette, préface d'*Arlequin Pluton*, Paris, 1879, p. 8.

Roselli, et l'année suivante, celle de *l'Arioste*. Cette même année 1720, voyait paraître, en février, sa pièce intitulée *Le Trésor supposé*.

Continuant toujours à satisfaire son goût de bibliophile, il publia, en 1722, une jolie édition des *Nouvelles Françaises*, ou les *Dirertissements de la Princesse Aurélie*, de Segrais.

A propos de cet ouvrage, un des biographes de Gueullette, Henri Nicolle, a fait une grave erreur : en effet, dans la *Revue de France* (5), il attribue les *Nouvelles Françaises* à la plume de Gueullette. Or, la Bibliothèque Nationale possède ce livre, daté de 1720 et signé de Jean Regnard, sieur de Segrais (6). Tout le monde est d'accord aujourd'hui pour reconnaître que cet ouvrage est bien de Segrais.

Quoique nous n'en voyons pas de preuves bien évidentes, il est très probable que Gueullette se maria vers cette époque. *Le Nécrologe* nous dit, en parlant de sa femme : « ... sa femme, avec laquelle, il avait vécu quarante-trois ans et qu'il avait tendrement aimée » (7).

Donc, puisqu'elle est morte avant son époux, qui mourut lui-même en 1766, et qu'elle vécut, comme nous l'a dit *Le Nécrologe*, quarante-trois ans avec lui, il est très probable que ce fut vers 1722 que Gueullette l'épousa.

Or, à cette époque, le public manifestait, pour le conte oriental, un goût de plus en plus vif. C'était l'âge d'or de ce genre de conte. Gueullette, profitant de cet engouement, livra en pâture à ses lecteurs, en 1723, les deux volumes des *Aventures Merveilleuses*

(5) Juin 1884, p. 773

(6) Côte y2 68028-33. *Célèbres de France*, 1768.

(7). *Nécrologe des Hommes*.

du mandarin *Fum-Hoam*, contes chinois. Ils eurent un grand succès et furent réédités quatre fois. En 1724, il donna l'édition de l'*Ariane*, de Desmaretz, des *Fables de Bidpaï*, celle de l'« *Histoire du petit Jehan de Saintré* », et, l'année suivante, une jolie édition des *Essais* de Montaigne.

Entouré de plusieurs de ses amis, Thomas-Simon Gueullette donna des fêtes à sa maison de campagne près de Charenton. Là, il avait fait construire un théâtre où il jouait, avec ses amis, quelques-unes de ses pièces.

C'est ainsi qu'en 1725, il y représenta l'*Amour Précepteur*, et, l'année suivante, sur la même scène, l'*Horoscope accompli*.

Toujours bibliophile ardent, il édita, en 1728, l'*Histoire d'Euriant* et l'*Histoire de Gérard, Comte de Nevers*. En tête de ce dernier ouvrage, il reproduisait un ancien prologue qu'il avait composé, nous apprend-il, pour un magnifique manuscrit, in-4° velin, avec miniatures très finies, et à la fin duquel il consigne, pour notre propre instruction, que « ce livre fut écrit par Guyot Dangerans, sur le commandement de Philippe, duc de Bourgogne, de Brabant, de Limbourg comte de Flandre. Quelques notes de Gueullette figurent à l'intérieur du volume ; mais, ce qui prouve jusqu'à quel point le commentateur était scrupuleux dans ses travaux, c'est une remarque signée de son propre nom et fixée entre deux pages, où il nous dit :

« Les Libraires qui m'engagèrent à donner au public le petit Jehan de Saintré, me mirent en main un feuillet sur lequel étaient une douzaine de notes qu'ils m'assurèrent être de M. Le Duchat, et que j'employai dans cette édition : c'est pourquoi je jugeai à propos

de dire ici que ces notes étaient non pas de moi, mais de différents personnages. »

L'édition luxueuse de Rabelais, qui lui avait pris quelques années de préparation, parut en 1732. La même année, il livra aux lecteurs affamés de contes orientaux les trois volumes des *Sultanes de Guzarate, contes mogols*. Par huit fois, le public demanda la réédition de cette œuvre.

L'année suivante, 1733, Gueullette édita *les Contes* et *les Nouvelles de Bocace* et les *Cent Nouvelles nouvelles*. Cette même année, il écrivit les deux volumes des *Mille et une heures, contes péruviens*, qui furent réédités quatre fois.

Dans les *FausSES Envies*, son parent Charles Gueullette, après avoir donné la liste des contes de Thomas-Simon Gueullette, fait cette remarque :

« Nous pouvons ajouter, les *Mille et une Heures, contes péruviens*, inventés, il est vrai, par un autre auteur inconnu, mais que Gueullette termina et dont il donna une édition en 1754 » (8).

Et, dans l'édition de 1759, des *Mille et une Heures*, nous lisons, dans la préface :

« On n'a point connu l'auteur des *Contes péruviens*, on les a attribués à différentes personnes, qui ont eu la modestie de point convenir qu'il y eussent part, dans la crainte ainsi que l'on se l'imaginait, qu'on ne les engageait à finir les deux volumes qui avaient été donnés en 1733. »

« L'on désespérait en vain de voir cet ouvrage achevé, lorsqu'un homme de Lettres, que des affaires particulières avaient obligé de résider à Blois, l'année

(8) Charles Gueullette, préface des *FausSES Envies*, 1878, page 12.

dernière, se trouva à la vente des livres d'un ecclésiastique de cette ville. Parmi plusieurs manuscrits du défunt qu'il acheta, il se trouva un cahier intitulé, suite et conclusion de C. P. »

« Ce particulier, de retour chez lui, s'étant attaché à la lecture de ce manuscrit, connut aussitôt que C. P. voulait dire *Contes Péruviens*. Charmé de cette découverte et jugeant que ce serait obliger le public que de lui faire ce présent, il n'hésita pas de le copier lui-même et de nous l'envoyer. »

Malgré les remarques de Charles Gueullette et celles de cette préface, il nous semble que c'est bien Gueullette qui écrivit les *Mille et un quart d'heures*. Bibliothèque Nationale et les critiques les plus autorisés aux remarques contenues dans la préface de l'édition de 1759, car il est probable que Gueullette écrivit cette préface pour donner de l'intérêt et plus de couleur locale à ses contes. « Voici des contes dont on ignore l'auteur et trouvés par hasard ». Or. Gueullette se servit d'une tournure analogue dans la préface des *Soirées Bretonnes*. On s'aperçoit du procédé !

De plus, la lecture de ces contes nous persuade que Thomas-Simon Gueullette en est bien l'auteur. Ils offrent beaucoup de ressemblance avec les précédents et entre la cinquante-neuvième heure et la soixantième, où le premier auteur est censé avoir terminé son œuvre, aucun changement dans les idées, le style ou le fil de l'histoire ne révèle que c'est un autre conteur qui les ait continués. D'ailleurs le catalogue de la Bibliothèque Nationale et les critiques les plus autorisés s'accordent tous à dire que Gueullette est bien l'auteur des *Contes péruviens*.

Si Gueullette écrivit des pièces pour l'amusement de ses amis, il composa aussi un grand nombre de para-

des. On trouve à la Bibliothèque Nationale un gros manuscrit (9), qui contient douze parades. Dans une lettre adressée à Favart, qui lui avait demandé de lui envoyer ce manuscrit, Gueullette écrit :

« Je vous envoie, monsieur, le recueil de mes parades, que je puis bien appeler *delicta juventutia meae*. »

En 1740, il composa sa première parade, les *Faus-ses Envies*. En 1748, il donna une édition luxueuse du *Nouveau Pathelin*.

Continuant toujours à travailler avec acharnement dans sa bibliothèque, Gueullette livra au public, en 1763, ses *Mémoires secrets pour servir à l'Histoire de Perse*. Il l'accompagna de renseignements qu'il mit en marge, et donna, en terminant, une « Clef des noms propres figurant dans ces mémoires », précieux document, sans lequel l'intelligence de l'ouvrage deviendrait impossible.

Cette même année, il édita l'exemplaire très précieux pour les bibliophiles, des *Mémoires de Rochefort*. L'auteur, dans sa préface, prouve que le titre du volume, *Mémoires de M. L. C. D. R.* ne doit pas se lire comme le croit le public, *Mémoires de M. le com-te de Rochefort*, mais bien *Mémoires de M. le Chevalier de Rovillac*. Il donne aussi l'histoire de l'auteur, qui s'appelaît Gatien Sandras, sieur de Courtils.

Quoique portant toujours un intérêt très vif au théâtre et au conte oriental, Gueullette n'oublia jamais pour cela sa profession de magistrat. Pour exercer cette fonction de substitut du procureur du roi, il fallait être profond légiste. Et Gueullette ne manqua pas d'approfondir ses connaissances dans le domaine des lois.

(9) Côte 9340 mss. fr.

Les archives nous ont conservé une collection fort importante d'arrêtés et de sentences des juridictions criminelles, commencée par Gueullette et poursuivie par lui, jusqu'à sa mort peut-on dire, puisque la dernière pièce du recueil date du 8 octobre 1766, moins de deux mois avant sa fin. C'est ici que nous nous trouvons en face du magistrat scrupuleux : par cette collaboration, il entendait vraisemblablement reconstituer un ensemble curieux et peut-être utile à ceux de sa profession. Gueullette, dans ce travail, remonte haut. Le premier arrêt qu'il a relevé porte la date d'avril 1191.

Parmi les œuvres de Gueullette, mentionnons également le manuscrit que possède la Bibliothèque de l'Arsenal, sous le titre : *Notices sur les œuvres de théâtre* (10). C'est un ouvrage en huit volumes, où l'auteur remonte aux origines, passe en revue l'antiquité, le moyen âge et, arrivant aux pièces de son temps, donne sur les comédies et sur les comédiens des détails judicieux, bien faits pour intéresser les amateurs de théâtre.

Enfin, à la Bibliothèque Nationale, il y a un manuscrit des douze parades que nous avons déjà mentionnées et qui formèrent en 1756 la majeure partie des trois volumes du *Théâtre des Boulevards*.

Devant cette pile d'œuvres si variées, nous ne pouvons qu'admirer le grand courage et l'énorme travail de Gueullette qui continua ses recherches jusqu'à la fin de sa vie, puisque même au mois d'octobre 1766, il rédigeait encore des notes dans son manuscrit des « Arrêts. »

Il mourut à Charenton, le 22 décembre 1766, âgé

(10) Côte n° 52, bell f. catalogue des manuscrits.

de quatre-vingt-trois ans. Au lendemain de sa mort, le *Nécrologe* écrit :

« La gaité de son caractère ne l'abandonna pas même à sa mort. On a trouvé avec les deux doubles de son testament écrit à sa main, des vers relatifs à ses dernières dispositions et qui respirent cette douce sécurité d'une âme pure et vertueuse, qui ne voit dans l'avenir, aucun sujet d'alarmes, parce que, dans le passé, elle ne se rappelle aucun sujet de remords. Ces vers qu'on ne rapportera point parce qu'ils n'auraient pour le public aucun intérêt étaient précédés d'une Epigraphe latine de Sénèque : « *Mihi feci divitias nihil concupiscendo.* » C'est à peu près le vers d'une de nos comédies !

» Et j'ai su m'enrichir en perdant des besoins. » (11)

Thomas Simon Gueullette était un de ces écrivains doués d'un caractère très remarquable.

Devant la grande production des ouvrages qu'il donna au public nul ne peut contester que Gueullette n'ait été un travailleur acharné. L'éducation qu'il reçut chez les Jésuites, explique sans doute, en partie, chez Gueullette son goût profond du travail. Les Pères, en soumettant leurs élèves à la règle, leur apprenaient la méthode qu'il faut introduire dans le travail et la division du temps qui en fait le fructueux emploi.

Sorti du collège, l'auteur ne cessa jamais de manifester cette qualité désormais habituelle. A propos des *Nuits Parisiennes*, Gueullette nous dit :

« J'ai cru ne pouvoir mieux faire qu'imiter Aulugelle qui a donné à ses écrits le titre de *Nuits Attiques*, parce qu'il ne travaillait que la nuit et qu'il tra-

(11) *Nécrologe des Hommes Célèbres de France*, 1768, p. 85

vaillait à Athènes. Comme je m'accorde assez avec lui dans sa manière d'étudier sans pourtant me mettre en parallèle avec ce grand homme, j'intitule mon livre, *les Nuits Parisiennes*. » (13)

Ce goût du travail qu'il développa dans sa jeunesse, il le conserva tout au long de sa vie. Sa double carrière de magistrat et d'écrivain, et la grande quantité de pièces, de parades, de contes, d'éditions, d'études d'érudit, sont des preuves plus que largement suffisantes de l'activité persévérante de Gueullette.

A cette grande qualité il nous faut en ajouter une autre : la générosité. On rapporte que son père, le doyen des Procureurs du Châtelet, ayant recommandé dans son testament que sa charge soit vendue nue et que l'on rendit gratuitement les dossiers aux clients peu aisés, Thomas-Simon Gueullette exécuta les dernières volontés de son père avec la générosité la plus large.

Dans la préface d'*Arlequin Pluton*, Charles Gueullette écrit :

« Une des particularités intéressantes de Gueullette est qu'il abandonnait d'ordinaire ses droits d'auteur aux acteurs de ses pièces. Il fit don de sa dernière, *l'Horoscope accompli*, à Mlle Silvia, une des grandes actrices de cette période. » (13)

Autre trait de sa générosité : l'auteur des *Mille et un quart d'heures*, ayant le droit, à la mort de sa femme, par son contrat de mariage, de jouir en toute propriété du bien qu'elle avait laissé, n'en conserva pas même l'usufruit, et en fit la remise immédiate aux héritiers de sa femme.

(12) *Nuits Parisiennes*, 1704, p. III.

(13) Charles Gueullette, op. cit., p. 4.

Actif et généreux, il fut aussi honnête. A la fin des *Nuits Parisiennes*, il écrit :

« Me voici, Monsieur, à la fin de mon projet. Je n'aurais pas cru être venu à bout si facilement de me faire imprimer les œuvres des autres sous mon nom : car je ne puis pas dire que j'ai d'autre part à cet ouvrage. » (14)

Ne voyons-nous pas, par cette déclaration, l'honnêteté de l'auteur ? Dans ses éditions annotées, il s'empresse de faire connaître l'origine de ses remarques ; c'est ainsi qu'il déclare dans l'édition de *Gérard, Comte de Nevers* :

« Les libraires qui m'engagèrent à donner au public le petit Jehan de Saintré, me mirent en main, un feuillet sur lequel était une douzaine de notes qu'ils m'assurèrent être de M. Le Duchot. » (15)

Les notes qui, quelquefois, remplissent le bas des pages de ses contes, contiennent très souvent leur marque d'origine.

Dans la préface des *Sultanes de Guzarate, contes mogols*, l'auteur n'hésite pas à déclarer qu'il a « glané après » les auteurs des contes orientaux et il cite même les sources de quelques histoires qu'il a mises dans *Les Mille et un quart d'heures*.

L'empressement avec lequel il se hâta d'exécuter le vœu de son père, indique encore l'honnêteté chez le magistrat-écrivain.

Gueullette était, en outre, un grand cœur. La lecture du manuscrit des « *Arrêts* », nous laisse entrevoir ce grand cœur qui criait pitié, pitié, aux gens de son siècle. Il fut un des premiers à sentir vibrer en lui ce

(14) *Les Nuits Parisiennes*, 1704, p. 50.

(15) *Gérard Comte de Nevers*, éd. 1728.

souffle d'humanité qui avait animé de grands esprits comme Montaigne, La Bruyère, et qui allait passer sur les Beccaria, des Voltaire et des encyclopédistes : avec eux il élevait ses protestations contre les barbaries de la justice. C'est ainsi qu'il se place au nombre de ceux qui furent les promoteurs de l'abolition de la torture.

A toutes ces qualités que Gueullette possédait, d'être travailleur, vient s'en ajouter une dernière : la gaieté.

Sévère sur son siège de magistrat, profond légiste et juge intègre, Gueullette aimait, une fois ses devoirs accomplis, à s'adonner aux plaisirs honnêtes, en compagnie de plusieurs de ses amis. Citons en quelques-uns au passage : Fournier, conseiller à la Cour des Monnaies ; Aubry, un des avocats les plus célèbres du barreau de Paris ; le comte de Morville, secrétaire d'Etat ; le comte de Tressan ; le comte de Caylus ; le marquis de Paulmy ; avec eux Gueullette s'amusa dans sa maison de campagne de Charenton. En parlant de ce lieu de réjouissances il nous dit :

« L'esprit toujours riant et joyeux, nous ne laissons échapper aucune occasion de nous amuser et de mettre en profit tous nos moments de loisirs. Nous avons eu le bonheur de trouver dans nos femmes des caractères rians et leur bien persuader que la gaieté faisait naître celle du corps. »

« La gaieté ne peut-elle pas être de tous les âges ? Et parce que l'on vieillit tous les jours, faut-il devenir triste, morose et ennuyer les autres ? Notre joyeuse société pense tout le contraire et suivant les principes que Cicéron admet dans son *Traité de la vieillesse*, les hommes qui commencent à entrer dans un âge qui, naturellement les rend incommodes dans la société et oblige les jeunes gens à s'éloigner d'eux, ne peuvent

employer trop de moyens pour être encore agréables à leurs yeux. Nous avons l'expérience qu'en usant ainsi que nous le faisons dans nos moments de loisir et ne cherchant surtout à la campagne qu'à procurer à nos amis et à nous-mêmes des plaisirs simples et innocents, cette aimable jeunesse, loin de nous fuir, nous fait pour ainsi dire la cour, et du moins nous recherche avec empressement : c'est donc avec cette juste raison que nous avons pris notre devise : « *Dulce est decipere in loco* » (16).

Et le *Nécrologe* nous rapporte qu'il conserva cette gaité jusqu'à la mort.

S'il possédait, comme nous l'avons vu, un grand nombre de qualités, ses aptitudes n'étaient pas moins nombreuses ni moins variées.

C'était d'abord un érudit. Nous avons eu déjà l'occasion de nous en apercevoir. Ses nombreux travaux littéraires ne lui firent jamais oublier les devoirs de sa charge et, menant de front cette double carrière, il laissa au palais, comme dans les lettres, de nombreux témoignages de sa prodigieuse érudition.

La volumineuse collection d'arrêts et de sentences des juridictions criminelles qu'il ne cessa de continuer jusqu'à sa mort, contient classées des copies de jugements qui remontent jusqu'à 1150. Il emprunte aux historiens et aux chroniqueurs tout ce qui est de nature à l'éclairer. Puis, le magistrat ajoute à chacun de ces arrêts, la sentence rendue par la rue, la complainte, le portrait du condamné, en un mot la partie piquante et originale de l'affaire. Mais ce n'est pas tout. Chaque pièce est annotée de sa propre main :

(16) *Manuscrit des parades*, Bibliothèque Nationale, côte 9340, mss. fr.

il consigne en marge les détails sommaires du crime et ceux de l'exécution, et quand le crime est important, il développe lui-même l'affaire sur des feuilles encartées qui forment souvent de gros cahiers.

Ces mêmes dispositions d'érudit, nous les retrouvons dans les éditions que Gueullette présenta au public. Pour nous en convaincre, entrons dans sa magnifique bibliothèque de Choisy-le-Roy. Les rayons sont surchargés de livres de voyages, d'histoires de France, d'histoires de l'Eglise, d'histoires de la Science Héraldique, d'ouvrages sur l'Orient, de manuscrits et de livres rares. Examinons au passage, deux de ces « ex libris », objets de curiosités pour les collectionneurs : sur la couverture, il y a fait graver, ce qui est une allégorie de ses œuvres, un tartare, un mandarin, un arlequin avec une sirène se baignant dans une fontaine ornée de ses armes et de sa devise qu'un amour emporte dans les nuages : « *Dulce est decipere in loco* »

Manifestant son érudition dans ses travaux et dans ses éditions rares, Gueullette ne la négligea pas davantage au théâtre. Nous avons vu qu'il donna une histoire complète sur l'origine et le développement du théâtre italien ; mais, pour cela, il avait cherché avec beaucoup de zèle tout ce qui concernait la scène italienne. Il avait étudié de vieux manuscrits sur ce théâtre, les avait annotés, analysés et comparés aux pièces contemporaines. N'est-ce point là des recherches d'érudition ?

De plus, son manuscrit des parades nous montre la grande connaissance qu'il avait du théâtre contemporain : il fit d'ailleurs l'histoire de ces parades des origines au dix-septième siècle.

Cet érudit fut aussi ingénieux et fertile en expé-

dients pour amuser les amis qu'il réunissait chez lui. Aujourd'hui ce n'est point sans rire que l'on considère un homme aimable qui se fait « un amuseur » de la société : la profession bien que très louable en soi apporte avec elle un petit discrédit. Mais, autrefois, il n'en était rien et Gueullette pouvait être ce qu'il était, avec bonhomie et conviction, sans être diminué le moins du monde, aux yeux de ses amis.

Outre ce double talent d'auteur et d'acteur, car s'il composait des pièces il en tenait quelquefois le rôle principal, il avait un talent merveilleux pour les marionnettes. Il les faisait jouer et dialoguer avec beaucoup d'esprit. Il excellait surtout dans le rôle de Polichinelle qui faillit lui devenir funeste, le jour où il avala la pratique qu'il mettait dans sa bouche pour briser sa voix.

Avec toutes ces qualités et toutes ces aptitudes si diverses, que pouvait apporter Thomas-Simon Gueullette d'intéressant et de personnel dans la littérature ?

Ses nombreuses heures passées dans sa bibliothèque, à faire des recherches d'érudition, à étudier *l'Histoire de l'Eglise, l'Histoire de France, l'Histoire du moyen âge*, à parcourir les *Voyages* de Thévenot et de Chardin, à augmenter ses connaissances sur le théâtre italien, à étudier le conte oriental et sa géographie, toutes ces heures de travail lui constituaient un bagage des plus intéressants qu'il pouvait mettre au service de la littérature.

Ses nombreuses qualités jointes à ses connaissances si variées, étaient susceptibles elles aussi, d'apporter quelque chose de très intéressant et de très personnel à la littérature.

Ses observations de magistrat sur les mœurs de l'époque, ses réflexions d'homme du monde en rela-

tion avec des écrivains, des comtes, des marquis, sur la vie de ceux qu'il connaissait et fréquentait, Gueullette pouvait les transmettre à la postérité, par la littérature.

En un mot, cet homme, Thomas-Simon Gueullette, qui avait, en qualité de magistrat, d'homme du monde et d'érudit, vécu une vie pleine et fructueuse, pouvait en faire bénéficier la littérature et l'enrichir d'une œuvre de valeur.

Mais de cet auteur qui a exercé son talent dans des genres littéraires si nombreux et si différents, on nous permettra de ne retenir que ses contes, *Les Nuits Parisiennes*, *Les Soirées Bretonnes*, *Les Mille et un quart d'heures*, *contes tartares*, *Les aventures merveilleuses du mandarin Fum-Hoam*, *contes chinois*, *Les Sultanes de Guzarate*, *contes mogols*, *Les Mille et une heures*, *contes péruviens*, et les *Mémoires de Mlle de Bontemps*, dont nous allons tout d'abord analyser le contenu.

CHAPITRE II

L'ERUDIT ET LE MORALISTE

« LES NUITS PARISIENNES »

C'est en 1704, que Thomas-Simon Gueullette, âgé de vingt et un ans, publia les *Nuits Parisiennes*, petite brochure de cinquante pages, qui est très rare aujourd'hui. N'allons pas croire en lisant le titre, que les *Nuits Parisiennes* vont nous dévoiler la vie nocturne et licencieuse de l'époque, ou même qu'elles soient un guide pour le touriste, du dix-huitième siècle, qui voudrait visiter Paris de nuit. L'auteur nous en explique le titre dans la préface :

« J'ai cru, nous dit-il, ne pouvoir mieux faire qu'imiter Aulu-Gelle qui a donné à ses écrits le titre de *Nuits Attiques*, parce qu'il ne travaillait que la nuit et qu'il travaillait à Athènes. Comme je m'accorde assez avec lui dans sa manière d'étudier, sans pourtant me mettre en parallèle avec ce grand homme, j'intitule mon livre les *Nuits Parisiennes*. » (1)

(1) *Nuits Parisiennes*, 1704, p. 3.

Donc, il est évident que c'est à cause de longues recherches poursuivies tard dans la nuit, que Gueullette écrit pour le public. Aussi commence-t-il par nous dévoiler ses intentions.

« Je travaille, nous dit-il, sans aucune vue d'intérêt, mais seulement pour voir si je puis attraper le goût du public. Vous savez, Monsieur, que c'est lui qui décide absolument d'un homme et comme dans la profession que j'entreprends je dépendrai entièrement de lui, je suis bien aise de le prévenir en ma faveur et de tâcher de le divertir par un espèce de mélange de littérature. » (2)

Cette déclaration nous indique clairement le but que se propose l'auteur des *Nuits Parisiennes*. Il veut plaire au public, il veut suivre le goût de l'époque. Puisque le lecteur du dix-huitième siècle va s'engouer peu à peu du conte oriental, qui fait d'ailleurs ses premiers essais l'année même où paraît les *Nuits Parisiennes*, Gueullette répondra avec empressement à ce goût grandissant du public et, successivement, il va donner les *contes tartares, chinois, mogols et péruviens*. Et il réussit très bien à « attraper le goût du public », comme nous le prouvent les nombreuses rééditions qu'eurent ses contes.

Les *Nuits Parisiennes* sont le résultat des lectures du jeune Gueullette. L'écrivain naissant à la littérature met à profit le bagage d'idées qu'il a rassemblé au cours de lectures nombreuses et variées, et tâche de présenter au public une série de faits intéressants et curieux.

Ce sont des maximes, des divertissements, des bons mots, des proverbes, des points d'*Histoire Ancienne*,

(2) id. p. 4.

d'*Histoire de France*, d'*Histoire de l'Eglise*, d'*Histoire de la Science Héraldique*. Bref, c'est un mélange littéraire.

Or, dans l'étude que nous nous proposons de faire, quel intérêt, quelles révélations, nous réservent les *Nuits Parisiennes* ?

En premier lieu, cette brochure nous montre chez Gueullette son goût de l'Histoire et sa curiosité. Il a puisé la matière de cette brochure dans l'*Histoire Ancienne*, dans l'*Histoire de France*, dans l'*Histoire de l'Eglise*, dans l'*Histoire de la Science Héraldique*, bref dans l'Histoire en général.

Pour bien montrer ce goût de l'histoire, citons quelques passages pris au hasard :

D'abord, une remarque empruntée à l'*Histoire de l'Eglise*.

« Ce fut environ l'an 967, écrit-il, sous le Pontificat de Jean XIII, et sous l'Empire d'Ottan le jeune que les Polonais embrassèrent la religion chrétienne. » (3)

Plus loin, un fait de l'*Histoire Ancienne* :

« Cornélie, veuve Romaine, mère des Gracques, rejeta le mariage du roi Ptholomée disant qu'il était plus honorable de demeurer veuve que d'être reine. » (4)

Ces deux seuls passages nous montrent manifestement dans quelle direction le goût de Gueullette pour l'histoire, orientait les recherches de l'auteur dans ce petit opuscule des *Nuits Parisiennes*.

Cette même tendance, nous allons la retrouver dans tous ses contes. Ainsi, dans les *Aventures Merveil-*

(3) id. p. 28.

(4) id. p. 31.

leuses de Fum-Hoam, contes chinois, nous voyons, une fois de plus, se manifester l'intérêt que Gueullette porte à *l'Histoire de l'Eglise*.

« Voilà, seigneur, écrit-il, la religion que nous professons, voilà les lois qu'elle nous impose, elle ne consiste point comme la vôtre, dans l'adoration des monstres et des anges rebelles : nous n'adorons qu'un seul Dieu, dont le pouvoir n'est pas orné et qui, suivant les instructions de notre prophète, n'a besoin que d'un peu de poussière pour renverser ses ennemis. Il punit les impies par les châtimens les plus terribles. » (5)

Ici même, Gueullette ne va-t-il pas jusqu'à devenir un vrai théologien qui expose la doctrine chrétienne ? Ne fait-il pas sentir au lecteur qu'il connaît *l'Histoire de l'Eglise* et ses dogmes ? Et ne nous est-il pas permis de lier étroitement ces connaissances religieuses à la tendance moralisatrice qui se fera sentir dans ses contes ?

Si nous voulons maintenant nous rendre compte de l'intérêt que Gueullette portait aux faits curieux, lisons encore quelques passages des *Nuits Parisiennes* :

« Je mettrai la main au feu : C'est un proverbe que disent les bonnes gens quand ils veulent nier d'avoir fait quelque chose. Cela vient d'une ancienne superstition que l'on avait, d'obliger ceux qui étaient soupçonnés de quelques crimes, de toucher un feu ardent et s'ils ne souffraient pas le mal, ils étaient absous. Les auteurs rapportent une infinité de ces jugemens, comme on voit dans Paquier, Ducange, et autres et les ont appelés *judicium ferri calidi, ferri cadentis*. » (6)

(5) *Contes chinois, Cabinet des fées*. Ed. 1785, I. 19, p. 364.

(6) *Nuits Parisiennes*, 1704. p. 35.

Ce passage nous révèle dans toute sa naïve fraîcheur, le jeune écrivain qui tâche de trouver quelque matière nouvelle, quelque trait inédit, pour piquer la curiosité du lecteur qui ne le connaît pas encore. Sa curiosité le mène partout. En voulons-nous un autre exemple ? Voici :

« Il y a une épitaphe assez particulière, écrit-il, aux Innocents. Ci-gît Joland Bailly qui trépassa l'an 1514. Agée de 88 ans, le 43^e de son veuvage : laquelle a vu ou pu voir devant son trépas, 295 enfants issus d'elle. Un de mes amis m'a assuré être de cette famille. » (7)

Cette remarque ne montre-t-elle pas jusqu'où peut conduire la curiosité de l'auteur ?

La grande curiosité et le goût de l'histoire chez Gueullette, se révèlent également dans ses contes, par les nombreuses notes qu'il met au bas des pages. Gueullette nous donne ainsi des explications sur la géographie, sur la religion et sur les mœurs du peuple dont il s'agit.

D'ailleurs, de cette grande curiosité et de cette érudition, nous en avons déjà eu une idée lorsqu'il nous a fallu mentionner ses belles éditions de livres, son manuscrit *des arrêts*, son histoire sur le théâtre italien et ses parades.

Mais si les *Nuits Parisiennes* nous révèlent chez Gueullette, le goût de l'histoire et de la curiosité, elles nous font voir également ses tendances moralisatrices.

Ses remarques de morale portent sur l'amour maternel, sur l'amour paternel, sur l'amour en général, sur la religion, sur la justice, sur la destinée de l'homme ; bref, il nous donne des conseils moraux

(7) id. p. 40.

sur tout ce qui concerne la vie politique, sociale et religieuse de l'homme.

Sur l'amour d'un père et d'une mère, voici ce que l'on trouve dans les *Nuits Parisiennes*.

« L'affection paternelle est grande : la maternelle l'est encore plus : selon Aristote, les pères n'aiment qu'après la naissance, et les mères dès qu'elles sentent la conception.

» Secondement, elles savent plus assurément qu'elles sont mères, que le père ne sait qu'il est père.

» En troisième lieu, elles sentent beaucoup plus la part qu'elles ont à la formation des enfants et y contribuent plus que les pères.

» En quatrième lieu, elles enfantent avec douleur et leurs enfants étant crûs en âge, elles soupirent pour les rendre heureux, comme elles ont fait pour les mettre au monde. » (8)

N'est-ce pas là l'éloge délicat du dévouement maternel ?

Sur l'amour, Gueullette nous fait, assaisonnée d'un peu d'esprit gaulois, la remarque suivante :

« L'amour donne de l'esprit à ceux qui n'en ont point et l'ôte à ceux qui en ont. » (9)

Ces mêmes tendances moralisatrices se retrouvent dans tous les contes de Gueullette.

Il donne des conseils sur les vertus religieuses. C'est ainsi qu'il écrit, sur la charité, dans les *Mille et un quart d'heures* :

« Si vos ennemis gravent sur le diamant, les injures qu'ils peuvent avoir reçues de nous, nous devons écrire sur la poussière de l'oubli, les outrages qu'ils nous

(8) id. p. 25.

(9) id. p. 42.

ont faits et laisser à Dieu seul le soin de notre vengeance. » (10)

N'est-ce pas un conseil, tout imprégné de l'amour du prochain ? Ce passage a même l'éloquence persuasive et la gravité d'un sermon !

Dans *les Soirées Bretonnes*, il attaque l'égoïsme lorsqu'il dit :

« Les apparences sont quelquefois trompeuses et les choses ne nous paraissent souvent criminelles que parce que nous les regardons avec des yeux préoccupés. » (11)

En plus du reproche contre l'égoïsme, ne pouvons-nous pas entrevoir une satire sociale contre les flatteurs et les ambitieux de la cour ?

Il continue à manifester ses tendances moralisatrices en exposant son opinion sur la justice dont il est un des plus notoires représentants. Dans *les contes péruviens*, nous trouvons :

« Madame, répondit le prince Houac, on est bien embarrassé quelquefois pour porter son jugement. Outre que la passion l'emporte, il est des cas où on ne peut avoir ni preuves, ni témoins complets. A moins de ne vouloir absolument fermer les yeux et s'abuser, on est forcé de s'arrêter aux indices. Quand ils sont forts, on tire des conjectures, si non absolument certaines, du moins fort probables. »

« Ah ! prince, reprit la reine, il n'y a rien de plus incertain ni de plus dangereux que ces probabilités. Si l'on s'arrête à de simples apparences, l'innocent sera souvent puni et souvent le coupable sera absous. » (12)

(10) *Contes tartares, Cabinet des fées*, éd. 1786, T. 21, p. 302.

(11) *Soirées Bretonnes*, op. cit. T. 32, p. 23.

(12) *Contes péruviens*, éd. 1759, T. 2, p. 274.

Remarquons, encore une fois, que dans l'exposé de ses vues, Gueullette glisse des points de satire sociale.

L'auteur suivant toujours le cours de ses pensées religieuses va nous parler maintenant de la destinée de l'homme : C'est dans les *Aventures merveilleuses de Fum-Hoam* :

« Vous avez raison, dit-il, et c'est avec un juste sujet que l'un de nos poètes a comparé fort élégamment tous les hommes aux pièces qui servent à jouer aux échecs : les uns y jouent le rôle de rois, de reines, de chevaliers, de fous et de simples pions : et il y a entre eux une très grande différence tant qu'ils sont en marche : mais quand la partie est finie et que l'échiquier est fermé, on les met tous pêle-mêle dans une même boîte sans aucune distinction. La mort fait la même chose, rois, empereurs, marchands, esclaves, guerriers, gens de robe ou de finance, tous se trouvent alors égaux et ce ne seront que nos bonnes actions et notre charité envers notre prochain, qui nous donneront un jour quelque supériorité sur notre prochain. » (13)

Développant toujours ce même thème, la destinée de l'homme, il écrit également dans les *Mille et un quart d'heures* :

« L'homme ne peut suspendre d'un seul moment l'exécution des décrets divins, qui ordonnent et disposent de toutes choses. L'heure du plus puissant des rois est marquée comme celle du plus vil esclave. Tous les illustres monarques n'ont-ils pas échangés leurs trônes contre des cercueils ? Leurs plus célèbres palais ne sont-ils pas ensevelis maintenant sous leurs ruines ? Si vous voulez savoir la grandeur de

(13) *Contes chinois, Cabinet des fées*, 1785, T. 19, p. 302.

Salomon, interrogez les vents ; ils vous répondront que tout ce que ce grand prince a possédé, s'est évaporé et que toutes nos richesses, nos palais, disparaîtront un jour et que ce jour fatal nous avertit incessamment que la cendre et la poussière est notre seul fonds et notre dernière demeure » (14).

Et, enfin, comme consolation à ceux qui ne cessent de travailler, citons le passage suivant tiré des *Soirées Bretonnes* :

« Les biens les plus longtemps attendus sont les plus charmants et l'on ne fait les goûter dans toute leur pureté que lorsqu'on les a acquis avec peine. » (15)

Si la crise ou le malheur viennent frapper à notre porte, souvenons-nous de ce conseil.

Après ces quelques témoignages, nul ne peut contester, il me semble, l'existence dans tous les contes de Gueullette, de tendances moralisatrices.

Ces tendances, cela va sans dire, sont inséparables de la peinture des mœurs du siècle.

Il semble que Gueullette s'attaque surtout aux mœurs libertines des femmes de l'époque. Il parle de leur galanterie, de leur inconstance, de leur infidélité. Mais il ne s'arrête pas là. Il va même, parfois, jusqu'à passer en revue toutes les débauches de la bourgeoisie.

Et d'abord prenons des passages où il attaque les mœurs des femmes.

« On peut trouver, écrit-il dans les *Nuits Parisiennes*, quelques femmes qui n'ont jamais eu de galanteries : mais il est rare d'en trouver qui n'en aient jamais eu qu'une. » (16)

(14) *Contes tartares*, op. cit. T. 21, p. 372.

(15) *Soirées Bretonnes*, op. cit. T. 32, p. 26.

(16) *Nuits parisiennes*, 1704, p. 41.

Ainsi, avec beaucoup d'esprit et à l'aide d'un trait piquant qui nous rappelle La Bruyère, Gueullette a su fixer à jamais la femme galante de son époque.

Pour continuer à peindre les mœurs de la femme, Gueullette va chercher dans l'histoire de nouveaux sujets de réflexion et de comparaison.

« Cornélie, veuve Romaine, mère de Gracques, rejeta le mariage du roi Ptholomée, disant qu'il était plus honorable de demeurer veuve que d'être reine. L'on trouve, en ce temps-ci, bien peu de Cornélie. » (17)

Que la remarque finale vient bien à point et qu'elle gagne ainsi en force et en poids !

Dans le passage qui va suivre, la satire des mœurs de l'époque se cache derrière l'humour. Car Gueullette n'était cependant pas un austère prédicateur.

« Jean de Meun ayant fait un livre intitulé *Le Roman de la Roze*, qui était un libelle diffamatoire contre les femmes, une partie des dames de la Cour pour le punir de son insolence, l'ayant fait prendre et déshabiller tout nu, par leurs valets de pied, se présentèrent chacune avec une poignée de verges pour ensanglanter les épaules de ce pauvre auteur, qui ne voulait reconnaître aucune femme chaste, mais lui, voyant qu'il allait recevoir un affront sanglant et que les dames n'écoutaient nullement ses prières : « Tout au moins, leur dit-il, je demande que la plus impudique de toutes commence la première. » Pas une ne voulant être de ce nombre, ne voulut le toucher dans la crainte que la raillerie ne tombât sur elle. Ainsi il évita la punition qu'il avait bien méritée. » (18)

(17) id.

(18) Id. p. 15 et suiv.

Nous lisons encore dans les *Mille et un quart d'heures*, qu'un meunier, pour punir sa femme infidèle, avait formé le projet de l'étrangler avec un dicol pendant qu'elle dormait. Et Gueullette d'ajouter :

« Si l'on traitait ainsi toutes les femmes infidèles, l'on ne trouverait jamais assez de licols. » (19)

Toujours pleines d'humour, ces remarques n'en atteignent que mieux leur but.

Arrêtons-nous un instant aux *Contes Chinois* ; Gueullette nous y fait un grand tableau des mœurs de l'époque :

« Ce serait vouloir trouver le fond d'un abîme que de vous faire le récit de toutes les friponneries que j'ai vues ou entendues faire sous cette figure. Que de filles j'ai vu n'en porter que le nom et se livrer à des désordres extrêmes ! Que de veuves remariées en secret ou vivant dans l'inconstance ! Que de vieillards revenus en enfance par l'extravagance de leur conduite ! Que de riches réduits à la dernière misère à cause de leur débauche ! Que de gueux que l'opulence rendait insolents ! Que d'hypocrites j'aurais pu démarquer si j'avais eu l'usage de la parole ! A combien de cadis n'ai-je point vu rendre la justice ! Que de bonzes, de derviches et de calenders n'ai-je point connus pour être des scélérats parfaits sous des dehors et de mortification et de piété. » (20)

Dans ce passage, l'auteur ne nous a-t-il pas donné une peinture exacte des mœurs de l'époque, de ce dix-huitième siècle naissant, qui, déjà, par ses débauches, ses injustices, ses hypocrisies et ses mensonges, préparait le terrain de cette période néfaste que fut la Régence ?

(19) *Contes tartares*, op. cit. T. 22. p. 36.

(20) *Contes chinois*, op. cit. T. 19. p. 55.

Gueullette était un observateur et c'est le résultat de ses observations sur les mœurs qu'il nous a transmis par ses contes. Mais, ainsi, Gueullette se rapprochait peu à peu du but principal du roman. Car n'était-ce point là le but des auteurs de romans que d'arriver à peindre les mœurs de leur époque ? Ce roman du dix-septième siècle qui, nous le savons, passa successivement entre les mains de d'Urfé, de Sorel, de Scarron, de Furetière, de Mlle de Scudéry et, enfin, dans celles de Mme de La Fayette, ce roman ne s'acheminait-il pas progressivement dans sa course lente, vers la peinture de la vie réelle, vers la peinture des mœurs ?

Gueullette n'est donc pas un isolé. D'ailleurs, nous n'avons, au passage, qu'à faire remarquer cette double qualité de moralisateur et de peintre de mœurs chez La Bruyère par exemple, qui a dit :

« Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre et mourir. » Ne montre-t-il pas, en effet, les mêmes tendances moralisatrices que celles qu'expose Gueullette dans les passages que nous avons cités ? Et ce même auteur des *Caractères* qui mit dans la préface de son livre : « Je rends au public ce qu'il m'a prêté ». N'a-t-il pas donné un chef-d'œuvre de la peinture des mœurs de son époque ? La Bruyère ne ménageait pas la puissance que commençaient à avoir l'argent et les gens de finance ; il observait l'immoralité croissante et remarquait les progrès de l'impunité : Comme Gueullette, il utilisa toutes ses observations pour faire une peinture aussi large que possible de son siècle. Mais ce que La Bruyère réalisa en maître, Gueullette le fit en élève.

Cette double qualité nous la retrouvons également chez Le Sage dans son *Diable Boîteux*. Ce diable qui

va de maison en maison pour observer la cour, les religieux, les poètes, les dames, bref, qui fait le tour de la ville pour observer les mœurs, ne souffle-t-il pas à l'oreille de son compagnon des remarques satiriques sur ses observations et n'y ajoute-t-il pas souvent une morale ?

Et Montesquieu, Marivaux, Prévost, Voltaire, Rousseau, manifestent également ces tendances moralisatrices et présentent cette peinture des mœurs de leur époque. Tous ne s'efforcèrent-ils pas, en effet, à pousser davantage le roman dans cette voie ?

Si donc Thomas-Simon Gueullette est presque ignoré, dans la littérature du dix-huitième siècle, il n'en possède pas moins les qualités des grands romanciers de ce même siècle. En effet, rien que par cette petite brochure des *Nuits Parisiennes*, Gueullette a su nous faire voir qu'il avait le goût de l'histoire et de la curiosité, qu'il aimait à moraliser et qu'il était déjà capable à vingt et un ans, de peindre les mœurs de son siècle.

CHAPITRE III

L'INSPIRATION MOYENAGEUSE

« LES SOIREES BRETONNES »

En 1712, Gueullette publia les *Soirées Bretonnes*. Voici, d'après l'auteur, quelle en est l'origine.

« Ces fabliaux ou contes, nous dit Gueullette dans son avertissement au lecteur, que je donne au public, sont traduits d'un manuscrit très ancien dont me fit présent, il y a quelques années, M. B..., président au Parlement de Bretagne. Ils sont intitulés dans l'original : *Soirées Bretonnes*. »

« Daniel Dremruz, ancien roi de Bretagne, vers 770, épousa une Anglaise nommée Rivalon Murmasson et il en eut une princesse d'une rare beauté appelée Aliénore, mais toujours très triste. Pour dissiper cette douleur, on lui fit raconter des histoires, et elle en choisit les meilleures et les fit publier dans un recueil qu'on appela *Soirées Bretonnes*. »

A propos de cet avertissement au lecteur, Saintsbury nous fait remarquer :

« L'avertissement de l'auteur est peut-être une farce mais plus probablement une supercherie gauche et ratée, montrant l'ignorance générale des choses médiévales. Aliénore est la forme historique d'un des plus jolis noms de jeune fille ! Mais alors comment se fait-il que son père, seigneur anglais, se nomme Rivalon Murmasson ? » (1)

Il est bien possible que Saintsbury ait raison sur un premier point : nous avons eu l'occasion, à propos des *Mille et un quart d'heures*, d'étudier rapidement ce procédé qui n'est pas spécialement propre à Gueullette : il a été employé par bien des écrivains et nous connaissons tous la plus fameuse de ces supercheries, les poésies d'Ossian où le nom du barde écossais du troisième siècle, recouvre celui d'un poète du dix-huitième siècle, Mac Pherson.

Mais que ce soit ou non un procédé, peu importe. Ce qui est certain pour nous et nous intéresse particulièrement ici, c'est le but de l'auteur : il veut, par ce moyen, donner plus de couleur locale à ses contes, attirer ainsi dès le début l'attention du lecteur et piquer sa curiosité.

Saintsbury peut avoir raison sur le premier point ; mais je ne crois pas qu'on puisse lui accorder le deuxième. Nous ne pouvons pas, en effet, soutenir que Gueullette ne connaissait pas le moyen âge. Lui-même nous dit qu'il ne prétend pas être sérieux dans

(1) Saintsbury, *History of the French Novel*, T. I, p. 266. The « Avertissement de l'auteur » is possibly a joke, but more probably an awkward and miss-fire supercherie revealing the usual ignorance of the time as to matters mediaeval.

Alienore is a pretty as well as historic form of one of the most beautiful of girl's names, but how did her father a « seigneur anglais » come to be called « Rivalon Murmasson ».

ces contes. C'est ainsi qu'il déclare, dans la dédicace au Dauphin :

« En attendant que l'âge vous permette de vous occuper de lectures plus sérieuses et plus utiles, je prends la liberté de vous présenter ces nouveaux contes. »

Ce n'est donc pas sur cette œuvre qu'on doit juger les connaissances médiévales de Gueullette.

Il est donc bien évident que dans les *Soirées Bretonnes*, le seul but de l'auteur est d'amuser. C'est là, d'ailleurs, ce que se proposa au début, le conte de fées : amuser les salons, était son rôle et sa seule raison d'être.

Gueullette débute donc dans ce genre littéraire par un recueil féerique ; mais nous verrons qu'il suivra, lui aussi, le goût du public et que, peu à peu, son conte se revêtira, comme le conte en général, de satire sociale, de tendances moralisatrices et de couleur orientale.

La belle Aliénore donc, comme nous l'avons déjà vu, dans l'avertissement au lecteur, pour dissiper son ennui, se fait raconter chaque soir de nouveaux contes. C'est par ce genre d'introduction que Gueullette nous fait commencer le chapelet de ses contes.

Ce même procédé se retrouve d'ailleurs dans d'autres recueils ; ainsi, dans les *Sultanes de Guzarate*, c'est un roi aveugle qui, pour se divertir, se fait raconter des histoires ; dans les *Mille et une heures*, c'est encore un vieux roi auquel l'on raconte des anecdotes pour l'empêcher de se suicider. Il est évident que c'est un pastiche des *Mille et Une Nuits*.

La première soirée commence avec l'*Histoire du Prince Engageant*.

Engageant était le roi de l'Arabie Heureuse. Un jour, en allant dans les bois de son pays, il se perdit. Comme il faisait tous ses efforts pour retrouver sa route, il fut tout à coup saisi et emporté par la fée Terrible. Elle le jette en prison et là, Engageant se trouve en face d'un énorme dragon. Après une longue nuit sans sommeil, il suit le dragon, qui lui indique une issue pour sortir de la prison. Arrivé au dehors, le prince cueille une grenade à un arbre, qui se trouve près de là. Comme il va mordre ce fruit, le dragon saute sur la grenade et la mange : aussitôt, l'horrible animal se transforme en une jolie princesse. Cette princesse, qui s'appelle Adresse, explique comment elle a été transformée en dragon, par l'histoire suivante.

HISTOIRE DE LA PRINCESSE ADRESSE

C'est la fille du roi Imaginaire et de la reine des Idées Creuses. Ses parents l'obligèrent à épouser un roi qu'elle n'aimait point. Pour mécontenter son époux, la princesse Adresse, lui demande le privilège de faire frapper son portrait à côté de celui de son mari, sur la monnaie du pays. Le roi lui promet de lui accorder sa demande extraordinaire, si elle peut faire, à son tour, ce que le roi lui demande. Elle y consent. Il lui demande donc d'accomplir des tours d'adresse très difficiles. Percer, par exemple, avec une flèche, les yeux en bandeau, un très petit fruit placé à une grande distance. Mais, comme la princesse Adresse tient son nom de son ingéniosité, elle se tire très facilement de ce mauvais pas et surmonte les difficultés que lui avait poposées le roi. Celui-ci, irrité du succès de la princesse, la remet entre les mains

de la fée Terrible. Cette fée la transforme aussitôt en dragon et la condamne à vivre sous cette forme le reste de ses jours, à moins qu'elle ne trouve une grenade dans les mains d'un prince.

Grâce donc au prince Engageant, la princesse Adresse est délivrée de son mauvais sort, et maintenant tous deux partent, pour délivrer du charme d'une mauvaise fée, l'empire Sobare, le pays des songes.

Ils s'embarquent sur un navire, mais celui-ci fait naufrage. Le prince et la princesse réussissent à gagner l'île la plus voisine. Arrivés dans cette île, ils s'aperçoivent aussitôt qu'elle est infestée de lions. Leur mort prochaine est évidente, mais soudain, alors qu'ils allaient être dévorés par les lions, un prince survient et les délivre de cette mort horrible ; et maintenant leur sauveur va raconter ses aventures.

AVENTURES DE BEL ESPRIT ET DE LA PRINCESSE BRILLANTE.

Bel Esprit est l'un des trois fils du roi Jugement et de la princesse Mémoire. Mais le roi, divorçant d'avec sa femme, oblige ses trois fils, Bel Esprit, Entendement et Langue d'Or, à épouser les trois filles, Sans Cerveille, Etourdie et Caquette. Les trois frères refusent de se soumettre à la volonté paternelle et s'enfuient sur un navire. Après un long voyage, ils abordent enfin dans une île. Là, Bel Esprit devient amoureux de la princesse Brillante, fille du roi de l'île. Le roi, ayant découvert le sentiment que Bel Esprit éprouvait pour sa fille et ne l'approuvant pas, fait saisir les trois frères et les fait embarquer pour trois îles différentes. Bel Esprit fut transporté dans l'île des lions. Lui aussi

aurait péri dans la gueule de ces animaux féroces, s'il ne s'était pas souvenu d'une composition chimique qu'il avait, étant jeune, apprise d'une fée. Grâce à cette connaissance, il devient aussitôt le maître de l'île et des lions.

Tout en faisant le récit de ses aventures, Bel Esprit se promenait avec la princesse Adresse et le prince Engageant. Ils aperçoivent soudain une île à très peu de distance. Bel Esprit croit y distinguer son frère Entendement. Aussitôt, toujours accompagné du prince et de la princesse, Bel Esprit saute dans un bateau et se hâte de gagner cette île : il y trouve son frère Entendement, qui avait été jeté là par le père de la princesse Brillante. Après de longues caresses, le prince Entendement raconte ses aventures et celles de la princesse Vipérine.

HISTOIRE DU PRINCE ENTENDEMENT ET DE LA PRINCESSE VIPÉRINE

Le prince Entendement, jeté dans l'île des Vipères, serait mort, empoisonné par ces bêtes, sans le secours de la Princesse Vipérine, qui avait sur l'île et sur les vipères un très grand pouvoir.

Le prince Entendement déclare son amour à la princesse Vipérine. Elle consent à lui accorder sa main, à condition qu'il devienne le vainqueur de son ennemi acharné, le roi Brutalin. Le prince part à sa recherche et sort victorieux d'un long et sanglant combat. La princesse Vipérine tient sa promesse : Entendement l'épouse aussitôt et c'est ainsi qu'il devient le roi de l'île.

Vipérine et Entendement vivaient très heureux, lors-

qu'un jour, le roi, au cours d'une lecture, s'intéressa au problème mystérieux de la transmigration des âmes. Tout en lisant, Entendement se moquait des théories du vieux Pythagore. Mais, tout à coup, ce vieux savant lui apparaît et dit qu'il lui enseignera le secret de la métempsycose, s'il promet de ne le révéler à personne. Le roi fait cette promesse et apprend aussitôt le merveilleux secret.

Mais, oubliant, peu à peu, le serment fait à Pythagore, Entendement confie d'abord ce secret à Vipérine. Puis, il se hasarde à le confier à son favori ; en manquant ainsi à sa promesse, il faillit perdre la vie, mais enfin, il réussit à se tirer de ce mauvais pas, et dès lors il se jura de ne plus jamais révéler ce secret.

Après avoir écouté le récit de ces aventures, Engageant apprend à Entendement, qu'avec la princesse Adresse il est en route pour délivrer l'empire Sobare du pouvoir malfaisant d'une méchante fée, qui, à chaque nouvelle lune, enlève un membre de la famille royale. Mais, pour combattre cette fée, il leur faut trouver la Statue de Vérité et le Miroir de la Sagesse. Entendement et la princesse Vipérine décident de les accompagner dans leurs recherches.

Nous quittons alors ces princes et ces princesses, et Gueullette nous raconte :

L'HISTOIRE DU ROI BRIGANDOR, DES PRINCES PARLEPEU ET FRANCHOT ET DE LA PRINCESSE BIENFAISANTE

Le roi Brigandor est très cruel. C'est ainsi qu'il tue tous les étrangers que le hasard jette dans son île. Et c'est ce personnage qui possède la Statue de la Vérité.

Il a deux fils, Franchot, qui est bon, Parlepeu, qui

est méchant, et c'est ce dernier qui, pour une raison ou pour une autre, a les préférences du père. Un jour donc, Parlepeu, jaloux de son frère Franchot, l'empoisonne. Son père, le roi Brigandor et la fiancée de Franchot, la princesse Bienfaisante, en sont au désespoir. Sur ces entrefaites, les princes Engageant et Entendement, suivis de leurs princesses, arrivent dans l'île, à la recherche de la Statue de la Vérité. Ils ont à peine touché terre, qu'ils sont saisis ; on allait les exécuter sur le champ, lorsque la princesse Vipérine, apprenant l'état désespéré du prince Franchot, intervient et promet de rendre la santé au malheureux prince empoisonné, si Brigandor accorde, à tous ses compagnons, et à elle-même, la vie sauve. Le roi consent à ce pacte. La princesse Vipérine, qui possède un pouvoir de fée, rétablit aussitôt la santé de Franchot. Toute la cour s'en réjouit. Pendant que tout le monde se préoccupe de Franchot, Parlepeu, toujours méchant, enlève la fiancée de son frère, la princesse Bienfaisante. Le rapt est bientôt reconnu, on poursuit Parlepeu et la princesse est ramenée, sans avoir éprouvé aucun mal. Alors Franchot et Bienfaisante s'épousent. Ce fut une grande noce, aux réjouissances multiples et aux jeux variés. Il y eut même un tournoi, dont Franchot sortit victorieux.

Après toutes ces fêtes, Engageant, Entendement et leurs princesses qui, naturellement, sont devenus les grands amis du roi Brigandor, lui expliquent qu'ils sont à la recherche de la Statue de la Vérité. Alors Brigandor leur dit que cette statue se trouve maintenant entre les mains d'un géant, son voisin, Brandagedondon, qui la lui a enlevée.

Les princes vont à la recherche de ce géant, lui livrent un combat qui dura six heures et en sortent

vainqueurs. Après avoir tué le géant, ils pénètrent dans son château, où ils trouvent la Statue de la Vérité, ainsi que leur autre frère, Langue d'Or, en train de se battre, à coups de poignard, avec le prince Bon-cœur. Tous deux étaient les victimes du géant Brandagedondon, qui les avait ensorcelés : quoique bons amis, ils étaient obligés à passer le reste de leurs jours à se battre. Heureusement qu'à la mort du géant cet enchantement cessa ; alors, Langue d'Or reconnut le prince Boncœur, et ses deux frères, Engageant et Entendement. Et nous allons écouter :

L'HISTOIRE DE LANGUE D'OR

ET CELLE DE LA PRINCESSE TOUJOURSBELLE

Pendant que ses deux frères étaient jetés, l'un dans l'île des lions, l'autre, dans l'île des Vipères, Langue d'Or, de son côté, fut envoyé dans l'île des flammes. Sa mort était certaine, si le sage Famagongoma n'était pas venu à son secours ; et, comme tout nouveau personnage, le sage Famagongoma va nous raconter *ses aventures et celles de la princesse froideur et du prince Cœurbrulant*.

Le sage Famagongoma avait donc une fille, la princesse Froideur. Le prince Cœurbrulant devint amoureux de cette princesse qui, au grand déplaisir de son père, donna naissance à un fils. Famagongoma, pour se venger de ce crime, fait jeter dans les flammes le nouveau-né et son père. Mais, à son grand étonnement, ni le fils, ni le père, ne sont atteints par les flammes. Cœurbrulant est en effet, le fils du roi de l'île des flammes. Cette découverte détermine le sage Famagongoma à consentir au mariage de sa fille avec le prince. Sur ces entrefaites, survient le roi de l'île des

flammes ; irrité que son fils ne lui ait pas demandé son consentement à ce mariage, il saisit les deux époux et les jette dans une prison, où ils doivent mourir à la longue.

C'est ici que Langue d'Or fait de nouveau son entrée, car le monde des fées l'a désigné comme le seul libérateur de Cœurbrulant et de son épouse Froideur. Après quelques batailles, Langue d'Or réussit à délivrer les deux prisonniers royaux. Famagongoma et sa cour sont au comble de la joie, et désormais Langue d'Or restera le favori du sage.

Un jour, Langue d'Or eut un songe assez étrange, dans lequel il se vit blessé au cœur par une statue. Le lendemain, en se promenant, il rencontra une biche, poursuivie par un énorme chien. La curiosité du prince est éveillée : il se met à courir pour suivre les animaux, qui le conduisent dans une grotte. Là, assise à une table, il voit la plus jolie princesse du monde, la princesse Toujoursbelle. Sans hésiter, il lui déclare son grand amour. Pour toute réponse elle lui raconte sa vie.

HISTOIRE DE LA PRINCESSE TOUJOURSBELLE

Mangafuriel, un monstre hideux, voulait épouser Toujoursbelle. Ses parents refusèrent naturellement de consentir à ce mariage ; à cause de ce refus, ils furent transformés l'un en biche, l'autre en chien, et la princesse Toujoursbelle fut condamnée à passer le reste de ses jours dans cette grotte, sous la surveillance de Mangafuriel, qui ne s'absentait que très rarement.

Or, ce jour-là, où Langue d'Or était parvenu jusqu'à la grotte, le monstre, par un heureux hasard, était

absent. Langue d'Or met à profit cette absence pour conduire, chez un vieillard de ses amis, la princesse et les deux animaux qui étaient ses parents ainsi métamorphosés. Ils furent reçus cordialement, parce que le prince avait sauvé, des griffes d'un ours, l'enfant de ce même vieillard. La bonne fée Pandraque, étant venue chez ce vieillard et apprenant le malheur qui avait frappé le père et la mère de la princesse Toujoursbelle, leur rendit immédiatement leur forme naturelle. Alors, il y eut de grandes réjouissances pour fêter cette famille royale retrouvée. Puis, cette même fée Pandraque enveloppa tous ces ges d'un nuage tel que le regard de Mangafuriel, le monstre, ne pouvait pénétrer, et les transporta dans leur pays. C'est là que furent célébrées les noces de Toujoursbelle et de Langue d'Or.

Un jour, Langue d'Or, la princesse Toujoursbelle et sa sœur allèrent se promener à la campagne. Comme il faisait chaud, ils s'assirent sous un arbre pour se reposer. Bientôt, tous trois s'abandonnèrent au sommeil. Profitant de cette occasion, le géant Brandagedondon, qui passait par là, enleva les deux princesses, les transporta dans son château, et les garda prisonnières dans une très haute tour. A son réveil, Langue d'Or s'aperçoit de la disparition des deux princesses. Aussitôt, soupçonnant le géant d'être l'auteur de ce rapt, il accourt à son château. Là, il rencontre le prince Boncœur, victime, ainsi que nous l'avons vu, de l'enchantement dont le géant l'afflige ; Langue d'Or le prend pour un ennemi et se bat avec lui.

C'est ainsi, en train de se battre avec le prince, que le trouvent ses deux frères. Mais, le géant étant mort, l'enchantement cesse aussitôt. Tous se précipitent alors vers la tour qui retient prisonnières la princesse Tou-

joursbelle et sa sœur Bellehumeur. Après les avoir libérées, ils décident tous d'aller maintenant délivrer l'empire Sobare de cette « main noire » qui, à chaque nouvelle lune, enlève un membre de la famille royale.

Mais, pour faire cesser cet enchantement, il faut, nous le savons, être en possession de la Statue de la Vérité et du Miroir de Sagesse. Ils ont bien la Statue, mais il leur manque encore le Miroir. De nouveau, la bonne fée Pandraque vient à leur secours, et place ce Miroir dans la chambre de Toujoursbelle. Maintenant les princes ont tout ce qui leur est nécessaire, ils peuvent partir pour délivrer l'empire Sobare, de son enchantement, et en même temps la princesse Brillante, qui s'y trouve prisonnière.

Arrivés dans l'île, les trois princes se déguisent, le premier en Indigornca le philosophe, le second en Balario le médecin. Ils sont arrêtés et amenés devant l'empereur qui, après les avoir longuement interrogés, les laisse aller en liberté. Ils luttent ensuite avec douze lions féroces, puis avec un rhinocéros. Enfin, comme ils passent sur une place publique, ils sont entourés de flammes ; mais, grâce à la Statue de Vérité et au Miroir de Sagesse, ils sortent vainqueurs de toutes ces épreuves, et délivrent ainsi l'île de son enchantement. Ils doivent également retrouver la princesse Brillante. La fée Pandraque intervient de nouveau et leur indique l'endroit où ils rencontreront la princesse. Toujours déguisés, les trois princes vont à la recherche de Brillante, et la trouvent dans le château que la bonne fée leur avait indiqué. Pour sonder la fidélité de Brillante, Bel Esprit, toujours affublé de la peau d'un ours, comme un sauvage, lui déclare son amour. Mais la princesse lui répond hardi-

ment que son cœur n'appartient qu'à un seul prince, le prince Bel-Esprit. Alors, ce dernier enlève son déguisement et les noces ont lieu sur le champ.

Tous les princes ayant, après de nombreuses péripéties, retrouvé leurs princesses, chacun retourne dans son royaume pour passer dans le bonheur le reste de ses jours.

Et nous arrivons ainsi à la fin des *Soirées Bretonnes*. La conclusion en est, certes très satisfaisante et très morale, puisque les bons sont récompensés et les méchants punis.

Ces contes, qui furent d'abord publiés en 1712, n'eurent qu'une seule réédition, celle de 1786, dans le tome trente-deux des *Cabinets des Fées*.

Cette seule réédition témoigne suffisamment que les *Soirées Bretonnes* n'eurent certes pas un très grand succès. Il semble, en effet, que ces contes soient déjà un peu trop féeriques pour l'époque. Nous sommes au début du dix-huitième siècle, et déjà ont paru les *Mille et une Nuits*, que le public accueillit avec un si grand enthousiasme. Ce lecteur du dix-huitième siècle, s'est peu à peu intéressé au conte oriental ; il a déjà oublié le conte de fées. Il préfère, en effet, voyager, par l'imagination, dans des pays qui sont de plus en plus connus, l'Inde, la Turquie, la Perse, le Japon, la Chine : bref, l'Orient occupe la première place dans ses prédilections. Avec les *Soirées Bretonnes*, Gueullette n'a pas su « attraper le goût » du public, mais, trois ans plus tard, il publiera les *Mille et un quart d'heures*, et nous verrons alors qu'autant le succès des *Soirées Bretonnes* fut médiocre, autant celui des *Contes tartares* fut inouï. Ces contes furent réédités quatorze fois et traduits en quatre langues.

Certains critiques n'ont pas ménagé *les Soirées Bretonnes*, entres autres Saintsbury. En parlant de ces contes, voici ce qu'il nous en dit :

» *Les Soirées Bretonnes*, quoique les premières œuvres-pastiches de Gueullette ne sont pas les mieux réussies : les noms allégoriques sont surtout irritants : Engageant, Adresse, etc... (2). »

Dans cette critique, Saintsbury est trop sévère. Les noms Engageant, Adresse sont évidemment allégoriques, mais ils jouent, nous allons le voir, un rôle très important.

Si, par leur seule réédition, *les Soirées Bretonnes* ne semblent pas avoir eu un grand succès, elles ont su tout de même inspirer un auteur comme Voltaire, plusieurs passages de ses contes ; citons, entre autres, un passage de *Zadig*, et rapprochons-le d'un texte de Gueullette, qui se trouve à la fin de l'histoire du Sage Famagongoma. Voici le passage des *Soirées Bretonnes* :

« Ensuite, les ayant abordés, ils s'informèrent s'ils n'avaient pas vu dans la forêt le cynogefore de l'empereur, qui s'était perdu depuis deux jours par la faute de celui qui le conduisait et qui, étant à demi-ivre, s'était endormi au pied d'un arbre. »

« Engageant et la princesse assurèrent qu'ils n'avaient pas rencontré cette bête : mais le médecin Mirliro ayant demandé aux officiers si cet animal n'était pas boiteux du pied gauche de devant : le philosophe Indigornca, s'il n'était pas borgne de l'œil droit : et le sauvage Barbario, s'il n'était pas chargé

(2) Saintsbury, *History of the French Novel*, T. I, p. 266.

The *Soirées Bretonnes* though apparently the earliest are not the happiest of Gueullette's pastiches : the speaking names are especially irritating : Engageant, Adresse, etc...

de sel et de miel. Les officiers, surpris de ces demandes, qui étaient si conformes à la vérité, et croyant que les étrangers donneraient à l'empereur des nouvelles du cynogefore, les prièrent de vouloir bien venir au palais et les y conduisirent dans cette espérance. L'empereur, que l'un de la compagnie qui avait pris des devants, avait instruit de la rencontre qu'ils avaient fait de ces étrangers, les reçut d'un air affable et les ayant interrogés au sujet du cynogefore, fut surpris d'apprendre d'eux, qu'ils n'en avaient parlé que sur des présomptions qu'ils croyaient certaines. »

« Il crut d'abord que les princes se moquaient de lui et était sur le point de faire éclater contre eux toute sa colère, lorsqu'on vint lui annoncer que le cynogefore était retrouvé et qu'il revenait tout seul au palais » (3).

Voici maintenant le passage de *Zadig* :

« Un jour, se promenant auprès d'un petit bois, Zadig vit accourir à lui un ennuque de la reine, suivi de plusieurs officiers, qui paraissaient dans la plus grande inquiétude et qui couraient çà et là comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. Jeune homme, lui dit le premier ennuque, n'avez-vous pas vu le chien de la reine ? Zadig répondit modestement : c'est une chienne et non pas un chien. — Vous avez raison, reprit l'ennuque : c'est une épagneule, très petite ajouta Zadig, elle a fait depuis peu, des chiens, elle boite du pied gauche de devant et elle a les oreilles très longues. Vous l'avez donc vu, dit le premier ennuque tout essoufflé. — Non, répondit Zadig, je ne l'ai jamais vue et je n'ai jamais su si la reine avait une chienne. »

(3) *Soirées Bretonnes*, op. cit. T. 32, p. 119.

« Le grand veneur et le premier ennuque ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi et la chienne de la reine. Ils le firent conduire devant l'assemblée du grand Desterham, qui le condamna au knout et à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu que l'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges furent dans la dure nécessité de réformer leur arrêt. Il fut permis à Zadig de plaider sa cause » (4).

Nous voyons que les idées de ces deux passages sont identiques : ainsi donc Voltaire s'est, sans aucun doute, inspiré des *Soirées Bretonnes*.

Mais, au lieu de chercher d'ici, de là, des défauts ou des qualités, nous allons tâcher de voir dans les *Soirées Bretonnes*, d'abord l'utilisation des légendes du Moyen-Age.

L'auteur lui-même, nous le savons, s'intéressait beaucoup au Moyen-Age. Rappelons rapidement ce que nous avons déjà souligné : ses recherches à travers le passé qu'il fit comme magistrat et qu'il consigna dans son manuscrit des « Arrêts » ; son activité de bibliophile, qui nous donna les éditions du *Roland furieux*, d'*Ariane*, de l'*Histoire de Gérard comte de Nevers*, d'*Euriant sa mie*, de Rabelais, du *Nouveau Pathelin* ; et son goût de jeune écrivain pour l'*Histoire de la Science Héraldique*. De plus, lorsqu'il se trouvait dans sa maison de campagne avec des amis, comme le Comte de Tressan qui, par ses œuvres, ses traductions, sa personnalité même, faisait revivre le Moyen-Age, la conversation devait fatalement s'orienter vers de pareils sujets. Or Gueullette a su, dans ses contes, tirer parti de ces connaissances médiévales

(4) Voltaire, *Zadig*, éd. 1930, T. I, p. 12 et suiv.

qu'il avait acquises, soit dans des recherches personnelles, soit au cours de lectures ou même de simples conversations.

Ces contes, Gueullette nous le dit dans son avertissement, viennent, directement ou indirectement, de la Bretagne, où la chevalerie joua un si grand rôle. De plus, ils sont faits pour divertir une très jolie princesse, caractère indispensable de la légende du Moyen-Age. En parlant d'une princesse, Gueullette nous en donne la description suivante :

« Elle avait au plus trente-cinq ans, et jamais je n'avais vu une si belle femme : sa taille était de celles qu'on ne saurait envisager sans admiration, ses cheveux, qui surpassaient la noirceur de l'ébène, relevaient la blancheur et la vivacité de son teint : une proportion délicate et une exacte régularité régnaient dans tout son visage : on y voyait briller un amas de certains charmes, qui enlèvent les cœurs les plus indifférents et que l'on ne peut exprimer. Le feu de ses yeux était capable de porter le désordre dans l'âme la plus tranquille ; sa bouche qu'elle n'ouvrit que pour me combler de louanges, me fit voir les dents du monde les plus belles et les mieux rangées, ses mains, qu'elle me donnait à baiser, ne paraissaient faites que pour tenir des sceptres et des couronnes, une noble fierté soutenait tant de perfection » (5).

Quelle princesse ! Elle est certainement sortie d'une page de légende médiévale, où les princesses sont toutes jolies !

S'il y a des princesses, il y a aussi, cela va sans dire, leurs galants et dévoués admirateurs, qui affrontent tous les hasards et tous les dangers pour obte-

(5) *Contes chinois*, op. cit. T. 19, p. 85.

nir la main de leur bien-aimée. C'est ainsi que nous assistons souvent à un duel entre deux chevaliers rivaux, auprès d'une même princesse ; citons, par exemple, l'histoire de Zem Alzaman, des *Sultanes de Guzarate*. Ces chevaliers savent également se divertir et en même temps divertir leurs dames, par des jeux variés : ainsi, nous avons des tournois. Prenons, par exemple, dans les *Soirées Bretonnes*, l'histoire du roi Brigandor : après le mariage de sa fille Bienfaisante avec le prince Franchot, le roi donne un tournoi pour divertir ses invités ; il y a encore un tournoi, dans l'histoire de Ouzin Ochantez des *contes tartares*. Lorsque, dans un conte, il n'y a pas de tournoi, ce dernier est remplacé par un naufrage, au cours duquel les princesses sont faites prisonnières. La fameuse prison du Moyen-Age, la tour élevée, est toujours présente dans les contes de Gueullette. L'auteur s'inspire également de l'amour naïf du Moyen Age, et il donne à beaucoup de ses personnages. Cet amour fidèle, héroïque jusqu'à la mort, naïf même, joue, en effet, un grand rôle chez Gueullette. Nous retrouvons donc chez l'auteur des *Soirées Bretonnes*, les principaux éléments des légendes du Moyen-Age.

Nous pouvons rapprocher évidemment ces contes de Gueullette de ceux de Mlle Lhéritier ; dans sa *Tour Ténébreuse*, elle aussi prétend, comme Gueullette, faire preuve de beaucoup d'exactitude. « Le sujet de ce conte, dit-elle, a été trouvé dans un manuscrit du quatorzième siècle ». N'insistons pas davantage sur la similitude du procédé. Nous retrouvons également dans cet ouvrage, la tour classique, le roi chevalier, l'amour naïf, bref, comme chez Gueullette, tous les éléments des légendes du Moyen-Age.

Un rapprochement avec Nodot s'impose également :

dans son *Histoire de Geoffrey à la Grand Dent*, l'auteur nous montre la force prodigieuse de Geoffrey ; il mentionne ses combats avec les géants, son conflit avec le cheval fée et bien d'autres traits qui reparaissent dans les contes de Gueullette.

Ces mêmes contes de Gueullette ressemblent aussi à ceux de Mme de Murat : dans son *Isle de Maginificence*, nous trouvons trois princes : Entendement, Mémoire et Esprit, séparés de leurs bien-aimées, Prudence, Histoire et Félicité : ils ont chacun des aventures fantastiques. La ressemblance entre ces deux recueils de contes ne peut être plus évidente.

Nous voyons donc, que Gueullette, dans son inspiration du Moyen-Age, se rencontre avec des auteurs qui l'ont précédé et qui, comme lui, se sont inspirés des mêmes légendes du bon vieux temps.

Il y a aussi dans les contes de Gueullette, comme on a très bien pu le remarquer, beaucoup d'allégorie. Notons, en passant, l'influence probable d'œuvres du Moyen-Age, telles que le *Roman de la Rose*. Les caractères sont généraux, abstraits ; ils sont la personification d'un vice ou d'une vertu, dont ils portent le nom : Engageant possède au plus haut degré la générosité, la princesse Adresse peut faire tout et le faire très bien ; Parlepeu, dans son silence, médite la revanche, Franchot c'est l'honnêteté même, la princesse Brillante possède beaucoup d'intelligence. Quelquefois même Gueullette nous donne l'explication de ses caractères. Ainsi :

« Chimère, nous dit-il, est veuve du prince des Fous » (6).

(6) *Soirées Bretonnes*, op. cit., T. 32, p. 31.

Nous voyons par là jusqu'à quel point ces caractères ne sont que de pures abstractions.

Si Gueullette introduit ainsi dans ses contes, les légendes du Moyen-Age et l'allégorie, il va sans dire que le romanesque y joue également un très grand rôle.

En effet, ces chevaliers du Moyen-Age ne pouvaient avoir qu'un caractère héroïque. Un prince part pour délivrer un pays d'un mauvais génie, il affronte toutes sortes de périls avant d'y arriver, livre de multiples combats à des tigres, à des lions, à des rhinocéros ; lutte contre des géants au cours de sanglantes batailles, bref, il subit mille tortures avant d'atteindre le but qu'il s'est fixé : quoi de plus romanesque ? Sur mer, il est toujours naufragé, il tombe toujours prisonnier de corsaires, dont il se rend maître par la suite, après de nombreuses péripéties ; il demeure toujours fidèle à sa princesse bien aimée : n'est-ce pas là le caractère romanesque et héroïque d'un don Rodrigue ? Quel courage ne faut-il pas montrer pour lutter avec des animaux tels que ce tigre :

« ... d'une grosseur énorme ; ses yeux étincelaient, sa gueule impatiente en apparence de dévorer sa proie, s'ouvrait de temps en temps et offrait à mes yeux des dents aiguës qui semblaient ne demander que de l'occupation » (7).

Écoutons le récit du combat que livrèrent les trois princes des *Soirées Bretonnes* à des géants :

« Brandagedondon, le géant, dans le moment armé de pied en cap, ressemblait à une haute tour. Il avait à ses côtés deux sauvages d'une grandeur prodigieuse, velus comme des ours et armés, comme lui, de massues de fer. Il se commença alors entre ces six un

(7) *Contes péruviens*, éd. 1759, T. I, p. 31.

choc terrible. La dextérité des princes l'emporta sur la force des géants. Engageant ne frappa aucun coup sur Brandagedondon, qu'il ne lui tira du sang. Ses deux seconds, qui n'avaient pas de si bonnes épées, mais dont le courage ne cédant pas au sien, n'avaient pas tout à fait le même avantage. Le tonnerre ne faisait pas plus de bruit que les coups que se portaient ces vilains guerriers. Et après s'être disputé la victoire pendant cinq heures de suite, ils furent obligés d'un consentement unanime de faire une trêve de quelques moments et de suspendre leur combat, jusqu'à ce qu'ils se fussent reposés et désaltérés à l'eau d'une fontaine voisine. Mais Engageant, plus animé que les autres princes, de la résistance qu'il trouvait à vaincre, sans vouloir boire, ni se rafraîchir, ne différa le combat qu'autant de temps qu'il n'en lui fallut pour prendre haleine et le recommença presque aussitôt avec plus de chaleur qu'auparavant. Ce prince ne donna point un moment de relâche au géant. Cette masse énorme ne pouvait pas se remuer avec autant d'agilité que le faisait Engageant qui, voyant que les forces de son ennemi diminuaient beaucoup par la quantité de sang qu'il perdait, profitant de sa faiblesse et lui ayant coupé les deux jambes d'un seul revers, se jeta sur lui et lui trancha la tête avec facilité » (8).

Que d'héroïsme dans ce combat ! et que nous sommes bien en plein romanesque du Moyen-Age, de ce Moyen-Age où il faut frapper d'estoc et de taille !

Ainsi donc nous retrouvons dans les *Soirées Bretonnes* l'inspiration du Moyen-Age, que Gueullette avait appris à connaître et à aimer, soit au cours de

(8) *Soirées Bretonnes*, op. cit., T. 32, p. 80 et suiv.

recherches personnelles, soit dans ses relations intimes, soit encore en suivant les goûts de son public et de son époque. A ce propos, remarquons, en passant, chez Gueullette, ce caractère à la fois pratique et désintéressé de son activité littéraire.

De ce Moyen-Age, Gueullette a su emprunter surtout, comme ses devanciers, Mlle de Lhéritier, Nodot, Mme de Murat et autres, ses légendes épiques ou féeriques, son allégorie, naïf essai de philosophie, et son romanesque effréné ; et notre auteur a si bien inséré dans ses contes ces divers éléments qu'il peut prétendre, même si ce n'est pas vrai, que les *Soirées Bretonnes* sont un recueil légué par le Moyen-Age.

CHAPITRE IV

LE CONTE ORIENTAL

Le conte-oriental, qui, en 1704, avec les *Mille et Une Nuits* de Galland, faisait sa première apparition, enthousiasma tellement le public du dix-huitième siècle, que les auteurs en profitèrent pour inonder de recueils analogues la littérature de l'époque.

Gueullette, toujours soucieux « d'attraper le goût » du public, fit paraître lui-même quatre recueils de contes à couleur orientale, dont le premier fut les

LES MILLE ET UN QUART D'HEURES

Contes tartares

En 1715, Gueullette donne les trois volumes des *Mille et un quart d'heures, contes tartares*. Comme nous l'avons déjà remarqué, dans le premier chapitre, certains biographes de Gueullette, ont donné

comme date de publication, aux *contes tartares*, l'année 1723. Erreur, avons-nous dit, puisqu'il y a deux exemplaires à la Bibliothèque Nationale, qui portent la date de 1715 (1).

Gueullette dédie ces contes à son Altesse Royale, Monseigneur le Duc de Chartres ; et, dans cette lettre dédicace, l'auteur nous révèle ses intentions :

« Le livre que je prends la liberté de présenter à votre Altesse Royale, dit-il, est de la nature de ceux qui peuvent instruire en divertissant. Quoiqu'il traite une matière qui paraît badine, il ne laisse pas de conduire à l'utile par la morale qui y est renfermée. »

Le but de Gueullette est donc bien clair, « instruire en divertissant ». Nous pouvons remarquer, à ce propos, que les intentions de l'auteur ont évolué d'un recueil à un autre. Dans les *Soirées Bretonnes*, Gueullette ne voulait qu'amuser, mais ici, trois ans plus tard, il veut instruire en amusant.

En guise d'introduction à ses *contes tartares*, l'auteur se sert d'un procédé semblable à celui dont il s'est déjà servi.

Le roi Astracan, devenu aveugle, se fait raconter, un quart d'heure par jour, des contes pour se divertir. C'est un pastiche manifeste des *Mille et Une Nuits*, où le Sultan se fait également raconter des histoires chaque nuit, pour apaiser sa colère. Cette introduction, assez longue d'ailleurs, commence avec l'*Histoire de Schems-Eddin*.

Schems-Eddin, un enfant trouvé, fut élevé par les pauvres gens qui l'avaient adopté. Pendant sa jeunesse, il apprit le métier de tailleur, et devint si expert dans cet art, qu'il pouvait, à la seule vue d'une per-

(1) Côtes Y² 2057 et Y² 40860.

sonne, lui faire un costume qui lui allait divinement bien. Aussi, sa réputation devint universelle : tous les gens riches recherchèrent ses services. Or, un jour, il fut appelé à la cour du roi Astracan, pour faire des robes aux princesses royales. Notre tailleur répond avec empressement à l'appel du roi. Arrivé à la cour, il y voit les deux plus jolies femmes du monde et il devient aussitôt amoureux de l'une d'elles. Il ose même lui déclarer son amour. Le roi l'apprend et veut punir l'infortuné tailleur, mais ce dernier saisit un poignard et blesse le roi. La mort du malheureux est certaine, mais Dugmé, la femme du roi, intervient et raconte l'histoire suivante.

HISTOIRE DE LA SULTANE DUGMÉ

La sultane Dugmé déclare que ce tailleur Schems-Eddin, est son propre fils. En effet, dans les premières années de leur mariage, le roi alla consulter un astrologue, qui lui conseilla de tuer tout fils qui naîtrait de la reine Dugmé. Aussi, lorsque naquit Schems-Eddin, elle se hâta de le confier à de pauvres gens pour que son père ne le fît point périr.

Le roi, ému par cette histoire, et voulant réparer le mal qu'il avait fait, donna à Schems-Eddin son royaume et la main de la jolie Zeld-El-Caton, à qui le tailleur avait déclaré son amour. Peu après, le roi meurt.

Voulant prier pour l'âme de son père, Schems-Eddin décide d'aller, avec sa femme, faire un pèlerinage à La Mecque. Et c'est de ce voyage que datent ses malheurs.

Arrivé à La Mecque, sa femme tombe malade ; elle prédit à son mari qu'il lui arrivera beaucoup de

malheurs, puis elle s'évanouit. Schems-Eddin, désespéré, dépose sa femme dans un magnifique cercueil garni de diamants et de pierres précieuses et se met aussitôt en route pour son royaume.

Chemin faisant, il est attaqué par des voleurs, qui le dépouillent de tous ses biens, mêmes du cercueil où gît sa femme. A ce malheur, vient encore s'en ajouter un autre : arrivé dans son royaume, Schems-Eddin apprend que son beau-frère a usurpé le pouvoir et règne maintenant à sa place. L'usurpateur, méchant à l'excès, s'empare de Schems-Eddin et le fait aveugler. Mais le peuple ne peut supporter la méchanceté de ce nouveau tyran, il se révolte et massacre l'usurpateur : Schems-Eddin est de nouveau proclamé roi.

Celui-ci, étant aveugle, consulte de nombreux médecins, mais aucun d'entre eux ne réussit à lui rendre la vue. Son propre médecin, Abduderker, lui apprend qu'un seul remède peut lui rendre la vue et que ce remède se trouve dans le bec d'un oiseau, qui se tient au sommet d'un arbre aux feuilles tranchantes, dans un pays voisin : pour atteindre le sommet de cet arbre, il faut, ajoute-t-il, une femme qui n'ait jamais manqué à ses devoirs d'épouse. Alors, le roi Schems-Eddin ordonne à Abduderker d'aller chercher ce remède miraculeux. Le médecin obéit et part.

Durant l'absence du médecin, pour divertir le roi aveugle, on décide de raconter des histoires, un quart d'heure par jour. Ben-Eridoun, le fils du médecin, est désigné pour cet office et si ses contes n'arrivent pas à intéresser le roi, il perdra la vie.

Ben Eridoun commence par :

L'HISTOIRE DE CHEREF-ELDIN, FILS DU ROI D'ORMUS
ET DE GUL-HINDY, PRINCESSE DE TULUPHAN

Dès leur jeunesse, le prince Cheref-Eldin et la princesse Gul-Hindy subissent l'enchantement d'un bon et d'un mauvais génie. Le premier les gratifie des dons de beauté, d'intelligence et les destine à s'épouser l'un l'autre, à condition que la princesse Gul-Hindy, jusqu'à l'âge de dix-sept ans, ne voit aucun homme. Le mauvais génie, de son côté, à la naissance du prince et de la princesse, les change de berceau, et menace des pires malheurs les servantes et les nourrices si elles viennent à révéler cette substitution. De ce fait, le prince est élevé comme une jeune princesse et la princesse comme un prince. Mais à la longue, le prince, las de cette vie, s'enfuit un beau jour sur un navire, où il fait la connaissance de Sinadib, qui lui raconte les aventures suivantes.

HISTOIRE DE SINADIB, FILS DU MÉDECIN SAZAN

Le père de Sinadib étant médecin, voulut que son fils suivit la même carrière, mais celui-ci refusa. Or, son père étant âgé et comprenant que sa fin était proche, lui donna les trois conseils suivants : d'abord de conserver autant que possible la fortune qu'il lui laissait, ensuite de ne jamais s'attacher à un prince dont il ne connaîtrait pas à fond le bon caractère, enfin de ne jamais déclarer un secret à sa femme s'il ne voulait périr. Peu après, le vieux médecin meurt et laisse à son fils une immense fortune.

Sinadib ne suivit pas les conseils de son père. Dans ses voyages, il dépense toute sa fortune, et ne conserve

qu'une maison avec un petit jardin. Puis il s'allie à un prince dont il ignore le caractère, et, enfin, il confie un secret à sa femme.

De là datent ses malheurs : Sinadib ayant adopté un enfant qu'il considérait comme son propre fils, faillit être tué par ce dernier. Mais celui-ci ne réussit pas dans sa tentative et en fut bientôt puni. Plus tard, Sinadib faillit de nouveau être tué par un prince.

Après tous ces événements malheureux, Sinadib retourne chez lui. Il s'embarque sur un navire qui est bientôt détruit par une tempête affreuse ; tout l'équipage périt ; seul, Sinadib, à l'aide d'une planche à laquelle il s'était agrippé, réussit à échapper au naufrage. Il parvient enfin jusqu'à sa terre natale et se hâte de regagner la maison et le jardin dont il est encore propriétaire. Dans une chambre de cette maison, Sinadib aperçoit un immense coffre, il l'ouvre et trouve une note écrite par son père : « Si tu m'as désolé, lui dit-il, en substance, prends une corde, attache-la au crochet qui est au plafond et pends-toi. » Voulant, cette fois-ci, obéir à la volonté de son père, Sinadib monte sur le coffre, se met la corde autour du cou, et saute ; le poids du corps suspendu à la corde fit ouvrir une ouverture cachée dans le plafond, d'où s'échappa une pluie de pièces d'or. Ce fut une grande leçon pour Sinadib qui se décida dès lors à mener une bonne vie.

Et maintenant, nous revenons à l'HISTOIRE DE CHEREF-ELDIN ET DE GUL-HINDY.

Cheref-Eldin, parti sur un navire où il a rencontré Sinadib, arrive enfin à Surate. Puis, toujours vêtu en jeune princesse, il se dirige vers la Chine. En route, il rencontre la princesse Gul-Hindy, qui est déguisée en prince. Cheref-Eldin se sent attirer vers elle, mais

comme il pense que c'est un prince et que Gul-Hindy, de son côté, croit que Cheref-Eldin est une princesse, ni l'un ni l'autre n'osent déclarer leur amour ; ils se jurent cependant fidélité jusqu'à la fin de leurs jours et décident de faire route ensemble.

Bientôt ils arrivent devant un château. Un vieillard debout sur le seuil, les invite à venir s'y reposer. Puis il leur raconte ses aventures. Ainsi, nous écoutons, l'HISTOIRE DE BADOUR LE TRANQUILLE, ROI DE CAOR.

Ce roi avait trois fils dont deux étaient très méchants. Un jour, un roi voisin, Rufang-Gehum, reçoit ces deux fils chez lui et leur offre une hospitalité sans pareille. Pour toute reconnaissance, ces deux méchants massacrent le roi et s'enfuient. Mais Guhulle-rou, la reine du roi assassiné, profondément indignée d'un tel crime, se met à la poursuite des deux scélérats ; après les avoir tués, elle leur coupe la tête qu'elle envoie au roi Caor, leur père, en ajoutant qu'elle se vengera aussi de lui de la même façon.

Le troisième fils du roi Caor, qui était bon, apprenant ces faits, part à la recherche du génie Géoncha, pour lui demander de délivrer sa famille des malheurs qui l'accablent. Il trouve Géoncha enfermé dans une bouteille et le délivre de sa prison. Plein de reconnaissance, le génie Géoncha apaise la colère de la reine Guhullerou ; elle devient l'épouse du roi Caor, et, désormais, leur vie fut très heureuse.

Après le récit de ces aventures, nous revenons de nouveau à l'histoire de Cheref-Eldin et de Gul-Hindy.

Badour leur offre l'hospitalité pour la nuit. Le lendemain de bonne heure, Gul-Hindy va se promener dans le bois qui entoure le château ; elle s'assied dans un petit bocage éloigné. Sur ces entrefaites, Cheref-

Eldin étant sorti lui aussi, pour aller à la chasse, passe près de ce bocage ; il remarque une certaine agitation derrière le feuillage, il tire une de ses flèches. Immédiatement, un cri perçant de femme frappe ses oreilles, il accourt aussitôt et aperçoit Gul-Hindy, blessée à la poitrine. En examinant la blessure, Cheref-Eldin s'aperçoit pour la première fois que Gul-Hindy, malgré son costume de prince, est une femme. Il s'empresse d'aller chercher de l'eau pour laver la blessure. A son retour, il voit le mauvais génie Zéloulou en train d'enlever la princesse. Le prince Cheref-Eldin essaie d'attaquer le génie, mais celui-ci le menace, s'il ose lever la main contre lui, d'égorger la princesse, et disparaît.

Survient le bon génie Géonacha. Il dit au prince qu'il doit, s'il veut délivrer la princesse Gul-Hindy, aller chercher de l'eau à la Fontaine d'Oubli, et en donner au mauvais génie Zéloulou.

Cheref-Eldin, après un voyage long et difficile, puise de l'eau à la Fontaine d'Oubli. Le bon génie Géonacha le métamorphose alors en une jolie jeune fille. Sous cet aspect, Cheref-Eldin séduit Zéloulou, lui donne à boire de l'eau de la Fontaine d'Oubli et obtient ainsi la liberté de la princesse Gul-Hindy, qu'il épouse bientôt après.

Gueullette nous raconte maintenant,

L'HISTOIRE DES TROIS BOSSUS DE DAMAS

Behemrillah de Damas avait treize enfants. Parmi ces enfants, trois étaient bossus, borgnes et se ressemblaient tellement qu'on ne pouvait les distinguer entre eux. Les enfants de Damas se moquaient toujours d'eux et ne cessaient de les taquiner. Un jour, las de

ces plaisanteries, l'un des bossus, blessa un enfant. Les parents de l'enfant blessé portèrent plainte devant le juge ; mais, à cause de la grande ressemblance des trois frères, on ne put savoir lequel des trois avait commis le délit. Alors, comme punition, on chassa les trois bossus hors de la ville.

Les trois malheureux décident de se séparer, pour aller, chacun de leur côté, tenter la fortune. Balekan va à Bagdad, y fait fortune et s'y marie. Mais les deux autres frères ne sont pas aussi chanceux. Apprenant que leur frère Balekan est devenu riche, chacun se dirige en toute hâte vers Bagdad, et les deux bossus se rencontrent à la porte de la ville. Ils accourent tous les deux à la maison de leur frère. Mais celui-ci n'est pas content de les voir. Il leur donne une somme d'argent assez considérable, puis il leur ordonne de quitter la ville.

Les deux frères quittent donc Bagdad, mais, ayant bientôt dépensé leur argent, ils reviennent de nouveau solliciter leur frère. Babekan, qui était parti en voyage avait expressément défendu à sa femme de recevoir ses deux frères, s'ils revenaient par hasard. Mais l'épouse, désobéissant à l'ordre donné par son mari, fait entrer chez elle les deux bossus. Survient le mari, que l'on n'attendait pas encore. L'épouse, terrifiée, fait cacher les deux frères dans la cave. Les deux bossus, quelque peu adonnés à la boisson, ne demandèrent pas mieux. Mais, au bout de deux jours d'un tel régime, ils avaient tellement bu qu'ils tombèrent ivres-morts. Ne sachant que faire de ces deux bossus ivres, la femme de Babekan se décide à les faire jeter dans le Tigre. Elle va trouver un porteur qui, moyennant quelques chopines de vin, consent à la débarrasser des deux bossus. Le porteur s'était acquit-

té de son office et rentrait à sa maison, quand tout à coup il aperçoit Babekan qui s'en allait chez lui. Le porteur, qui était à moitié ivre, croit que Babekan est un des bossus qu'il a jeté dans le fleuve et qu'il a réussi à s'échapper : il s'élance sur lui, le saisit et le jette dans le Tigre.

Le calife, qui faisait, selon son habitude, le tour des quais, déguisé en marchand, demande à un pêcheur qui se trouvait là de lui vendre sa pêche. Le pêcheur lui cède avec joie les cordes de ses filets. Et le calife, en les tirant, y trouve les trois bossus qui, jetés dans le Tigre, étaient tombés dans ces filets. Les trois bossus sont transportés au palais du calife et on ne tarde pas à mettre la main sur le porteur, qui avoue aussitôt son crime.

Le calife fait alors revêtir aux trois bossus des costumes identiques, puis il fait venir la femme de Babekan. En présence de cette femme, le calife dit aux bossus : « Que celui qui est son mari, avance ». A ce commandement, les trois bossus s'avancèrent. Le souverain, pour savoir lequel des trois est vraiment le mari, ajoute qu'il veut apprendre « qui se nomme, parmi eux, Babekan », afin de le punir. Alors les deux autres frères, qui s'étaient avancés, se retirent en arrière et laissent Babekan seul au milieu de la salle. Celui-ci se jette aux genoux du calife et lui demande pardon de son avarice, en lui promettant de partager ses biens avec ses frères. A cette condition, le calife lui pardonne et les trois frères vivent désormais dans le bonheur.

Nous arrivons maintenant à

L'HISTOIRE D'OUTZIN-OUCHANTEZ, PRINCE DE LA CHINE

Le prince Outzin-Ouchantez, malgré les pressantes objurgations de son père, décide de quitter son royaume et de voyager à l'aventure. Il part, muni d'une certaine somme d'argent et suivi de six compagnons ayant chacun une profession particulière.

Après quelques mois de voyage, la bourse du prince est vide. Alors ses compagnons se décident à gagner de l'argent, en pratiquant chacun sa profession. Las de vivre ainsi du travail de ses compagnons, le prince essaie lui-même de gagner sa vie.

Il entre dans un village et secourt un vieillard attaqué par plusieurs bandits. A cause de sa bravoure, il est proclamé, sur le champ, roi du pays. Ses compagnons viennent bientôt le retrouver et sont reçus à la cour, comme ils le méritaient, en véritables amis. Outzin-Ouchantez régna sur ce pays durant cinq années, mais, au bout de ce temps, il ressentit la nostalgie de son pays et de sa famille, et décida alors d'abdiquer.

Un jour, en retournant chez lui, il aperçut un château, et, comme la nuit approchait, il résolut d'aller y demander asile. Il fut reçu comme un roi à cette cour et y rencontra une vraie princesse, Gulguli-Chemané, mais revêtue des habits sordides de l'esclave.

Nous apprenons alors

L'HISTOIRE DE GULGULI-CHEMANÉ, PRINCESSE DE TEFLIS

Elle était encore très jeune, Gulguli-Chemané, lorsqu'elle vit son père et sa mère étranglés par un traître enchanteur. Celui-ci l'enleva et la garda prisonnière

dans une très haute tour noire. Cet enchanteur conçut pour la princesse une grande passion ; mais Gulguli-Chemané résista à toutes les tentatives déshonorantes du monstre.

Un jour que ce mauvais génie s'était absenté, un bon génie vint délivrer Gulguli. Soudain, chemin faisant, le bon génie tomba mort, et la princesse fut forcée de continuer sa route toute seule. Comme il faisait chaud et que la route était longue et pénible, la princesse s'arrêta près d'une fontaine pour se reposer et se désaltérer. Aussitôt, elle tomba dans les mains d'un géant noir, qui la transporta dans son palais ; mais bientôt survient un nain d'une force prodigieuse : il livre combat au géant et le tue.

Le nain transporte Gulguli dans son palais et en devient amoureux. Mais, pour toute réponse, la princesse lui explique qu'elle a une mission à remplir et s'embarque sur un vaisseau. Des corsaires attaquent le navire et font prisonnière Gulguli et une princesse indienne, dont nous allons écouter les aventures :

HISTOIRE DE SATCHÉ-CARA, PRINCESSE DE BORNÉO

La princesse Satché-Cara perdit son père et sa mère lorsqu'elle était encore jeune fille. Elle fut adoptée avec sa sœur par leur oncle. Bientôt le fils de cet oncle devient amoureux de sa sœur et l'épouse.

Un riche marchand juif désire la main de Satché, mais elle s'y oppose violemment. Elle subit l'enchantement d'un mauvais génie, puis elle en est délivrée par un bon génie. Mais elle ne sort d'un malheur que pour tomber dans un autre, car elle est faite prisonnière par le même corsaire qui retient Gulguli. Les deux princesses naviguent depuis plusieurs jours,

lorsque le vaisseau est, à son tour, attaqué par un corsaire noir. C'est le nain qui, grâce à un pouvoir féerique, s'est ainsi transformé. Comme les fées ont désigné ce nain, Boulaman-Sang-Hier, comme le mari de Sacha-Cara, la princesse indienne, le mariage est célébré sur le vaisseau même, et les nouveaux mariés conduisent Gulguli dans leur palais.

Un jour, Faruk, un ancien corsaire, s'arrêta au palais du roi. Gulguli lui apprit qu'elle était à la recherche de son prince bien-aimé, et Faruk s'offrit pour l'accompagner dans cette mission.

Maintenant, revenons à l'HISTOIRE D'OUTZIM-OCHANTEZ, PRINCE DE LA CHINE.

Souvenons-nous que le prince, en route pour son royaume, s'est un soir arrêté dans ce château et qu'il y a rencontré Gulguli. Si le prince Outzin-Ochantez a été très bien reçu dans ce palais, c'est grâce à la reine Gulpenhé qui en était devenue amoureuse. Elle le flattait toujours et lui fit même don d'une écharpe, douée d'un pouvoir féerique.

Un jour de fête, il y eut un combat dans l'arène, entre des tigres et des lions. Le roi, la reine et toute la cour y assistait. Pendant que ces animaux féroces se déchiraient entre eux, la princesse Gulguli laissa tomber dans l'arène une bague précieuse. Outzin-Ochantez, bravant tout danger, saute dans l'arène, tue les quelques animaux qui étaient encore vivants et rapporte le bijou précieux à la princesse Gulguli. Le roi fut tellement heureux d'une pareille manifestation de bravoure, qu'il accorda la liberté à son esclave Gulguli.

La reine Gulpenhé, jalouse de Gulguli, essaya de l'empoisonner, mais le destin voulut que, victime d'une méprise fatale, elle s'empoisonne elle-même.

Sur ces entrefaites, le prince Outzin-Ochantez et la princesse Gulguli prennent la fuite. En consultant la précieuse bague que le prince, par sa bravoure, avait su retirer de l'arène, les deux amants savaient chaque matin ce qu'ils devaient faire le lendemain. Mais, un jour qu'ils avaient oublié de la consulter, le cheval du prince prit soudain la fuite avec son cavalier et laissa la princesse Gulguli toute seule.

Déguisée en jeune homme, la princesse parvint enfin en Chine. Là, elle apprend que le père de Outzin-Ochantez, croyant son fils mort et, par conséquent, son trône sans héritier, avait épousé une de ses esclaves.

La nouvelle reine, qui était méchante, prenant Gulguli pour un jeune homme, lui fait des avances et lui propose, après avoir tué le roi, de le placer sur le trône. Pendant cette conversation, le roi entre. Pour expliquer son embarras, la reine annonce à son époux que ce jeune prince vient de lui demander la permission de se battre avec le taureau bleu, cet horrible animal qui doit paraître aux portes de la ville le lendemain.

Le lendemain, Gulguli, toujours déguisée en prince, va à la rencontre de ce taureau bleu, qui ne se bat pas du tout, mais la suit comme un chien docile. Le roi, étonné, fait conduire cet animal au palais et là, il découvre que c'est un enchanteur. Ce dernier lui révèle tous les secrets de la cour et, par suite, les bons sont récompensés et les méchants punis.

Revenons maintenant à l'HISTOIRE D'OUTZIN-OCHANTEZ.

La dernière fois que nous l'avions quitté, son cheval avait pris le mors aux dents. Mais, peu à peu, le cheval ralentit sa course folle et finit par s'arrêter

près d'un rocher, où était assis un gros singe rouge. Sur l'invitation du singe, Outzin-Ochantez fendit le rocher avec son épée et tout à coup il se vit dans une immense grotte. Il livre combat à un mauvais génie et délivre ainsi de ce néfaste enchantement le singe qui est un roi.

Après cela, Outzin-Ochantez continue sa course vers le royaume de son père, où il est reçu avec une grande joie ; il épouse la princesse Gulguli et leur vie désormais fut calme et heureuse.

HISTOIRE D'AK-BEYAZ, FILLE D'ADDALLA-YOUSOUF

Ak-Beyaz, à sa naissance, faillit perdre la vie parce qu'un oracle avait prédit à son père le roi Addala-Yousouf, qu'elle serait la cause de la mort de ses frères. Ayant échappé à cette catastrophe, elle n'en fut pas moins enfermée pendant douze ans dans une haute tour, n'ayant avec elle qu'une seule servante.

Un jour, apercevant un prince charmant au pied de la tour, elle lui envoie un billet doux. Le prince y répond et, le lendemain de bonne heure, il vient délivrer la princesse de sa prison. Il la conduit dans son palais et la présente à son frère, qui en devient immédiatement amoureux. La jalousie éclate entre les deux frères, ils se disputent et, au cours d'un duel, ils se tuent l'un l'autre.

La princesse Ak-Beyaz s'enfuit avec sa servante et se réfugie dans une petite maison. Mais, pour assurer leur subsistance, la servante est obligée d'aller vendre les bijoux de la princesse. Chemin faisant, elle rencontre un calender qui veut acheter les bijoux de la princesse. Aussitôt, la servante conduit le calender à la maison où s'est réfugiée Ak-Beyaz. Le calen-

der, qui n'est autre que son père déguisé, saisit la princesse et veut la tuer. Apparaît alors un prince, qui tue le roi et sauve ainsi la vie de la princesse. Il lui déclare son amour, elle l'accepte, ils se marient.

Gueullette nous raconte ensuite,

L'HISTOIRE DE NÉROUX ET DE MUNAZ

Néroux et Munaz étaient deux paysans, qui ne cessaient de reprocher à nos premiers parents, Adam et Eve, la vie pénible qu'ils leur avaient transmise. Un jour, ayant entendu leurs plaintes, le sultan élève ces deux paysans aux plus hautes dignités de la cour et les comble de tous les bienfaits possibles. Un jour, il leur fait servir un festin somptueux. Parmi des plats de toutes sortes, il n'y en avait qu'un seul, au milieu de la table, auquel le sultan leur avait défendu de toucher. La femme, toujours curieuse, supplie son mari de lever le couvercle pour voir ce qu'il y a dans ce plat, mais il refuse. La femme insiste et renouvelle plusieurs fois ses supplications, le mari, impatient, lève le couvercle. Le sultan, qui les surveillait d'une pièce voisine, entre aussitôt et leur dit de retourner à leur ferme, puisqu'eux, pas plus qu'Adam et Eve, n'avaient su résister à la tentation. Les deux paysans retournèrent penauds à leurs premières occupations, après avoir reçu une leçon qui leur coûtait les jouissances de la cour.

HISTOIRE DE MAHALEM, ROI DE BORNÉO

Un jour, Mahalem, roi de Bornéo, fut détrôné par une bande de voleurs, qui mirent leur chef à sa place.

Le roi Mahalem et sa femme s'enfuient sur un na-

vire et arrivent, après un long voyage, dans une île déserte. Le climat et le manque de nourriture leur permettent à peine de vivre. De plus, la reine doit bientôt donner naissance à un enfant.

Un jour qu'elle se reposait à l'ombre d'un arbre, un énorme oiseau la saisit avec ses griffes et la transporta au sommet d'un arbre. Le choc fit tomber l'enfant des entrailles de la reine sur un rocher, où il se tua. Le roi vient au secours de la reine qui, descendue de l'arbre, lui indique l'endroit où leur enfant est tombé. En cherchant parmi les rochers, ils trouvent tout à coup l'entrée d'un château souterrain, où habite Feridoun.

HISTOIRE DE FERIDOUN, FILS DE GIAM-CHID

La mère de Feridoun était une magicienne et son père un roi. Celui-ci, détrôné par un scélérat, s'enfuit, mais pour être bientôt retrouvé et tué.

La mère de Feridoun transporta son enfant dans un palais souterrain, où elle le garda vingt ans.

Le peuple, s'étant révolté contre le scélérat qui avait détrôné le père de Feridoun, la reine présenta son fils comme le véritable héritier du trône et il fut aussitôt acclamé roi. Feridoun se met alors à la recherche du traître qui a tué son père et le tue à son tour.

Un jour, au cours d'une promenade, Feridoun passant près d'une maison, entend des cris perçants. Il entre et trouve une jolie princesse aux prises avec un bandit. Il tue aussitôt celui-ci et déclare son amour à la jolie princesse. Elle l'accepte, ils se marient.

De retour chez lui, Feridoun consulte à ce sujet sa mère, la magicienne. Elle lui déclare que sa femme est la fille du tyran qui a détrôné son père, elle aura

deux fils, ajoute-t-elle, et si, à leur naissance, Feridoun ne les tue pas, ces mêmes enfants causeront à leurs parents des malheurs atroces. Mais Feridoun et son épouse n'écouteront pas les conseils de la magicienne. Les deux fils naissent. Pendant leur jeunesse, ils semblent avoir les qualités que possèdent de bons princes. Mais, à la naissance d'un troisième frère, les deux autres se mettent à manifester leur jalousie. Pour les apaiser, Feridoun partage son royaume en trois parties égales. Tout alla bien pendant une vingtaine d'années, mais, au bout de ce temps, les deux frères aînés, toujours jaloux du plus jeune, conspirent contre lui et le tuent.

Ce jeune frère avait un fils qui décida de venger la mort de son père, malgré les pressantes objurgations de son grand-père. Après de nombreuses aventures, il atteint les meurtriers de son père et leur fait subir les supplices les plus atroces ; ici se termine cette histoire.

HISTOIRE DES QUATRE SULTANES DE CITOR

Un jour, le sultan Citor reçoit d'une fée, un présent extraordinaire : c'est une statue capable de lui indiquer, lorsqu'une personne lui adressera la parole, si cette personne dit la vérité. Le sultan doit choisir son épouse entre quatre sultanes. Il les fait venir et les fait parler en présence de la statue. Les trois premières lui mentent, comme l'indique la statue, la quatrième seule lui dit la vérité ; alors le roi Citor épouse cette dernière.

HISTOIRE DE BAGDEDIN

Le prince Bagdedin, perdit sa mère alors qu'il était encore très jeune. Son père, peu après la mort de sa femme, épousa une autre sultane au cœur méchant. Elle eut bientôt assez d'influence sur le roi pour faire chasser le prince Bagdedin du palais.

Un jour, qu'il était à la chasse, le roi fut attaqué soudain par un lion féroce ; il allait périr si un jeune homme n'était pas aussitôt venu à son secours et n'avait tué cet animal sauvage. Son jeune sauveur n'était autre que son propre fils Bagdedin. Le père supplia alors son fils de lui pardonner la faute qu'il avait commise en le chassant du palais et le pria instamment de revenir à la cour. Bagdedin y consentit et tous deux se réconcilièrent ainsi.

Mais, peu après son retour à la cour, Bagdedin surprit la sultane en flagrant délit d'adultère avec un vizir. Naturellement, la sultane voulut de nouveau faire éloigner Bagdedin de la cour. Une fois de plus son influence féminine réussit à gagner le cœur et l'esprit du vieux roi, qui chassa son fils du palais. Mais Bagdedin acquit un pouvoir magique, grâce auquel il put révéler la vérité à son père. Alors, le vieux roi, désormais convaincu et contrit, reprend pour toujours son fils dans le palais.

HISTOIRE D'ALCOUZ, DE TAHER ET DU MEUNIER

Alcouz et Taher, deux amis, se jurent fidélité jusqu'à la mort. Alcouz épouse une jolie jeune fille, Lira, qui, sollicitée par Taher, devient sa maîtresse. Un jour, les deux amants, surpris par Alcouz, prennent la fuite. Ce dernier ne semble pas affligé de la perte

de sa femme, car il devient bientôt amoureux d'une jeune fille qu'il a sauvée d'un incendie. Mais, peu après, cette même jeune fille lui est infidèle. Il la surprend, en effet, avec un jeune homme qui lui fait la cour. Il blesse celui-ci et s'enfuit.

Dans sa fuite, il rencontre une jolie meunière et lui souffle quelques mots d'amour. La meunière le conduit alors chez elle. Quelle ne fut pas la surprise d'Alcouz de voir entrer, dans la maison où il se trouvait depuis quelques instants à peine, son ancien ami Taher.

Au premier abord, Alcouz veut tuer Taher, à cause de son ancienne trahison, mais, après avoir échangé quelques paroles, les deux anciens amis préférèrent se réconcilier et décident de faire route ensemble, accompagnés de la meunière.

Puis Taher lui raconte ses aventures et celles de Lira, l'ancienne femme d'Alcouz. Ils gagnèrent dans leur fuite un village où Taher acheta une jolie petite villa. Malheureusement cette villa se trouvait être voisine de celle d'un charmant indien qui tomba amoureux de Lira et vit bientôt sa passion partagée. Las de l'infidélité de sa maîtresse, Taher l'abandonne. Peu après, rencontrant une autre jeune fille, il lui déclare son amour et l'épouse. Mais, à sa grande surprise, sa femme accouche d'un jeune fils, au bout de trois mois de mariage seulement. Sur ce, Alcouz se met à éclater de rire et lui apprend que c'est lui le père de cet enfant, car il avait eu des relations intimes avec cette même jeune fille, après l'avoir sauvée d'un incendie. Les deux amis reconnaissent alors qu'ils sont maintenant quittes l'un envers l'autre.

Sur ces entrefaites, entre le mari de la meunière. Celle-ci s'empresse de lui expliquer que, surpris par

une pluie torrentielle, ces deux étrangers étaient venus se réfugier chez elle. Très jaloux, mais cachant ses sentiments et feignant d'accepter l'explication que lui donnait sa femme, le meunier offrit, à Alcouz et à Taher un bon repas avec du bon vin. Après une conversation longue et animée, tout le monde va se coucher. Mais le mari, jaloux, tâche d'étrangler sa femme avec un licou. Croyant avoir réussi à la tuer, il s'enfuit. Or, la meunière n'était pas morte et le lendemain, Alcouz et Taher décident de partir avec la meunière, déguisée en homme.

Les trois voyageurs s'éloignent donc et arrivent dans une petite ville du voisinage. Surpris par une pluie torrentielle, ils se mettent à l'abri dans le vestibule d'une maison. Alcouz, s'étant appuyé un peu fort sur la porte, l'enfonce et tous les trois tombent dans une salle.

De nombreux rires moqueurs accompagnent leur chute. Ils se relèvent et aperçoivent, à leur grand étonnement, le meunier, assis entre deux femmes, qui étaient, l'une l'ancienne épouse de Taher et l'autre celle d'Alcouz. L'infidélité de tout le monde est dévoilée, on s'en moque et l'on devient de bons amis. On se met à boire, à manger et l'on fait beaucoup de bruit. Le calife Aroun Arreschid, qui faisait, déguisé en premier vizir, le tour de la ville, passe près de cette maison et entend des rires bruyants ; il entre et trouve les trois couples en train de boire et de manger. Il les fait conduire à son palais, et là, oblige chaque mari à reprendre sa première femme et à s'en retourner chez lui.

HISTOIRE DE FARUK

Quatre sultanes donnent, le même jour, naissance à quatre princes. Aussi, pour choisir son successeur, le sultan doit résoudre un problème très délicat. Après de longues délibérations, il finit par choisir un des petits princes et le nomme Faruk.

Les trois autres princes, pendant toute leur jeunesse, manifestent une jalousie atroce envers leur frère. Faruk, qui était désigné pour monter sur le trône. A vingt-et-un ans, Faruk prit le titre de roi.

Alors, les trois autres frères, ne cessant pas d'être jaloux, se dispersent dans des royaumes avoisinants, réunissent une armée formidable et reviennent attaquer Faruk. Ils massacrent et pillent tout sur leur passage. Mais des troubles éclatent dans leur propre armée, les soldats s'entre-tuent et les trois frères sont égorgés. Le royaume n'est plus qu'un amas de décombres. Faruk, qui se trouve être l'un des rares survivants de ce massacre, prend la fuite et devient calender. En route, il lie connaissance avec un vieux et un jeune calender, qui lui racontent leur histoire.

HISTOIRE DU VIEUX CALENDER

Le vieux calender est le fils d'un derviche. Un jour, étant devenu amoureux d'une jeune fille, il demande sa main et l'obtient. Mais ce vieux calender est jaloux à l'excès. Il a tellement peu confiance dans la fidélité des femmes, qu'il s'inquiète de tout ce qu'elle fait. Ce travers rend toute la famille malheureuse, jusqu'au jour où son père arrive enfin à le corriger. Les deux époux vécurent alors en paix. Après la mort de

sa femme, le fils du derviche mena pendant quelques années une vie de débauche, puis se fit calender.

HISTOIRE DU JEUNE CALENDER

Ce jeune homme, épris de la vie aventureuse d'une troupe de comédiens qui passaient dans son village, se détermine à les suivre. Il montra tant de goût pour ce métier, qu'il devint bientôt l'acteur principal de la troupe et qu'il écrivit même quelques pièces.

Un jour qu'il avait acheté trois mulets, il rencontra sur la route trois fripons qui, par leurs mensonges, arrivèrent à lui dérober ses trois mulets. Après leur départ, s'apercevant qu'il est volé, le jeune homme brûle du désir de prendre sa revanche. Il va trouver les trois voleurs, les incite par ses mensonges à le suivre, et les conduits près d'une rivière, où il les jette à l'eau. Après quoi, il se décida à devenir calender.

Nous revenons maintenant à l'*histoire de Faruk*.

Après ces deux récits, Faruk et les deux calenders font route ensemble. Chemin faisant, ils rencontrent une bande de brigands autour du cadavre d'un jeune homme qu'ils viennent de tuer. Ils délibèrent pour savoir s'ils doivent ou non le couper en morceaux. Sur ce, Faruk leur offre une grande somme d'argent pour le corps de ce jeune homme. Les brigands, heureux de gagner si facilement de l'argent, lui cèdent leur victime et s'éloignent.

Des gendarmes, qui passaient par là, apercevant Faruk avec ce corps, l'accusent d'être l'assassin et le conduisent devant le roi. Faruk explique alors au souverain sa conduite. Le roi, touché par tant de générosité, le libère et en fait de plus son favori. A la mort

de ce roi, Faruk est désigné, à l'unanimité, pour le remplacer sur le trône. Il régna quelques années, mais bientôt, las de cette vie, il partit à l'aventure et devint corsaire.

Il fit beaucoup de prisonniers, entre autres la princesse de Telfis et la princesse de Bornéo. Mais il les libérait tous. A cause de sa générosité, le spectre du jeune homme, dont il avait acheté le corps, lui apparut et lui révéla qu'une jolie princesse du nom de Gur l'attendait. Il lui désigna également l'endroit où elle était et le moyen de s'y rendre. Faruk suivit exactement ces conseils et trouva sa princesse bien-aimée. Il l'épousa et vécut dans la paix et le bonheur le reste de ses jours.

SUITE DE L'HISTOIRE DU MÉDECIN ABUBEKER

Souvenons-nous qu'au commencement du recueil, le médecin Abubeker est parti à la recherche d'un remède, qui doit rendre la vue au roi Schems-Eddin. Ce médecin revient donc avec une femme voilée, qui apporte le précieux remède. Toute la cour attend en silence et avec une grande curiosité, le résultat de ce baume. La dame l'applique sur les yeux du roi et Schems-Eddin retrouve aussitôt la vue. Des cris de joie sortent de toutes les bouches. Mais une fois cette explosion de joie passée, tous se demandent qui est cette dame voilée. Celle-ci enlève son voile et tous reconnaissent, à leur grande stupéfaction, la princesse Zebd-El-Caton, elle-même, que l'on croyait morte.

HISTOIRE DE ZEBD-EL-CATON

En revenant de la Mecque, Schems-Eddin fut, nous l'avons vu, dépouillé de tous ses biens et même du

cercueil qui contenait sa femme ; mais les brigands ne s'intéressaient qu'aux pierres précieuses qui entouraient le cercueil. Pour les enlever les voleurs se servirent de leurs couteaux et l'un d'eux piqua accidentellement Zebd-El-Caton, à travers la paroi. Cette piqûre fit revenir à elle cette princesse, qui n'était qu'évanouie. Un jeune arabe s'en aperçut et s'intéressa à son sort. Après le départ de ses camarades, il la conduisit chez un roi voisin qui, après avoir entendu son histoire, lui promit sa protection.

CONCLUSION DES AVENTURES DU MÉDECIN ABUBERKER

Le médecin, parti à la recherche de la femme qui n'aurait jamais violé ses vœux de mariage, parcourut en vain de nombreux pays, sans jamais trouver cette femme idéale. Il était presque désespéré lorsqu'il arriva dans une île, où il rencontra Zebd-El-Caton ; celle-ci, trop heureuse de pouvoir rendre la vue à son mari, le roi Schems-Eddin, monta aussitôt au sommet de l'arbre aux feuilles tranchantes et obtint facilement le remède qui, comme nous l'avons vu, rendit en effet, la vue à Schems-Eddin. Désormais, la plus grande joie règne à la cour, et les jours qui suivirent ne furent plus qu'une longue suite de réjouissances. Ici, finit le recueil.

Les *Mille et un quart d'heures, contes tartares*, eurent certes un succès fou, puisqu'ils furent réédités quatorze fois et traduits en hollandais, en espagnol, en allemand et en anglais. Donc Gueullette avait su, cette fois, « attraper le goût » du public, qui s'était tourné vers le conte oriental.

Dans ces divers recueils de contes, Gueullette s'est inspiré ouvertement d'autres auteurs : il le reconnaît

lui-même ; c'est ainsi qu'il nous dit, dans la préface des *Sultanès de Guzarate* :

« Messieurs Galland et Petis de La Croix, ou du moins ceux qui leur ont prêté leur plume pour rédiger et écrire les contes Arabes, Persans et Turcs paraissent avoir épuisé la matière et il semble qu'il n'y ait plus qu'à glaner après eux » (2).

Gueullette va même jusqu'à nous préciser l'origine de ses emprunts :

« Le public n'a pas chicané sur les aventures des trois Bossus de Damas, de mes *Mille et un quart d'heures*, quoiqu'il ne lui ait pas été difficile de connaître qu'elles aient été prises des *Facétieuses Nuits de Straparolles* » (3).

Gueullette admet donc lui-même qu'il a « glané » un peu partout. C'est ainsi qu'il a emprunté aux *Mille et une Nuits* le passage suivant, qui se trouve dans l'histoire d'Alcouz, de Taher et du meunier :

« Le caliphe Aroun Arreschid, qui, comme j'ai déjà eu l'honneur, seigneur, de le raconter à votre majesté, sortait souvent la nuit avec Giaffar, s'était ce soir là, déguisé avec son premier visir et Mefrouz chef des ennuques. Il passait par devant la maison où cette scène singulière venait d'arriver, lorsque les éclats de rire qu'il entendit, excitèrent sa curiosité » (4).

Ce passage est tiré presque mot à mot de l'histoire des trois borgnes des *Mille et une Nuits*.

Rappelons l'HISTOIRE DE BADOUR, ROI DE CAOR, dont le jeune fils va à la recherche du génie Géoncha qu'il

(2) *Contes Mogols*, op. cit., T. 22, p. 3.

(3) *Contes tartares*, op. cit. T. 21, p. 2.

(4) id. T. 22, p. 42.

trouve prisonnier dans une bouteille et qu'il délivre. C'est la même anecdote que Le Sage met au commencement du *Diabte Boiteux*. Ici, le jeune homme trouve le Diable enfermé dans une bouteille dans la chambre d'un chimiste.

Mais tous ces emprunts n'empêchent pas Gueullette de faire preuve d'originalité et d'invention dans ses *contes tartares* et de tenir constamment en éveil l'intérêt du lecteur.

En continuant notre étude sur le conte oriental, nous arrivons maintenant aux *Aventures Merveilleuses du mandarin Fum-Hoam, contes chinois*.

LES AVENTURES MERVEILLEUSES

DU MANDARIN FUM-HOAM, CONTES CHINOIS

En 1723, parurent les deux volumes des *Aventures Merveilleuses du mandarin Fum-Hoam, contes chinois*. Dans sa dédicace à « Madame la première président de la Cour des Aydes », Gueullette nous révèle les intentions de ce nouveau recueil ; il écrit :

« ...Je prends la liberté de vous présenter les *contes chinois* dans un assez grand nombre d'aventures singulières et plus amusantes les unes que les autres : vous y découvrirez jusqu'à quel point les philosophes chinois ont poussé le ridicule de leur religion et les puérilités dont ils entretiennent le peuple ; quelles extravagances contenues dans les préceptes que Mahomet a laissés à ses sectateurs, et combien est grand l'aveuglement des uns et des autres. »

Le but de Gueullette nous apparaît donc clairement. Il veut ridiculiser la religion chinoise. En introduisant ainsi, dans ses contes, des discussions religieuses, Gueullette ne se propose-t-il pas le même but qu'un Le Sage, un Montesquieu ou un Voltaire ? Et nous voyons combien nous sommes éloignés du but que notre auteur se proposait dans les *Soirées Bretonnes*, et qui était d'amuser seulement. Il est curieux de constater que cette évolution du conte de Gueullette est exactement la même que celle qu'a suivie le conte en général, pendant cette période.

Voici l'histoire qui sert d'introduction aux *contes chinois*.

Holonja, grand visir du roi de Gannan, a reçu la mission d'aller chercher des jolies femmes pour le harem de son roi. Il a comme compagnons de route deux derviches, un jeune et un vieux. Tous les trois s'embarquent pour la Chine sur un vaisseau qui, en route, est attaqué par des corsaires. Mais les deux derviches et Holonja résistent avec un tel courage aux assauts des corsaires qu'ils sortent victorieux de la lutte. Cette résistance tenace leur avait coûté de nombreuses blessures. Le jeune derviche semblait le plus sérieusement atteint. Aussi Holonja se hâta de panser ses blessures. Mais, en ouvrant le costume du jeune derviche, quelle ne fut pas sa surprise de constater que ce jeune derviche était en réalité une jolie jeune fille. Aussitôt, le vieux derviche se jeta à ses genoux et le supplia de ne pas révéler ce secret, puis il lui raconta les aventures suivantes :

HISTOIRE DE MALEKALFALEM, ROI DE GÉORGIE

Malekalfalem, roi de Géorgie, eut deux enfants, un fils et une fille, d'une rare beauté. Son fils, à l'âge de deux ans, fut malheureusement enlevé par des corsaires. Sa fille, Gundogdi, qui était devenue de plus en plus belle, fut recherchée en mariage par un grand nombre de princes, et en particulier par un prince voisin. Celui-ci ne plaisait pas à Malekalfalem, qui lui refusa la main de sa fille ; irrité, ce prince vint saccager le royaume de Géorgie. Par un hasard heureux, Malekalfalem et sa fille réussirent à s'enfuir, déguisés en derviches.

Après avoir écouté cette histoire avec une grande attention, Holonja raconta la suivante :

HISTOIRE DU SULTAN TONGLUK

Le sultan Eum-Vir, qui régnait à Gounan, étant mort, un bonze se présenta pour le remplacer sur le trône. Mais Tongluk, le gouverneur de l'île de Kuen-Chi, proche parent du roi qui venait de mourir, déclara la guerre au bonze. Celui-ci le fit saisir et jeter dans une grotte profonde, où il y resta dix ans.

Mais, un jour que le bonze sommeillait, un énorme oiseau vint lui crever les yeux. Aussitôt, le peuple, content de cet accident, alla délivrer Tongluk de sa prison et le proclama roi. Celui-ci se montra plein d'indulgence pour le bonze, ce qui ne fit que le hausser dans l'estime de son peuple.

Tongluk, quoique entouré des plus jolies femmes du pays, n'en aimait aucune ; c'est pourquoi il a donné l'ordre d'aller, pour son harem, en rechercher de nouvelles. Il a partout envoyé ses visirs afin de trou-

ver une jeune fille qu'il puisse aimer. Mais toutes ces tentatives sont demeurées inutiles ; « personne, pas même moi, dit en terminant Holonja, n'a pu y réussir ». Puis Holonja, accompagné des deux pseudo-derviches, rentre dans son pays.

Un jour, Tongluk rendit une visite à Holonja sous un déguisement ; il y trouva le vieux roi et sa fille. Il devint immédiatement amoureux de cette beauté, lui déclara son amour et l'épousa. Puis il partit pour venger le roi Malekalfalem. En peu de temps, il réussit à renverser le traître du trône de Géorgie qu'il avait usurpé ; et le vieux roi Malekalfalem, son beau-père, put reprendre son ancienne dignité. Tout s'accomplit si rapidement que Gundogdi, l'épouse de Tongluk, demanda à son mari comment avait-il pu, en si peu de temps, faire tant de choses. Il lui répondit que c'était grâce au mandarin Fum-Hoam et à son pouvoir magique. Très intéressée par ce personnage, la sultane le fit venir et lui dit qu'elle aimerait bien entendre le récit de ses merveilleuses aventures. Le mandarin consent à venir tous les soirs, à l'heure de la promenade pour lui raconter ses aventures. Par le récit des aventures de Fum-Hoam, la sultane, qui était musulmane, voulait prouver à son époux, qui était chinois, le ridicule de sa religion et le convertir ainsi à la sienne. Le sultan Tongluk consent à se convertir, si les contes du mandarin soulignent bien le ridicule de sa religion.

HISTOIRE DU MANDARIN FUM-HOAM

L'âme de ce mandarin passa tour à tour dans le corps d'un tyran puis dans celui d'une puce et enfin dans celui d'un chien. Sous cette dernière forme, notre mandarin eut comme maître un charlatan indien.

HISTOIRE DU CHARLATAN INDIEN, KALEM

Le chien du charlatan indien, Kalem, possédait des qualités si extraordinaires qu'on en parlait dans tous les pays environnants. Plusieurs personnes voulurent acheter ce chien, mais le prix que son maître en demandait était trop élevé. Un jour, une riche veuve entendit vanter tellement ce chien qu'elle l'acheta. Kalem venu avec son chien chez la veuve, en devint amoureux et lui proposa de l'épouser. Aussitôt la veuve appelle ses esclaves pour faire jeter à la porte ce charlatan impertinent. Mais Kalem souffle une poudre magique dans les narines des esclaves et aussitôt tous tombent morts. La veuve demeure stupéfaite devant ce pouvoir magique. Kalem lui donne alors quatre jours pour réfléchir sur sa proposition et pour lui rendre une réponse. Au bout de ce délai, le charlatan revient et sur le champ épouse la veuve.

Le mariage de la veuve ne pouvait pas être reconnu par sa religion, parce que son premier mari n'était mort que depuis quelques mois. Mais elle vivait cependant avec Kalem : aussi, ce fut bientôt un scandale dans toute la ville. Alors, pour sauver la réputation de sa femme, le charlatan prit la fuite. Or, déguisé en vieille femme, il venait souvent revoir son épouse. Un jour, pendant une de ses visites, il fut surpris par les deux frères de sa femme. Immédiatement, pour venger l'honneur de leur famille, ceux-ci tuèrent le charlatan et leur sœur. La mort subite de son maître excita la rage du chien ; les deux frères essayèrent alors de le jeter à la rivière, mais sur la rive le chien les mordit et tous deux succombèrent à la suite de cette morsure. Le chien également ne tarda pas à mourir.

HISTOIRE DE MASSOUMA

Le mandarin Fum-Hoam passa ensuite dans le corps d'une jeune fille. Celle-ci épouse le grand héros de Bisnagar, qui part à la guerre et y trouve la mort. Le corps de ce dernier est tombé entre les mains des ennemis, qui le placent sur un bûcher pour le brûler. Sa femme arrive, se précipite sur le cadavre de son époux et meurt à ses côtés.

Puis Fum-Hoam passa tour à tour dans le corps d'une abeille, d'un grillon et d'un iman.

AVENTURES DE L'IMAN ALEZENDERO

Fum-Hoam passe donc dans le corps d'un iman. Ce religieux n'est pas sincère, aussi est-il puni. Converti par cette leçon, il devient désormais pieux et bon. Un jour, il accorde une faveur à un spectre qui, plein de reconnaissance, lui dit que, huit jours avant l'heure fixée pour sa mort, il viendra l'avertir, afin qu'il puisse se bien préparer à mourir. En effet, peu d'instants après, le spectre vient annoncer à l'iman qu'il doit mourir dans huit jours, enseveli sous des colonnes écroulées, et ce fut vrai.

HISTOIRE DE LA BELLE AL-KAOULF

Ensuite, le mandarin passa de nouveau dans le corps d'une jeune fille, la belle Al-Kaouf. Princesse très riche et très jolie, elle est recherchée en mariage par tous les galants du royaume. Mais son père accorda sa main à un vieux vizir. N'éprouvant pour son époux que de la répulsion, Al-Kaouf se tourne vers des galants plus jeunes. Elle est surprise avec l'un d'eux et tuée.

HISTOIRE DE JEZDAD

Cette fois-ci, Fum-Hoam va en Grèce, mais demeure encore dans le corps d'une jeune fille, la jolie Jezdad.

Un jour, la jeune fille est séduite par le prince du royaume. Quelque temps après, elle donne naissance à un enfant, mais, comme elle n'est pas mariée et que le père de l'enfant ne se désigne pas. Jezdad doit mourir. Alors, le prince du royaume déclare que c'est lui le père de l'enfant et qu'il veut épouser Jezdad. Le mariage a lieu et les deux époux vécurent dans le bonheur le reste de leurs jours.

HISTOIRE D'HOUSCHENK ET DE GULBAZE

Le mandarin passe alors dans le corps d'un jeune garçon, Houschenk. Ce petit garçon avait été abandonné par ses parents, placé dans un coffre, pour naviguer sur les flots, et trouvé par un teinturier qui l'adopte. Le teinturier veut que son fils adoptif suive la même carrière que lui, mais Houschenk préfère les aventures et s'engage dans l'armée Perse. Il s'y distingue tellement par son courage et par sa bravoure qu'il devient bientôt un héros national. La reine de Perse, Dugmé, tomba amoureuse de lui et voulut l'épouser. Houschenk hésita beaucoup, avant d'accepter ce mariage, car il avait une fiancée, Gulbaze, qu'il aimait encore. Mais il finit par y consentir.

La veille de la cérémonie, Houschenk fait un rêve, dans lequel Gulbaze, son ancienne fiancée, lui reproche son prochain mariage avec la reine. Le lendemain, quoique légèrement inquieté par ce rêve, Houschenk épouse tout de même la reine.

Dans la nuit nuptiale, la reine Dugmé aperçoit une tulipe sur la poitrine d'Houschenk. A la vue de ce signe extraordinaire, elle s'enfuit ; et voici son histoire :

HISTOIRE DE DUGMÉ

Dugmé était encore très jeune lorsqu'elle perdit sa mère. Pour consoler son père, elle lui fit maintes caresses. Plus tard, le père devint amoureux de sa fille ; sachant qu'elle ne répondrait pas à ses désirs incestueux, il la fit endormir et abusa de son sommeil. Dugmé donna naissance à un jeune fils qui portait une tulipe sur sa poitrine. Houschenk était donc son propre fils.

Alors, elle lui conseilla de se marier secrètement avec Gulbaze, tandis qu'elle-même, Dugmé, élèverait tous leurs enfants, comme s'ils étaient siens. C'est ainsi que la reine fit élever la nombreuse famille de Houschenk et de Gulbaze. A la mort de la reine, Gulbaze lui succéda sur le trône.

HISTOIRE DE LA BELLE HENGU

Fum-Hoam passe ensuite dans le corps d'une jeune fille appelée Hengu. Celle-ci est séduite par un prince et quelque temps après donne naissance à un garçon.

Le prince, ayant totalement oublié Hengu, épousa une autre femme. Pour se venger, Hengu alla trouver une sorcière et lui demanda un poison, pour tuer le prince. La sorcière lui prépara une liqueur empoisonnée. Mais, par un hasard malheureux, Hengu but le poison destiné au prince et y trouva la mort.

Puis le mandarin passa tour à tour dans le corps

d'un serpent, d'une chouette, d'une chauve-souris, d'un rossignol et enfin dans celui d'un singe.

AVENTURES DU SINGE MORONG

Fum-Hoam passe donc dans le corps du singe Morong. Comme cet animal est très intelligent, il devient célèbre dans tout le pays. La femme du sultan de Chine, ayant entendu parler de cet animal extraordinaire, invite son maître à l'amener au palais. Ce qui fut fait. La sultane Alischak devint amoureuse du maître de Morong et elle lui raconta ses aventures.

HISTOIRE D'ALLISCHAK

La mère d'Alischak voulait épouser, malgré les protestations de son père, un jeune homme pauvre qu'elle aimait. Puisque son père refusait de consentir à cette union, la mère d'Alischak s'enfuit sur un navire avec son bien-aimé. Ils sont naufragés et jetés sur une île. C'est là que naquit Alischak ; pendant sept ans, ils donnèrent des représentations et gagnèrent ainsi leur vie.

Un jour, une troupe de comédiens vint à passer dans l'île : ayant assisté à la représentation que donnaient ces trois acteurs, ils les supplièrent de s'engager dans leur troupe. Alors, Alischak, son père et sa mère quittèrent l'île et devinrent très célèbres. Mais un jour, le père d'Alischak est tué accidentellement au cours d'une représentation.

Alischak et sa mère s'embarquent alors sur un navire pour changer de pays. Le navire est attaqué par des corsaires, et la mère meurt au cours de ce combat.

Les bandits se disputent la jeune Alischak et s'entre-tuent pour l'obtenir. Le hasard jette alors le navire sur une île, où Alischak débarque à demi-morte.

Cette île était habitée par des sauvages qui, apercevant cette jolie jeune fille à demi-morte, la prennent pour une déesse et lui prodiguent les soins nécessaires pour la ramener à la vie. Rétablie, Alischak régna sur l'île en déesse. Or, voici que les visirs du sultan, à la recherche de femmes pour le harem de leur maître, voient cette jolie Alischak ; ils s'en emparent et la conduisent au sultan. C'est elle qui, devenue sultane, est tombée amoureuse d'Yvain, le maître du singe. Un jour, la sultane et Yvain furent surpris ensemble ; le sultan les fit alors tuer sur le champ. Le singe succomba peu après, dans un combat entre les soldats du sultan et les sauvages.

AVENTURES DE MOGIREDDIN, ROI D'AGRA ET DE ROUZ-BEHARI, PRINCESSE DE PÉGU

C'est toujours l'histoire de Fum-Hoam, qui est maintenant passé dans le corps de Mogireddin. Celui-ci, fils unique du sultan d'Agra, essaie de faire la conquête de Rouz-Behari, princesse de Pégou. Cette jolie princesse, à cause d'un flacon d'or qu'elle porte toujours au cou, est indifférente à tous les princes qui se présentent pour lui demander sa main. Elle leur trouve toujours quelque défaut. Mais Mogireddin, tenace dans sa résolution de conquérir cette jolie princesse, feint d'avoir pour elle, de l'indifférence. Ce stratagème réussit à merveille ; Mogireddin et Rouz-Behari devinrent bientôt fiancés. Malheureusement, un jour, le jeune fiancé révéla à la princesse, qu'il avait, pour obtenir sa main, feint d'avoir de l'indifférence

pour ses charmes. Rouz-Behari, vexée, voulut rompre les fiançailles.

Le gouverneur de Mogireddin, qui possédait un pouvoir magique, résolut de punir cette jeune princesse et changea Mogireddin en palefrenier. Cet individu rendit enceinte la princesse. Pour éviter tout scandale, elle épousa un tailleur, qui était Mogireddin déguisé ; puis, apprenant la vérité, elle se repentit de son orgueil et les deux époux vécurent dans l'allégresse jusqu'à la fin de leurs jours.

AVENTURES DU SAUVAGE KALAO

Le mandarin passe ensuite dans le corps d'un sauvage, Kalao. Ce sauvage avait un fils qu'il chérissait follement ; celui-ci vint à mourir et Kalao ne pouvait plus s'en consoler. Alors des amis lui dirent que s'il faisait un voyage au pays des âmes et apportait des présents au roi Pat-Koot-Parout, ce dernier lui rendrait l'âme de son fils. Kalao part donc pour ce pays et donne des présents au roi, qui lui rendit l'âme de son fils enfermée dans un petit sac de cuir, en lui conseillant de n'ouvrir ce sac que lorsqu'il serait arrivé près du corps de son fils.

Arrivé chez lui, le sauvage confia le sac précieux à sa femme, et lui indiqua le conseil que le roi lui avait donné. Mais la curiosité de la femme fut si forte qu'elle ouvrit le sac et l'âme du fils aussitôt s'envola. Alors, désespéré Kalao tue sa femme, puis se suicide.

AVENTURES DE DARDOK
RACONTÉES PAR SON ESCLAVE ILOUL

Fum-Hoam passe dans le corps de Dardok, le favori du sultan. Or, un courtisan réussit à lui faire perdre la faveur du sultan. Dardok fut chassé de la cour ; en route, il rencontre CORCUD.

HISTOIRE DE CORCUD ET SES QUATRE FILS

Corcud avait quatre fils et une grande fortune. Mais le malheur le frappa et sa richesse disparut soudainement. Alors, ses quatre fils résolurent d'aller faire fortune à l'étranger. Avant le départ, le père leur donna le conseil de ne jamais laisser passer une occasion de soulager les misères d'autrui. Suivant le dernier conseil de leur père les fils firent chacun du bien à une couleuvre, à une biche, à un hibou et à un rat. Tous ces animaux, qui étaient des fées ainsi transformées, rendirent au centuple, les faveurs qu'ils avaient reçues des quatre fils ; c'est pourquoi ces derniers revinrent avec une immense fortune et vécurent heureux avec leur père le reste de leurs jours.

AVENTURES D'ABAL-MOAL

Abal-Moal était officier à la cour du roi d'Ormuz. Un jour se présenta devant le roi un philosophe qui possédait le secret de faire de l'or et de rendre la jeunesse aux vieillards. Ayant donné une démonstration de son pouvoir, le philosophe fut saisi et jeté en prison. Le roi croyait obtenir ainsi du savant la confession de ses secrets. Il lui fit subir mille supplices. Le soldat Abal-Moal, qui était chargé de surveiller ce

philosophe, tâcha de lui être agréable : ils devinrent même de grands amis, au point de s'enfuir ensemble de la prison. Plein de reconnaissance, le philosophe révéla ses secrets à Abal-Moal, et mourut peu après.

Abal-Moal, en possession de ces deux précieux secrets épousa une reine avec laquelle il vécut quatre-vingts ans dans le bonheur. Puis, la reine étant trop âgée, Abal-Moal épousa une jolie jeune fille. La vieille reine, irritée de cet affront, tue la jeune fille, blesse le roi, et meurt elle-même peu après.

Las de cette vie royale, Abal-Moal se dirige vers un pays voisin. En route, il rencontre un derviche, auquel il transmet ses pouvoirs magiques. Celui-ci s'en sert pour sauver une jeune fille qui mourait de faim, puis il retourne à son couvent, suivi de Abal-Moal, qui finit avec lui le reste de ses jours.

HISTOIRE DE KADER BILAH

Fum-Hoam passe dans le corps de Bilah, fils de laboureur. Peu après, il apprend que son père n'est pas un vrai laboureur, mais un roi détrôné par ses autres fils. Bilah, frappé par ces révélations, jure de venger son père et de le rétablir sur le trône. C'est ce qu'il fit, en effet. Puis il obtient la main d'une jeune princesse qui meurt malheureusement peu après et le laisse seul, dans une grande tristesse. Pour s'arracher à ses tristes pensées, il cherche des aventures ; il apprend qu'il existe une tour où quarante jeunes filles sont gardées prisonnières et que personne n'a jamais pu y pénétrer sans perdre la vie. Bilah décide d'aller délivrer ces jeunes filles. Il réussit dans son projet et trouve parmi ces jeunes filles une épouse, avec laquelle il vécut dans le bonheur le reste de ses jours.

SUITE ET CONCLUSION DE L'HISTOIRE
DE TONGLUK ET DE GUNDOGDI

Revenons un moment au commencement de ces contes : nous y avons vu que le sultan Tongluk, grâce au mandarin Fum-Hoam, a pu venger le père de Gundogdi. Maintenant, le mandarin révèle sa véritable condition. Il est, en réalité, le fils du roi Malekalfa-lem et le frère de la sultane Gundogi. Après avoir été enlevé de chez son père à l'âge de deux ans, ainsi que nous l'avons vu dans la première histoire de ce recueil, il fut vendu par les bandits à un riche marchand qui avait un fils du même âge. Le marchand éleva les deux garçons comme deux frères. Un jour, le fils du marchand fut tué. Fum-Hoam, Abroamat de son vrai nom, alla le venger et tua les bandits qui l'avaient assassiné. Mais, survinrent d'autres malfaiteurs, qui le firent prisonnier et le jetèrent dans un cachot, où il endura de telles souffrances qu'il devint infirme. Son père adoptif offrit aux bandits des sommes considérables et parvint à le libérer. Le riche marchand mourut après avoir légué toute sa fortune à Fum-Hoam. Abroamat étant infirme passa son temps à parcourir beaucoup de livres et surtout ceux qui concernaient la magie. Avec l'aide d'un vieux philosophe il se perfectionna dans cette science et acquit un grand pouvoir.

Il était venu raconter ces histoires à la demande de sa sœur Gundogdi, l'épouse de Tongluk, pour convaincre ce prince du ridicule de sa religion chinoise.

Abroamat y réussit et le prince se convertit à la religion musulmane ; la sultane en fut très heureuse et vécut de longs jours de paix et de bonheur avec Tongluk.

..Les aventures merveilleuses du mandarin Fum-Hoam furent rééditées trois fois. Elles eurent certes un grand succès, puisque les deux premières rééditions se succédèrent de près, 1725, 1728. A cette époque, c'était quelque chose d'avoir ainsi deux éditions en trois ans !

Dans ce recueil, Gueullette semble s'être tourné davantage vers le conte libertin à couleur orientale. Nous y trouvons des princesses galantes et infidèles (5), des filles séduites (6), l'amour d'un père incestueux (7) : ce procédé de la transmigration des âmes est le même dont se servit Crébillon Fils, dans le *Sopha*. Transformé en *Sopha*, l'auteur se promène ainsi de maison en maison et beaucoup des histoires qu'il nous raconte ressemblent étrangement aux histoires des *contes chinois*. Donc, si Crébillon Fils ne s'est pas servi directement des *contes chinois*, il s'en est du moins fortement inspiré puisque les imitations de quelques histoires apparaissent très clairement.

Après les *contes tartarès* et les *contes chinois*, Gueullette continuant à satisfaire le goût du public pour l'Orient, nous donna les *contes mogols*.

(5) Histoire de Al-Kaoulf, du singe Morong.

(6) Histoire de Jezdad, de Hengu, de Mogiredelin.

(7) Histoire de Houschank.

LES SULTANES DE GUZARATE CONTES MOGOLS

En 1732, Gueullette fit paraître les trois volumes des *Sultanes de Guzarate, contes mogols*. L'auteur a su avec ses autres contes « attraper le goût » du public ; il en est très satisfait et ne demande qu'à continuer à plaire au lecteur. Aussi déclare-t-il dans la préface des *contes mogols* :

« Le public a reçu si favorablement mes *contes tartares et chinois* (puisque les libraires de Paris en sont à la troisième édition et qu'ils ont été plusieurs fois imprimés dans le pays étranger) que j'ose me flatter qu'il aura autant de bonté pour les *contes mogols* que je lui présente. »

Mais s'il veut continuer à intéresser ses lecteurs par des contes orientaux, il désire également donner quelque chose de nouveau ; aussi ajoute-t-il, dans sa préface :

« Ce n'est pas un petit embarras, après tant d'ouvrages écrits si joliment dans ce goût, de prétendre donner encore du nouveau. »

C'est dans ce double but, de continuer à plaire au public avec des contes orientaux tout en essayant de lui donner quelque chose de nouveau que Gueullette publia les *contes mogols*.

Voici l'histoire dont se sert l'auteur comme introduction à ses contes.

Ogus, roi de Guzarate, ayant rétabli l'ordre dans son royaume, aspire également à vivre en paix avec les quatre rois, ses voisins. Il envoie à chacun d'eux un ambassadeur pour leur faire part de son désir. Les rois sont d'accord avec Ogus et pour prouver leur bonne volonté, le même jour, à la même heure, ils font chacun demander au roi par un messenger de vouloir bien épouser leur fille. Ogus ne voulant pas créer de la jalousie entre les rois, refusa de choisir : il fut alors convenu, qu'à un jour fixé, les quatre princesses arriveraient couvertes chacune d'un voile épais et que Ogus choisirait au hasard celle qu'il voudrait épouser. Ainsi fut fait, mais les quatre princesses s'étaient jurées mutuellement que celle d'entre elles qui serait choisie, obligerait le roi à épouser les trois autres. Le roi Ogus fut donc obligé d'épouser les quatre princesses.

Quelque temps après, les quatre princesses donnèrent chacune le même jour naissance à un fils. Le roi, pour éviter des disputes et des jalousies, fit changer entre eux les nouveaux-nés de berceau ; les princesses ne purent ainsi savoir lequel des quatre princes était leur fils. Les quatre princes furent donc tous élevés de la même façon et préparés à succéder à leur père sur le trône. Mais toujours entourés de soins délicats, les princes finirent par se lasser de cette vie monotone et décidèrent d'aller à la recherche d'aventures. Ils vont délivrer un roi voisin attaqué par un monstre qui est également roi, ils tuent le monstre et l'un des frères, Affad-Allad, est proclamé roi à sa place. Celui-ci obtint la main d'une jolie princesse et son règne fut prospère. Les trois autres frères reviennent chez eux, la jalousie dans le cœur.

Quelque temps après, le roi Oguz devient amoureux

d'une princesse, Goul-Saba et l'épouse ; aussitôt la jalousie éclate entre les cinq sultanes. Le roi a un songe dans lequel le Prophète lui apparaît et lui indique le moyen de savoir laquelle des cinq sultanes est la plus digne de son amour. Il n'a qu'à faire construire un nouveau palais avec des appartements secrets où il pourra se retirer après avoir fait semblant de mourir. De là, il observera à loisir les cinq sultanes.

Obéissant au conseil du Prophète, Oguz fit construire un nouveau palais, confia le royaume à ses trois fils et fit semblant de mourir. Les sultanes, apprenant sa mort, pleurèrent, gémirent et devinrent inconsolables. Pour essayer de les arracher à leur chagrin, les princes décidèrent alors de leur faire raconter des histoires par des voyageurs qui passeraient dans le pays. Grâce au pouvoir magique d'une vieille femme, ils se saisissent de cinq voyageurs et les amènent dans le harem pour divertir les sultanes affligées. Écoutons alors les histoires de ces voyageurs.

HISTOIRE DE KARABAG

Karabag, toute jeune encore, épousa un chimiste. Jaloux des grandes connaissances de ce savant, beaucoup de gens voulurent le tuer. Pour éviter la mort, Karabag et son mari durent s'exiler dans une île où ils demeurèrent huit ans. C'est là que Karabag mit au monde un fils qu'ils appelèrent Albaert.

Pour assurer la subsistance de sa famille, le chimiste était très souvent obligé de faire, à travers l'île, des excursions aventureuses. Un jour, il délivra d'une prison un sage qui, pour le récompenser, lui révéla le secret de faire de l'or. Il va sans dire que cette famille

devint aussitôt très riche et que le fils épousa une jolie princesse.

Mais un jour survint un incendie qui détruisit tous les biens de Karabag et de son mari. Quelque temps après, le fils eut un rêve dans lequel le Prophète lui indiqua le moyen de recouvrer la fortune perdue. Pour cela, il était obligé de se rendre à la ville de Chitor. Le fils part donc pour la Perse avec son épouse déguisée en homme. En route, le fils délivre de prison une princesse qui se déguise, elle aussi, en homme et se décide à les suivre ; mais voici que de passage dans cette ville, tous les trois sont, sans trop savoir comment, transportés dans le harem où ils se trouvent en ce moment. Au tour de la princesse déguisée en homme de raconter son histoire.

HISTOIRE DE CANZADÉ, PRINCESSE D'ARMUZ

La princesse Canzadé avait un frère, Cazan-Can, qui l'aimait d'un amour criminel. La princesse l'apprit à son père qui réprimanda fortement son fils. Mais après la mort de son père, Canza-Can étant devenu roi, eut alors le pouvoir de commander à sa sœur de l'épouser. Pour éviter ce mariage incestueux, Canzadé demanda à son frère de lui accorder un délai. Pendant ce temps, elle forme le projet avec Karabag, sa nourrice, de s'enfuir sur un navire et ce projet réussit.

Après un assez long voyage, elles sont naufragées et jetées sur une île déserte où elles se résignent à mourir. Le hasard voulut que le prince Visapour, lui aussi naufragé, soit jeté sur cette île. Comme il est blessé et à bout de forces, la princesse Canzadé et sa nourrice Karabag, lui prodiguent leurs soins. Le jeune

prince est bientôt rétabli et déclare son amour à la princesse. Celle-ci lui dit que pour avoir sa main il doit obtenir le consentement de son frère. Connaisant l'amour criminel que Cazan-Can témoigne pour sa sœur, Visapour déclare à Canzadé qu'il lui sera impossible d'obtenir le consentement de ce roi.

La princesse Karabag et Visapour étaient résignés à passer le reste de leurs jours dans cette île, lorsqu'un jour, ils aperçoivent non loin de l'île, deux navires qui se livraient bataille. S'approchant peu à peu de l'île, les marins des deux navires ennemis débarquent et continuent sur terre leur combat acharné. Un chef courageux, à la tête d'une poignée d'hommes, résiste à toute une armée. Visapour, voyant cette grande bravoure, prend son esclave et son capitaine qui se sont sauvés avec lui et tous trois vont se placer aux côtés de ce brave ; celui-ci, aidé de Visapour, sort victorieux du combat et, plein de reconnaissance pour le prince, il lui propose de le conduire, avec ses gens et ses deux compagnons, où il voudra.

Jusqu'ici, Canzadé n'avait pas encore vu ce prince. Mais une fois embarquée sur son navire, elle s'aperçoit que c'est son frère et s'évanouit. L'autre lui déclare de nouveau son amour criminel et la haine qu'il éprouve pour Visapour, son sauveur. Il ordonne alors à ce prince de partir, sans quoi Canzadé sera mise à mort. Pour ne pas causer la mort de la princesse qu'il aime, Visapour s'en va.

Peu après, Cazan-Can apprend que son royaume vient d'être attaqué par un roi voisin. Il se hâte de regagner son royaume où il apprend, à son arrivée, qu'un certain prince, Saheb, a repoussé l'envahisseur et maintenu ainsi l'ordre et la paix dans le royaume. Le roi venu remercier ce prince, reconnaît en lui Vi-

sapour. Cazan-Can, de nouveau irrité, fait mettre son sauveur dans les chaînes, puis il donne le signal des réjouissances. Pendant les fêtes, le roi est saisi par des prisonniers qui se sont évadés, enchaîné et jeté en prison. Visapour réussit à se libérer et va de nouveau délivrer Cazan-Can.

Alors le roi, qui paraît vaincu par tant de générosité, permet au prince Visapour d'emmener sa sœur Canzadé et de l'épouser. Les deux amants s'embarquent sur un navire que le roi leur a fourni lui-même. Mais, en pleine mer, ils apprennent que le roi félon a ordonné au capitaine de jeter Visapour par-dessus bord. Le prince gagna à sa cause quelques gens de l'équipage et, avec cette poignée d'hommes, se défendit courageusement. Le prince était sur le point d'être vaincu lorsque les équipages de deux vaisseaux qui passaient, voyant le courage de Visapour, viennent à son secours et lui donnent la victoire. Après cette longue bataille qui avait duré plusieurs heures, le prince, exténué de fatigue, s'endormit. Profitant de son sommeil, l'équipage de l'un des vaisseaux qui l'avait secouru, enleva la princesse et sa suite et s'éloigna. Sur le navire corsaire où se trouvait la princesse, il y eut une mutinerie parmi les membres de l'équipage. Karabag, son fils Albaert, l'épouse de celui-ci et la princesse en profitèrent pour recouvrer leur liberté et continuer leur voyage vers Chitor.

Arrivés dans cette ville, les quatre voyageurs trouvent le vieil aveugle qu'Albaert avait vu dans son rêve et qui pouvait leur indiquer le secret de faire de l'or. « Ce secret, leur dit l'aveugle, est contenu dans la maison même que vous venez de quitter, à Ormuz : vous y trouverez également l'eau miraculeuse qui doit me rendre la vue. » C'est vers Ormuz que se diri-

geaient les quatre voyageurs et l'aveugle, lorsque, soudain, ils furent arrêtés et transportés dans ce harem.

Après cette histoire, Cothrot, qui possède un pouvoir magique, profite du sommeil d'Abaert pour le transporter à Ormuz, où il trouve la poudre qui transforme le plomb en or et l'eau qui doit rendre la vue à l'aveugle. De retour, le fils de Karabag essaie la poudre sur le plomb qui devient immédiatement de l'or, puis il donne l'eau à l'aveugle qui recouvre la vue. Celui-ci raconte alors ses aventures.

HISTOIRE D'ABOUL-AFFAM, AVEUGLE DE CHITOR

Aboul-Affam, sur les sollicitations de son père, devint médecin malgré son dédain pour cette profession. Grâce à une certaine somme d'argent, il arrive bientôt à être le premier médecin du sultan. Mais à peu près dépourvu de connaissances médicales, Aboul-Affam est obligé de s'inspirer des autres médecins de son entourage. Un jour même, ayant volé le manuscrit d'un médecin qui venait de mourir, il le présenta au sultan comme étant sien. Aussi fut-il comblé de faveurs par le souverain qui le considérait comme un grand savant, surtout en matière de maladies d'animaux, parce que le manuscrit volé contenait des recherches faites sur ces maladies.

Un jour, un singe que le sultan aimait beaucoup, tomba gravement malade et Aboul-Affam, consulté, ne put le soulager. Le singe étant mort, Aboul-Affam fut jeté en prison sous prétexte qu'il avait empoisonné l'animal. Il est délivré de sa prison par une jeune fille qu'il épouse mais elle meurt peu après et le médecin devient alors un vagabond.

Un jour, surpris par des soldats du sultan, à cour-tiser deux sultanes, il est conduit devant le souverain. Pour éviter la mort, Aboul-Affam simula la folie. Amusé, le sultan le garda auprès de lui. Bientôt, ses remarques quelque peu spirituelles ou philosophiques lui gagnèrent la faveur du souverain et Aboul-Affam épousa une des esclaves de son harem.

Après la mort du sultan, Aboul-Affam et son épouse quittent la cour. Puis sa femme, en donnant naissance à un fils, meurt ainsi que le nouveau-né. Alors, Aboul-Affam devient tour à tour vagabond, calender, charlatan, puis, de nouveau, calender. Etant un jour entré par hasard dans une caverne, près de Chitor, il y devient aveugle : « en punition de ses péchés », lui dit la fée de cette caverne ; il devra, en outre, mendier sept ans à la porte de la ville de Chitor.

Après le récit de ces aventures, deux autres voyageurs sont introduits dans le harem. A leur vue, la princesse Candazé s'est évanouie car elle a reconnu en eux son frère Cazan-Can et le prince Visapour.

HISTOIRE DE CAZAN-CAN, SULTAN D'ORMUZ

Souvenons-nous que Cazan-Can avait fait passer sur un de ses navires, sa sœur Canzandé et le prince Visapour, et qu'il avait donné l'ordre au capitaine du vaisseau de jeter Visapour à la mer.

Lorsqu'il apprit l'insuccès de son projet, Cazan-Can partit lui-même à la recherche de Visapour et de Canzadé. Embarqué sur un navire qui fit naufrage, il fut jeté dans une île de sauvages. Le seul moyen de sauver sa vie était d'épouser la fille du roi de l'île. Malgré la répugnance qu'il avait à contracter une telle

union, il s'y résolut dans l'espoir de s'enfuir pendant les cérémonies qui devaient durer six mois.

Un jour, il voit dans un songe la princesse Canzadé et le prince Visapour se déclarant mutuellement leur amour. Il veut les tuer, mais un vieillard lui apparaît, retient son bras meurtrier et lui enlève pour toujours son amour criminel. Cazan-Can épousa donc la princesse sauvage. Pendant les noces, des ennemis viennent attaquer le pays. Ils enlèvent Cazan-Can qui dormait et veulent le brûler vif. Cazan-Can ayant quelques connaissances en astronomie, savait qu'il y aurait bientôt une éclipse de soleil. Il annonce ce fait extraordinaire aux sauvages et leur dit que si cela n'arrive pas, ils pourront alors le tuer. Les sauvages, étonnés de cette prophétie, le prennent pour un dieu et ne le brûlent pas.

L'éclipse eut lieu, en effet. Profitant de l'obscurité passagère, Visapour, qui était parti à la recherche de Cazan-Can et avait appris dans un songe qu'il était dans cette île sauvage, l'embarqua sur son navire et, dès lors, les deux princes devinrent de grands amis. Puis ils furent transportés dans ce harem. Pendant son récit, Cazan-Can était tombé amoureux de la fille du sultan, il demanda sa main et l'obtint. Ensuite, Visapour raconta ses aventures.

HISTOIRE DU PRINCE VISAPOUR

Nous avons quitté Visapour sur un vaisseau corsaire loin de sa princesse. Il s'échappe de ce vaisseau et parvient dans une île presque déserte. Mais un énorme oiseau l'enlève de cette île et le transporte dans une autre contrée où il y tue un géant qui affligeait les gens du pays. Il apprend peu après dans un songe

que Cazan-Can est prisonnier et part à sa recherche ; nous connaissons la suite.

Après son récit, Visapour épouse Canzadé. Deux autres voyageurs sont encore amenés dans le harem.

HISTOIRE DE ZEM-ALZAMAN, PRINCE DE KASGAR ET DE ZENDHEROUD, PRINCESSE DE SAMARCANED

Un jour, le père de Zem-Alzaman tua son plus grand ennemi qui était un roi de ses voisins. Sa veuve jura de le venger. Zem-Alzaman, qui était un prince très brave, se fit remarquer dans tout le pays par ses prouesses et proclamé comme un héros. Las de la vie qu'il menait dans le royaume de son père, il décida de voyager incognito avec deux esclaves seulement. Sous un nom d'emprunt, Edris, il devient encore très fameux. Après maintes batailles, il rencontre Zendheroud, la fille de la veuve qui avait juré de venger la mort de son mari.

Toujours sous le nom d'Edris, il se rend à la Cour de cette reine : il y est reçu avec les plus grands honneurs. La princesse Zendheroud ne tarde pas à devenir amoureuse de ce jeune héros. Mais sa mère ayant juré de venger son mari, déclare qu'elle donnera la main de sa fille au prince qui lui apportera la tête du roi de Kasgar, le père de Zem-Alzaman. Un grand nombre de princes se présentent à la Cour pour venger la veuve. Sur ces entrefaites, Zendheroud ayant vu un jour Zem-Alzaman tenir dans ses bras une princesse qui s'était évanouie, le fait, par jalousie, chasser de la cour.

Zem-Almazan revient chez son père, commande son armée en héros, et repousse celle de la veuve. Puis il retourne à la cour de la princesse Zendheroud.

Là, il entend un prince Karibschak, qui exprime son désir ardent de rencontrer dans un duel le fameux Zem-Alzaman. Mais, à l'arrivée d'Edris, autrement dit Zem-Alzaman, tous, princes et princesses, s'accordent à dire que, seul, Edris, est capable d'affronter Zem-Alzaman. Comme il ne peut refuser, Edris accepte. Aussitôt, il court au camp de son père, va trouver un soldat qui lui ressemble beaucoup et lui fait promettre de jouer, dans le duel, le rôle d'Edris.

Le prince Karibschak, jaloux d'Edris, comploté avec des amis d'aller à sa rencontre et de le tuer avant qu'il arrive à l'endroit fixé pour le duel. Mais ce fut le soldat tenant le rôle d'Edris qui fut tué à la place de Zem-Alzaman. A cette nouvelle, la princesse Zendheroud, croyant que c'est vraiment Edris qui a été tué, prend les habits de celui qu'elle aimait et décide d'aller seule à la rencontre de Zem-Alzaman.

Il avait été convenu entre Zem-Alzaman et le soldat qu'ils feraient seulement semblant de se battre. Zem-Alzaman, ignorant la mort du soldat et pensant toujours avoir affaire à lui, ne mit pas beaucoup d'ardeur dans la lutte. Mais la princesse Zendheroud qui avait revêtu les habits d'Edris, attaqua le prince Zem-Alzaman avec tant de fureur, que celui-ci fut obligé, pour se défendre, de renverser son adversaire. Le casque de ce dernier étant tombé, Zem-Alzaman reconnut la princesse Zendheroud. S'agenouillant à ses côtés, il lui déclare de nouveau son amour, mais elle le repousse, car elle croit toujours que le vrai Edris est mort et que c'est lui, Zem-Alzaman, qui l'a tué.

Ne pouvant vaincre le roi de Kasgar, la reine consent à donner la main de sa fille au prince Zem-Alzaman, fils de ce roi. La princesse refuse et dit qu'elle va partir pour un pays lointain. Pour arracher son

fils au chagrin qui le désole, Kasgar fait donner de grandes fêtes, au cours desquelles la princesse Zenderoud s'approche de Zem-Alzaman sous un déguisement et le blesse grièvement. Elle est saisie et jetée en prison. Là, elle apprend que Edris et Zem-Alzaman sont la même personne. Le prince étant guéri, Zenderoud lui avoue son grand amour et les deux amants peuvent alors s'épouser. Puis la princesse retourne chez sa mère pour lui annoncer la bonne nouvelle. Zem-Alzaman, retenu par des affaires d'Etat, n'a pas pu l'accompagner.

En route, la princesse est attaquée par une troupe d'Arabes. Elle réussit à se sauver, déguisée en homme, après avoir passé ses habits de princesse à une de ses servantes, qui est faite prisonnière par les bandits.

Zem-Alzaman, accouru au secours, attaque l'Arabe qui s'était emparé de la servante ; ce dernier, sur le point d'être vaincu, tue la servante qui portait les habits de la princesse, puis il se suicide. Zem-Alzaman croyant que cette servante est vraiment son épouse, se rend, désespéré, au cimetière. Mais il s'endort et un vieillard lui dit en songe que s'il va à Cambaye, il trouvera la fin de ses maux. Il y va donc et se trouve soudain transporté dans ce harem. Sur ce, entre la princesse Zenderoud qui raconte qu'après s'être enfuie des mains des Arabes, a été conduite ici. Zem-Alzaman et Zenderoud passèrent désormais le reste de leurs jours dans une grande félicité.

AVENTURES DE KATISÉ ET MARGEON

Katisé était le fils d'un officier. Il y avait dans son pays une jeune veuve, Margeon, réputée pour sa beau-

té extraordinaire, qui ne voulait voir personne. Curieux, Katisé désire faire sa connaissance. Un jour, ayant rencontré un ami d'enfance, il apprend que ce dernier est le médecin de cette jeune veuve et qu'elle a un ulcère que personne n'a jamais pu guérir. Or, Katisé connaissait une source dont l'eau guérissait les ulcères. Il va en chercher et guérit Margeon, puis il lui déclare son amour. Elle répond qu'elle l'épousera s'il subit un certain nombre d'épreuves imposées. Il y consent. Il devient donc esclave pendant un an. L'année suivante, il devient muet. Après ces épreuves, Katisé épouse Margeon. Mais alors qu'ils voyageaient sur un navire, celui-ci fut attaqué par des corsaires et les deux époux furent séparés ; ils se retrouvèrent ici dans ce harem.

HISTOIRE DE MASSOUD, FILS DE SOFFAR

Massoud, après la mort de ses parents, s'engage dans une troupe de comédiens. Etant jeune et beau garçon la directrice de la troupe le fait passer pour une jeune fille et c'est lui qui tient toujours les rôles de femmes. Un jour, une riche dame, croyant que Massoud était une fille se l'attacha comme compagne. Apprenant bientôt que Massoud est un homme, elle n'est que plus contente de son achat. Cette dame, ayant eu des relations intimes avec Massoud, devient enceinte et se retire dans sa maison de campagne, accompagnée de Massoud et d'une servante. Massoud devient amoureux de cette servante ; la dame, jalouse, tue la servante et voudrait bien également tuer Massoud, mais celui-ci réussit à se sauver.

Il s'enrôle de nouveau dans une troupe de comédiens et cette fois-ci joue le rôle des héros. Partout

admiré et fêté, il mène une vie de débauche. Il est enfin conduit dans ce harem.

HISTOIRE D'ABDERAÏM

Après s'être emparé d'une ville entière, les soldats d'une armée reçoivent chacun, comme butin, un sac, dans lequel il y a une jolie fille. Seul, Abderaïm reçut dans son sac une vieille très laide. Malgré les railleries de ses camarades, qui voulaient la tuer, il libéra cette vieille. Par reconnaissance, cette vieille, qui est une fée, fait à Abderaïm de nombreux dons. Il épouse bientôt une jolie princesse dont il a un fils. La famille est séparée pour plusieurs années, mais Abderaïm, son épouse et son fils se retrouvent tous les trois dans le harem du sultan d'Oguz.

CONCLUSION DE L'HISTOIRE D'OGUZ ET DES CINQ SULTANES

Le sultan Oguz qui écoutait de son appartement secret toutes ces histoires et aussi les remarques faites par les sultanes, s'aperçut que les quatre premières lui restaient fidèles tandis que la cinquième qu'il avait épousée la dernière lui était infidèle et méritait d'être chassée de la cour. C'est ce qu'il fit : ainsi, les quatre sultanes et le sultan Oguz purent vivre désormais dans la paix et dans la joie.

Ici finissent *les Sultanes du Gazarate, contes mogols*.

Ce recueil de contes eut sept rééditions dont trois entre 1733 à 1736, ce qui prouve son grand succès immédiat, car, à cette époque, publier un livre était une tâche autrement difficile qu'aujourd'hui.

Saintsbury dit, à propos de ces contes :

« De toutes les œuvres de Gueullette, la meilleure est peut-être *les Sultanes de Guzarate*, où non seulement quelques contes pris à part sont bons, mais aussi où la forme du récit est mieux ciselée et plus finie qu'à l'ordinaire. » (8)

Il nous semble à nous aussi que, dans l'ensemble, *les Sultanes de Guzarate* sont les contes les plus intéressants et les mieux construits. Ce sont ceux également où il y a le moins de merveilleux : un grand nombre de faits racontés sont vraisemblables et nous nous approchons de la réalité. Chaque conte est plus long que les contes des recueils précédents : il forme en lui-même un petit roman complet. Aussi, les trois volumes des *contes mogols* présentent-ils un ensemble plus clair et moins enchevêtré que les contes précédents.

Gueullette a essayé, il nous le dit lui-même dans sa préface, de donner à son public quelque chose de nouveau. Il y a réussi en grande partie : on peut dire, en effet, que *les Sultanes de Guzarate* sont bien de l'invention de Gueullette et qu'il n'est pas « allé glaner » chez ses confrères la matière de ses contes. C'est peut-être cette originalité, cette absence du moindre pastiche qui donne à ce recueil plus d'intérêt et plus de fermeté dans la composition de l'ensemble.

Après les *contes mogols*, viennent les *contes péruviens* qui sont les derniers à revêtir une couleur orientale.

(8) Saintsbury, *History of the French Novel*, T. I, p. 259.
« Of all of Gueullette's work, the best of these is perhaps on the whole, *les Sultanes de Guzarate*, where not only some of the separate tales are good, but the frame story is far more artistically worked in and round out than is usually the case ».

LES MILLE ET UNE HEURES

CONTES PÉRUVIENS

En 1733, Gueullette fit paraître les trois volumes des *Mille et une heures, contes péruviens*. Nous avons essayé de montrer dans le premier chapitre que ces contes sont bien de Gueullette, malgré l'opinion de certains de ses biographes qui prétendent que les contes péruviens sont d'un autre auteur ; notre conviction se fonde sur la persistance des procédés habituels de l'auteur et sur l'opinion générale des critiques les plus autorisés.

Pour commencer la chaîne de ses contes, Gueullette se sert de l'histoire suivante :

Le jeune fils d'un roi est déshérité par son père parce qu'il a séduit une des vierges choisies dans le royaume pour célébrer certains offices religieux. Chassé de la cour, il revient pour délivrer son père attaqué par de terribles ennemis. Reconnaisant, le père déjà vieux, cède le trône à son fils. Celui-ci fait construire pour son père un magnifique palais où le vieillard se retire pour vivre en paix le reste de ses jours. Mais celui-ci, bientôt las d'une vie aussi monotone essaie de s'empoisonner. Une vierge transportée dans le palais par un pouvoir magique, empêche le roi de se suicider. Elle lui dit que, pour le distraire, elle lui racontera des histoires une heure par jour. Le roi accepte mais si ces histoires, ajoute-t-il, ne le divertissent pas, il la tuera. Nous arrivons alors à l'histoire de la première heure :

Le Prince Himar possédait toutes les qualités d'un bon souverain, mais il avait un travers, celui de ne pas aimer les femmes. Son peuple finit par l'obliger

à partir à la recherche d'une épouse. En route, il pénètre, après avoir livré combat à un énorme tigre, dans une caverne où il trouve quatre jolies jeunes filles : mais à peine les a-t-il vues qu'il devient aveugle, car c'est la grotte d'un génie. Il est obligé de passer ainsi trois ans dans l'obscurité. Les trois années suivantes, il endure mille épreuves. Le prince finit par arriver dans une île où il trouve une princesse qu'il se met à aimer. A peine lui a-t-il déclaré son amour qu'elle est enlevée par un mauvais génie. Mais c'est la dernière épreuve car le bon génie lui rend sa princesse. Le prince Himar l'épouse aussitôt et retourne alors dans son royaume pour vivre dans la plus grande joie le reste de ses jours.

Histoire du Prince Houac

Houac fut appelé, tout jeune encore, à remplacer son père sur le trône. Il n'était roi que depuis quelques jours, lorsque les gens d'un pays voisin vinrent le supplier de venir les délivrer de l'enchantement d'un géant qui leur causait de grands malheurs. En récompense de ses services, il obtiendra la main de la très jolie princesse qui règne dans ce pays.

Houac va dans l'île où se trouve le géant et le rencontre. Ce monstre qui avait saisi un voyageur lui faisait raconter son histoire.

Histoire du voyageur

A l'âge de dix-sept ans, ce voyageur s'éprit de la sœur d'un magicien. Ce dernier, pour le punir de cet amour, le transforme en oiseau. Sous cette forme, il devient amoureux d'une princesse aimée d'un autre

prince. La princesse apprenant que le petit oiseau qu'elle caresse est, en réalité, un prince, obtient des fées que l'oiseau reprenne sa première forme. Le voyageur, redevenu prince, livre combat à l'amant de sa princesse et le blesse grièvement. Celui-ci pour se venger empoisonne la princesse et meurt peu après.

Notre voyageur continue ses aventures. Il arrive dans une île peuplée seulement de jeunes filles nues. Il finit par épouser la princesse de l'île. Mais, un jour, profitant de l'absence de sa femme, il lui est infidèle ; il en est puni par la perte d'un bras et d'une jambe ; puis il parvint à s'enfuir et nous le retrouvons devant le géant.

Suite de l'histoire de Houac

Après le récit de ces aventures, Houac, qui s'était approché sans que le géant l'eût aperçu, livra bataille au monstre. Après un combat de plusieurs heures, il parvint à le tuer et à délivrer ainsi le pays de son enchantement. Comme il était convenu, il obtint la main de la jolie princesse Hatem-Rucana, qui régnait dans cette île. Mais la veille des noces, les deux fiancés furent séparés par un monstre qui enleva la princesse. Le monstre déclara son amour à Hatem-Rucana ; comme elle lui résistait, il la précipita dans un cachot.

Mais, après maintes aventures, le prince entre en possession de la lance magique et des talismans qui lui permettent de délivrer la reine de sa prison. Arrivés dans l'île d'Uxi, ils rencontrent le prince de cette île qui leur raconte ses aventures.

Histoire du prince de l'île d'Uxi

Le père d'Uxi, ayant découvert que sa femme lui était infidèle, la tua pour s'en débarrasser. Il avait juré de ne jamais se remarier, mais il rencontra une princesse très jolie qui su lui faire oublier sa résolution. Le soir des noces, sa nouvelle épouse donne naissance à Uxi. Se croyant encore trompé, le roi allait tuer cet enfant, lorsque son épouse lui révéla que, quelque temps auparavant, une cousine, jalouse d'elle, usa d'un pouvoir magique pour l'endormir et lui faire passer la nuit avec le roi. Le souverain était donc vraiment le père d'Uxi. Apprenant ceci, le roi protégea son enfant jusqu'à ce qu'il soit devenu un jeune homme, puis il lui céda le trône et mourut peu après. Uxi étant très laid, aucune princesse ne voulait l'épouser. Désespéré, le prince alla consulter un oracle pour connaître le moyen de trouver une épouse : il apprit qu'il devait abdiquer la royauté et quitter sa mère. Il fit ce que l'oracle lui avait ordonné et partit à la recherche de sa princesse.

Un jour, il rencontra la fille d'un magicien qui lui plut beaucoup. Il alla demander sa main à son père. Celui-ci lui dit qu'il devra auparavant subir des épreuves très difficiles auxquelles quarante-neuf autres amants ont succombé. Le prince consent à risquer sa vie. Il accomplit toutes les épreuves du magicien, mais, de retour, il apprend que la princesse est morte. Après tant d'aventures inutiles, le prince Uxi, le cœur brisé, vint se retirer dans cette île.

Suite de l'histoire du prince Houac et de la reine Hatem-Rucana

Après un long voyage, Houac et la reine Hatem-Rucana arrivent enfin dans une autre île où ils ren-

contrent un prince, une princesse et le père de celle-ci. Comme Houac et Hatem-Rucana expriment leur ardent désir de se marier, le père consent à marier les deux couples. Pendant la nuit nuptiale, la reine Hatem-Rucana, la lance magique et les talismans sont enlevés.

Houac, consultant de nouveau les oracles, apprend qu'il a perdu son épouse et les deux trésors magiques parce qu'en se mariant, il a négligé d'offrir des sacrifices aux dieux : pour les retrouver, il devra subir des épreuves nombreuses et difficiles.

Le prince, résolu à vaincre tous les obstacles, part sur un navire. Il est naufragé et jeté sur une île. Un matin, il aperçut, au large, quelque chose qui flottait et qui semblait venir vers l'île. Peu à peu, cet objet approcha et Houac vit que c'était une jeune fille et un vieillard sur un radeau. Après avoir secouru ces deux personnes, il apprend que la jeune fille est une princesse et que son fiancé a été jeté dans l'île voisine. Tous trois vont à la recherche du jeune prince et le délivrent des mains d'une reine voluptueuse ; puis la princesse et le prince s'épousent.

Houac continue alors son voyage à la recherche de la reine Hatem-Rucana. Après avoir combattu des lions et des tigres, il arrive enfin dans l'île où règne le ravisseur de sa femme et le tue. Désormais, Hatem-Rucana et Houac passèrent le reste de leurs jours dans une grande félicité.

Ainsi que nous l'avons vu au commencement de ce recueil, une vierge était venue distraire le roi Hinar qui voulait s'empoisonner. Le roi fut tellement intéressé par ces contes qu'il oublia son ennui et désira épouser cette vierge qui lui avait ainsi sauvé la vie. Il l'épousa donc et, après le retour de son fils Houac

et de la reine Hatem-Rucana, tous les quatre vécurent dans le bonheur le reste de leurs jours. Ainsi se terminent les Mille et une heures, contes péruviens.

L'histoire qui sert d'introduction aux contes péruviens, est un emprunt manifeste aux *Mille et une Nuits*, de Galland. Chez Gueullette, c'est une vierge qui, pour empêcher le roi de se suicider, lui raconte des histoires ; et elle devra mourir si ces histoires ne divertissent pas le roi. Dans les *Mille et une Nuits*, c'est également une vierge qui raconte des histoires au sultan pour apaiser sa colère, sous peine, elle aussi, de mourir si ses contes n'arrivent pas à distraire le sultan.

L'histoire du voyageur qui, prince transformé en oiseau, déclare son amour à une princesse, ressemble beaucoup à l'histoire de *Fleur-d'Epine*, de Hamilton et à l'*Oiseau Bleu*, de Mme d'Aubusy, où nous voyons également des princes transformés en oiseaux, qui tiennent avec des princesses des conversations amoureuses.

Les Mille et une heures eurent aussi un grand succès et furent réédités trois fois. Il semble toutefois que ce recueil de Gueullette contienne, plus que tous les autres, des emprunts aux recueils précédents. Est-ce parce que ce sont les derniers contes de Gueullette à couleur orientale et que l'auteur a épuisé sa force d'invention ? Toujours est-il que nous y trouvons un grand nombre d'histoires que nous avons déjà vues dans les *contes tartares, chinois ou mogols*.

Après cette sèche analyse qui ne rend certes, ni l'intérêt ni les qualités que possède le conte oriental chez Gueullette, le moment nous semble venu de donner une appréciation générale sur ces quatre recueils de *contes tartares, chinois, mogols et péruviens*.

En premier lieu, examinons la forme du récit. C'est une intrigue à tiroirs et à épisodes que Gueullette perfectionna peu à peu. L'auteur commence, au début des contes, une histoire principale dont il faufile le fil à travers d'autres petites histoires qui viennent l'interrompre dans son développement normal. Ce sont, pour ainsi dire, de petits tiroirs que l'auteur tire par ci, par là, pour changer les idées de ses lecteurs ou piquer leur curiosité en leur faisant attendre la suite de l'histoire principale. Les courtes anecdotes qui se glissent ainsi dans le récit, peuvent quelquefois se rapporter directement à l'histoire principale, mais, le plus souvent, ce ne sont que des panneaux tirés de derrière les coulisses qui n'ont aucun rapport avec l'histoire principale.

Dans ses premiers contes, *les Soirées Bretonnes*, Gueullette se sert, pour la première fois, de cette forme de récit : C'est vraiment un coup d'essai, mais non pas un coup de maître. Car il est très difficile de suivre l'intrigue principale des *Soirées Bretonnes*, à cause de cette multitude de petits tiroirs absolument surchargés de contes. Une autre difficulté vient s'ajouter au pot pourri des histoires : c'est l'emploi abusif des noms allégoriques. D'où il résulte que ces contes donnent l'impression d'une confusion générale.

Mais au cours de la production des *contes tartares, chinois et péruviens*, Gueullette est arrivé à perfectionner cette forme du récit. Nous pouvons déjà suivre plus facilement le fil de l'histoire. Mais c'est dans les *contes mogols* que Gueullette porta à sa perfection cette forme du récit : on ne s'embarrasse jamais dans la suite des idées ; les histoires étant plus longues forment à elles seules de véritables petits romans ; et les anecdotes à tiroirs, parce qu'elles ne

sont pas surchargées de personnages, deviennent simples et claires.

En utilisant, pour le récit, cette forme à tiroirs et à épisodes, Gueullette imitait les *Mille et une Nuits* de Galland. Le roman du dix-septième siècle pratiquait d'ailleurs le même procédé. *L'Astrée* de d'Urfé, avec ses nombreuses anecdotes, qui viennent se superposer à l'histoire principale ; Le *Roman Comique*, de Scarron, et les vingt volumes du *Grand Cyrus*, de Mlle de Scudéry, avec leur multitude de personnages et d'histoires, montrent amplement que cette forme de récit à tiroirs et à épisodes n'était pas nouvelle au dix-huitième siècle et qu'elle avait déjà servi à éveiller la curiosité des lecteurs du dix-septième siècle.

En donnant les *Mille et un quart d'heures*, les *Aventures Merveilleuses du mandarin Fum-Hoam*, les *Sultanes de Guzarate* et les *Mille et une heures*, Gueullette voulait intéresser son public par la couleur orientale qu'il avait tâché de mettre dans ces contes. Leurs sous-titres, contes tartares, chinois, mongols et péruviens en sont une première preuve.

Dans la préface des *contes chinois*, Gueullette indique lui-même qu'il a voulu donner de la couleur locale à son ouvrage. Il nous dit, en parlant des Chinois :

« J'ai conservé leurs mœurs et leurs expressions autant qu'il m'a été possible de le faire. »

Dans l'« avis au lecteur », des *Sultanes de Guzarate*, l'auteur déclare également :

« Il me reste à dire que ce n'est point sans raison que j'ai mis à ces aventures des notes géographiques et historiques un peu plus amples que l'on a coutume de le faire en pareil cas, outre qu'il y a nécessai-

rement, dans des sortes d'ouvrages, des endroits qui ont besoin d'explications, surtout pour les dames. J'ai cru devoir les appuyer et principalement ceux qui regardent l'histoire fabuleuse, de l'autorité de la Bibliothèque Orientale, ou des plus célèbres voyageurs qui ont parcouru ces vastes pays. »

Les intentions de l'auteur apparaissent donc clairement. Il a voulu nous transporter par la couleur du récit dans ces pays de l'Orient, où ses contes se déroulent.

Nous trouvons au bas des pages quantité de notes sur l'histoire, la géographie, les mœurs des pays dont il s'agit.

Gueullette ne craint pas d'introduire parfois quelques descriptions pour insister sur la couleur locale. Nous pouvons lire, par exemple, dans les *contes tartares*, le passage suivant :

« La terre y était couverte d'une herbe molle, qui paraissait ne vieillir jamais. Les chaleurs de l'été, ni les rigueurs de l'hiver, n'y flétrissaient point les roses, les jasmins et les violettes, dont la campagne était ornée. Et ces fleurs, qui charmaient la vue par la diversité de leurs couleurs, réjouissaient en même temps les sens par l'odeur exquise dont elles embaumaient l'air » (9).

L'auteur n'a-t-il pas voulu, par de tels passages, nourrir l'imagination de son lecteur, déjà tournée vers ces lointains pays ?

Cependant, la couleur orientale des contes de Gueullette a une valeur bien inférieure à celle que possèdent « Les Mille et Une Nuits ». Gueullette n'a donné à ses contes qu'une couleur locale superficielle. Sa fan-

(9) *Contes tartares* op. cit. T. 21, p. 85.

taisie a fait le reste. Certes, pour les notes que nous trouvons au bas des pages, il a dû faire des recherches dans la Bibliothèque Orientale et dans le recueil des Lettres édifiantes ; mais, quand les sources lui ont fait défaut, il a tout simplement puisé dans son imagination. En effet, dans « l'avis aux lecteurs » des *Sultanes de Guzarate*, il déclare, en parlant du public :

« Il a lu avec beaucoup de plaisir, à ce que j'ai appris, ce conte habillé à la tartare... »

Il admet donc lui-même qu'il a pris un conte français ou italien et l'a « habillé » à l'orientale.

Si nous examinons de près certaines notes, nous voyons des erreurs. C'est ainsi que, dans les *contes tartares*, il écrit :

« Les Bédouins sont des voleurs arabes qui s'assemblent en très grand nombre et tâchent de surprendre les caravanes qu'ils pillent ordinairement. »

Les Bédouins peuvent être, à l'occasion, des voleurs, mais, d'après le dictionnaire arabe, ils sont d'abord des laboureurs ou des pasteurs.

Dans certaines notes même, Gœullette montre plutôt son humour que des connaissances strictement orientales : dans les *Mille et un quart d'heures*, il raconte qu'au lendemain de la nuit nuptiale, l'on servit au jeune époux un grand plat de pieds de moutons à la vinaigrette, et il explique, en note :

« Un plat de pieds de moutons à la vinaigrette et un ragoût, en Turquie, dont l'on restaure ceux qui sont débilités par quelque excès ; l'on a coutume d'en servir aux mariés le lendemain de leurs noces, de même qu'en France on leur apporte le brouet ».

L'on voit, par là, que Gœullette ne prétendait pas être bien sérieux dans son souci de couleur orientale.

La lecture de ces contes ne nous transporte pas dans un pays étranger et nous croyons presque avoir sous les yeux un conte de fées français avec, de temps en temps, des personnages et des noms quelque peu extraordinaires. Enlevons le vernis oriental qui recouvre ces contes, et nous constaterons que les personnages, les mœurs et même les paysages sont bien français ; bref, la couleur orientale chez Gueullette, n'est on le voit, que superficielle.

Mais alors, pourquoi Gueullette s'est-il donc servi de cette couleur orientale ? D'abord, le conte oriental était en vogue ; le public s'était engoué de ce genre et Gueullette suivait la mode du temps. Puis, c'était un procédé commode, employé par tous les conteurs et romanciers de l'époque, pour déguiser, sous des apparences orientales, des remarques sur la politique, la cour, la bourgeoisie. On pouvait, par ce moyen, se permettre de critiquer les institutions et les gens sans du même coup s'attirer des ennuis.

Le conte de Gueullette renferme également, cela saute aux yeux, beaucoup de merveilleux. En quoi consiste le merveilleux en littérature ? à exciter l'admiration ou la surprise, par l'intervention des êtres et des moyens surnaturels. Pour atteindre ce résultat, l'auteur s'est servi de tous les moyens ordinairement employés : existence de fées, de monstres, de génies, de géants, enlèvement subits, arrivées inattendues de chevaliers sauveurs, talismans magiques, métamorphoses, etc..., etc...

Le recueil des *contes tartares* débute avec un prince qui, devenu aveugle, envoie un médecin à la recherche d'une eau miraculeuse capable de lui rendre la vue. Dans ces mêmes contes, un prince se méta-

morphose en jeune fille (10), un enchanteur en tau-
reau (11) ; une princesse qui boit de l'eau à une sour-
ce merveilleuse tombe immédiatement dans les bras
d'un géant (12), une autre princesse monte sur un ar-
bre dont les feuilles sont en lames de rasoir (13).

Dans les *Aventures merveilleuses*, le titre seul in-
dique la féerie qui y est contenue. Nous y voyons un
mandarin dont l'âme passe tour à tour dans le corps
d'une jeune fille, d'un singe, d'un serpent, d'une sou-
ris, d'une puce, d'un chien, d'un tyran, d'un iman.
Dans ces mêmes contes, les fameuses herbes de la
mauvaise fée jouent un rôle important (14).

Les *Sultanes de Guzarate* contiennent, elles aussi,
beaucoup de merveilleux. Tous les voyageurs qui
viennent raconter leurs aventures devant les sulta-
nes ont été transportés dans le harem par un pouvoir
magique. Entre mille autres traits de ce merveilleux,
un jeune prince reçoit comme butin un sac dans le-
quel il y a une fée (15).

Dans les *contes péruviens*, il y a des génies qui con-
solent des princes (16), qui les transportent soudain,
lorsqu'ils sont naufragés, dans des îles (17), il y a des
lances et des talismans magiques (18).

Voulons-nous encore d'autres exemples de ce mer-
veilleux ? Prenons les *Soirées Bretonnes*, et lisons :

-
- (10) Histoire de Cheref-Eldin, *Contes tartares*.
 - (11) Histoire du Souffel, *Contes tartares*.
 - (12) Histoire de Gulguli, *Contes tartares*.
 - (13) » de Elcaton id.
 - (14) » de la belle Hengu, *Contes chinois*.
 - (15) » d'Abderaïm, *Contes mogols*.
 - (16) » d'Himar, *Contes péruviens*.
 - (17) » de Houac, *Contes tartares*.
 - (18) » de Gulguli, *Contes tartares*.

« Brandagedonodon, le géant, dans le moment armé de pied en cap, ressemblait à une haute tour. Il avait à ses côtés deux sauvages d'une grandeur prodigieuse, velus comme des ours et armés comme lui de massues de fer (19).

N'est-ce point là, pour le prince charmant de dignes et fantastiques ennemis ?

Et, dans les *Mille et un quart d'heures* :

« J'avais mis le sabre à la main par crainte de surprise, en entrant dans la caverne. Le singe me fit signe d'en frapper le rocher de l'endroit le plus brillant : je ne l'eus pas plus tôt fait qu'il se fendit en deux et que, par cette ouverture, il parut un escalier de marbre noir avec une rampe toute d'or » (20).

Ne sommes-nous point ici en plein conte de fées ?

Bref, tous les contes de Gueullette contiennent, ainsi que nous avons pu le constater, par les quelques exemples choisis entre mille autres traits, beaucoup de merveilleux.

Ce merveilleux semble, chez Gueullette, nuire plutôt à l'intérêt du récit. Au lieu de nous conduire vers le dénouement avec logique, tout en suscitant notre curiosité, l'auteur fait intervenir des fées ou des génies, toutes les fois que son héros est en difficulté. Nous n'éprouvons plus de crainte alors à son sujet. Aussi, ce merveilleux n'ajoute-t-il aucun intérêt aux anecdotes ; au contraire, les contes où il y a le moins de féerie et où l'auteur respecte la vraisemblance, sont, en général, les plus intéressants et les plus captivants.

(19) *Soirées Bretonnes*, op. cit. T. 32, p. 80.

(20) *Contes tartares*, op. cit., T. 21, p. 293.

S'il y a du merveilleux dans les contes de Gueullette, il va sans dire qu'il y a aussi des aventures.

Dans les *Mille et un quart d'heures*, il y a des princes changés de berceau à leur naissance (21) et un naufrage (22), des ossus jetés dans une rivière, d'où ils sont retirés encore vivants, après y avoir séjourné quelques jours (23), un roi détrôné qui, exilé dans un royaume voisin, y tue le grand ennemi du pays et se voit de nouveau proclamé roi (24). Nous trouvons aussi des corsaires et des enlèvements, des tournois et des combats avec des géants.

Dans les *Aventures merveilleuses du mandarin Fum-Hoam*, le titre seul indique les multiples pérégrinations de ce mandarin, qui passe successivement dans le corps d'un grand nombre de personnes et d'animaux. *Contes chinois, tartares, mogols et péruviens*, tous contiennent des naufrages, des attaques de corsaires (25), des princes prisonniers de sauvages (26), des enfants voguant sur les eaux dans un coffre d'ébène (27), des charlatans aimés par des reines (28), des princes et des princesses déguisés, des tournois et des combats contre des tigres, des lions, des géants.

Dans ces nombreuses aventures, il y a quelquefois de la vraisemblance ; l'histoire en devient alors d'autant plus intéressante ; c'est ainsi qu'un héros à double personnalité rencontre en duel sa princesse ve-

(21) Histoire de Cheref-Eldin, *Contes tartares*.

(22) » de Sinadib, »

(23) » des trois bossus de Damas, *Contes tartares*.

(24) » de Ouzem Ouchantez, »

(25) » de Malekalfalem, *Contes chinois*.

(26) » de Tongluk, »

(27) » de Houschenk »

(28) » du singe Morong »

nue le combattre sous un déguisement, ou qu'un jeune cavalier est obligé de combattre sous les ordres de son père des ennemis qu'il a connus et fréquentés au cours de voyages à l'étranger et quelques autres traits analogues, dont la vraisemblance ajoute de l'intérêt au conte dont il s'agit.

Mais, s'il y a des aventures vraisemblables, il y en a bien d'autres; par ailleurs, qui ne le sont point : un héros, avec l'aide de deux esclaves seulement anéantit un équipage entier ; ne comptons point tout ce qui est purement féerique ou fictif, comme l'intervention des génies, les combats contre des géants et des monstres ou la transmigration des âmes. Toute cette invraisemblance, loin d'augmenter l'intérêt du conte, le diminue au contraire.

Outre l'invraisemblance, il va sans dire qu'il y a également trop de complications : les nombreux naufrages, les attaques multipliées dans le même récit, des princesses prises par des corsaires, les innombrables épreuves que doivent subir les princes pour obtenir la main de leur princesse bien-aimée et tant d'autres faits analogues, forment incontestablement un tissu d'aventures vraiment trop compliquées.

En introduisant ne nombreuses aventures dans ses contes, Gueullette s'est rapproché du roman picaresque. Mais il y a tout de même une différence entre le roman picaresque et le conte de Gueullette ; dans le premier, c'est le héros, un picard, qui raconte ses propres aventures, tandis que, chez Gueullette, c'est l'auteur qui nous fait le récit des aventures de ses personnages. Néanmoins, le roman picaresque et le conte de Gueullette ont ceci de commun, qu'ils contiennent tous les deux de nombreuses aventures, vraisemblables ou invraisemblables.

En suivant de près l'évolution générale du conte de l'époque, Gueullette est arrivé, lui aussi, au conte galant, où il atteint parfois la mièvrerie d'un Crébillons fils. Si nous voulons voir jusqu'où Gueullette a poussé la galanterie dans ses contes, lisons quelques passages.

Prenons d'abord, dans les *Mille et un quart d'heures*, un compliment flatteur, tel que celui-ci :

« Si ma vie est en sûreté, mon cœur n'y est pas : je sens naître en ce moment la passion la plus vive et la plus respectueuse et si un aveu aussi ingénu avait le malheur de vous déplaire, je ne sais ce que je ne ferais point pour me punir de ma témérité » (29).

Ce compliment nous rappelle bien la galanterie du courtisan de l'époque.

Mais Gueullette, après n'avoir introduit la galanterie dans ses contes que peu à peu, et avec une certaine discrétion, arrive bientôt à la galanterie pleine de mièvrerie, que nous trouvons par exemple, dans le passage suivant :

« Je couchai chez mon beau-père, et ma femme se trouva si contente de son mariage qu'elle me fit servir le lendemain à déjeuner un grand plat de pieds de moutons à la vinaigrette ». Et l'auteur nous renvoie à une note explicative que nous avons déjà citée (30).

Derrière cet humour, nous pouvons constater déjà que Gueullette s'approche peu à peu du conte licencieux ; dans les passages qui vont suivre, nous arrivons complètement au conte des plus galants et des

(29) *Contes tartares*, op. cit., T. 21, p. 302.

(30) Id., T. 22, p. 80.

plus licencieux. Nous lisons, dans les *Mille et Une heures* :

« Tous les spectacles et tous les plaisirs qui avaient concouru jusque-là au ravissement de mes sens disparurent de mon esprit et firent place à des plaisirs encore plus grands. Je n'eus des yeux que pour la beauté divine dont j'avais le bonheur de partager la couche. Nous nous renouvelâmes les assurances d'un amour mutuel et, en nous abandonnant à des transports inexprimables, nous nous enivrions réciproquement de plaisirs qui allaient au delà de ce que j'aurais jamais pu imaginer. Ce ne fut qu'au bout de quelques heures que le sommeil me força de fermer les yeux. Mais je fus bientôt réveillé par deux baisers que me donna Pacuncus. Je la trouvai pleine d'enjouement et de vivacité : cette disposition m'anima et Pacuncus ne me sut pas mauvais gré de mes transports » (31).

N'est-ce pas là un passage digne des contes de Crébillon fils ?

Nous trouvons encore, dans les *contes péruviens* :

« Au sortir d'avec ma cruelle maîtresse, après le bain, je fus conduit à l'heure ordinaire dans son lit, et je fus trouvé par elle un homme si merveilleux qu'elle ne pouvait revenir de son étonnement. »

« Dans un de ses mouvements voluptueux, où l'on s'égare dans les discours et dans les actions, cette femme me serra si tendrement, mais si vivement entre ses bras, qu'elle m'aurait étouffé, si, sous prétexte de redoubler mes caresses, je ne l'avais brusquement mordue jusqu'au sang à la lèvre inférieure. Elle fit alors un cri perçant auquel ses femmes accouraient

(31) *Contes péruviens*, éd. 1759, T. 2, p. 6.

avec de la lumière, lorsque, nous trouvant dans une situation qui ne permettait pas d'approcher de plus près, elle se retirèrent bien vite » (32).

Le Sopha, de Crébillon Fils, n'a pas de pages plus galantes !

En introduisant de la galanterie dans ses contes, Gueullette, avons-nous dit, ne faisait que suivre les goûts de son époque. D'ailleurs, le roman du dix-septième siècle ne possédait-il pas déjà cette galanterie ? Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à lire le *Francion* de Sorel, ou le *Roman Comique*, de Scarron, où les mœurs libertines de la bourgeoisie sont décrites avec un réalisme très licencieux.

Au dix-huitième siècle, cette galanterie atteint son apogée dans le *Sopha* et *La Nuit et le Moment*, de Crébillon Fils. Chez ce dernier, le conte n'est qu'une suite d'aventures galantes ; la galanterie en est le thème principal.

Donc, si Gueullette introduit dans son œuvre romanesque une certaine galanterie, il ne fait, sur ce point là, aucunement preuve d'originalité.

Ainsi que nous l'avons vu dans sa biographie, Gueullette avait un caractère très gai et cette gaieté nous allons la retrouver dans ses contes, sous un aspect particulier : l'humour.

Cet humour se révèle d'abord dans la parodie du merveilleux.

Une princesse, que l'on croyait morte pendant toute la durée du conte, apparaît tout à coup à la fin (32 bis), une autre, qui tâche d'empoisonner son ennemie, s'empoisonne elle-même (33) ; un prince, devenu esclave et

(32) Id., p. 432.

(32 bis) Histoire de Dugmé, *Contes tartares*.

(33) » de Outzim-Ochantez, *Contes tartares*.

muet pour une princesse, n'obtient sa main après cela qu'avec une grande difficulté (34) ; les bons génies viennent de temps en temps, consoler un prince affligé (35). Dans toutes ces histoires, où le merveilleux abonde, ne retrouvons-nous pas, sous un air sérieux, tout l'imprévu et l'ironie cachée, qui constituent à proprement parler l'« humour » ? Ne nous semble-t-il pas apercevoir derrière les coulisses, Gueullette lui-même, qui se laisser aller à une douce gaieté et qui nous dit : « Mais pensez-vous que ce soit possible » ?

D'ailleurs, dans les *Aventures merveilleuses du mandarin Fum-Hoam*, Gueullette nous en fait expressément l'aveu :

« Y a-t-il rien de plus contraire au bon sens que la transmigration des âmes d'un corps dans un autre ? Pour me prêter aux contes extravagants de vos mandarins de la loi, je vous ai raconté des histoires dans le goût de celles qu'ils récitent à tous moments. Comment, suivant leurs principes, veulent-ils pouvoir se souvenir dans un corps de ce qui s'est passé dans un corps ? » (36).

N'avoue-t-il pas ainsi franchement qu'il se moque du merveilleux, suivant en cela l'exemple que lui donnait Hamilton, dans son conte du « *Bélier* » et dans celui de « *Fleur d'épine* ». Nous lisons, dans le *Bélier* :

« Avant cette histoire finie,
Vous verrez de l'enchantement ;
D'une maîtresse et d'un amant
Vous verrez la peine infinie » (37).

(34) *Aventures de Katisé, Contes mogols.*

(35) *Histoire de Honac, Contes péruviens.*

(36) *Contes chinois*, op. cit. T. 19, p. 210.

(37) Hamilton, *Le Bélier*, éd. 1873, p. 36.

Ne voyons-nous pas, aisément, par ce quatrain, que l'auteur se moque du merveilleux ?

L'humour de Gueullette se manifeste également dans la peinture des mœurs de l'époque. Nous avons eu déjà l'occasion de le constater dans le deuxième chapitre. Il semble que Gueullette a voulu particulièrement attaquer les mœurs libertines de la femme de son siècle et surtout de Paris. Nous lisons, dans les *contes tartares*, l'histoire d'Alcouz, le meunier qui, voulant punir sa femme infidèle, forme le projet de l'étrangler pendant son sommeil avec un licol, et Gueullette d'ajouter :

« Si l'on traitait ainsi toutes les femmes infidèles, on ne trouverait jamais assez de licols » (38).

Empruntons également aux *contes tartares*, le passage suivant :

« Un jour, le monarque étant avec l'une d'elles, il lui jeta en badinant une poignée de roses sur la gorge. Sumboul, c'est ainsi que s'appelait cette belle personne, n'eut pas plutôt été touchée de ces roses qu'elle tomba évanouie. Le roi qui l'aimait tendrement, alarmé de l'état où il la voyait, appela du secours ; on eut beaucoup de peine à lui faire reprendre ses esprits et ce monarque, lui ayant alors demandé avec empressement si elle avait une si violente antipathie pour les roses, qu'elles pussent produire sur elle un effet si prompt et si dangeeux. Non, Seigneur, répondit Sumboul, d'un air enfantin, ce n'est pas par aversion, c'est par une extrême délicatesse, qui m'a pensé coûter la vie, Votre majesté m'a blessée en me jetant ces feuilles au visage : l'un d'elles m'a si rudement frappé contre la tempe qu'il s'en est peu fallu que la mort n'ait succédé à l'évanouissement. »

(38) *Contes tartares*, op. cit., T. 22, p. 36.

« Le sultan s'aperçut quelques soirs plus tard que cette même Sumboul était la maîtresse de l'esclave qui, pendant la nuit, avait inspection sur les chevaux de l'écurie royale. Cet esclave était un vil palefrenier, dégoûtant de fumier et d'ordure » (39).

Sous l'humour du passage, ne sentons-nous pas l'acérbe critique des mœurs libertines et de l'hypocrisie de la femme ?

Gueullette nous décrit encore la courtisane de l'époque :

« Connaissez-vous, seigneur, la femme du coutelier, qui demeure au bout de la rue des joailliers ? Puisque vous ne la connaissez pas, je vais vous en faire un portrait. Imaginez-vous, seigneur, une grande femme sèche, dont le teint est aussi noir qu'une langue de bœuf enfumée ; elle a le front petit et les yeux si enfoncés dans la tête, qu'il faudrait une lunette d'approche pour les apercevoir ; son nez a une si grande amitié pour son menton, qu'il se baisent toujours, et sa bouche, qui exhale une odeur de soufre, est si grande qu'elle ressemble pas mal à celle d'un crocodile ; tout cela ne compose-t-il pas une fort jolie personne ? » (40).

Nous voyons ici que l'humour a cédé le pas au comique, mais le but est le même : Gueullette veut toujours ridiculiser la femme galante de l'époque.

Nous trouvons également ce genre d'humour, qui va jusqu'au comique, en dehors de la peinture des mœurs. C'est ainsi que nous lisons, dans les *Sultanes de Guzarate* :

« Je sortis brusquement du lit et je me sauvai en chemise et en caleçon. »

(39) Id. T. 21, p. 471.

(40) Id., T. 21, p. 151.

En note, l'auteur explique :

« Les Orientaux, hommes et femmes, couchent ordinairement en caleçon » (41).

En critiquant les mœurs de son siècle, le but de Gueullette était de moraliser ; tous ses contes, en effet, ont une bonne morale, puisque les bons sont récompensés et les méchants punis.

Dans la préface des *Mille et un quart d'heures*, pour montrer son souci de la morale de ses contes, Gueullette écrit :

« Quoique ces contes traitent une matière qui paraît badine, ils ne laissent pas de conduire à l'utile par la morale qui y est renfermée » (42).

Gueullette veut donc donner à ses contes une morale juste et « utile ». Il précise d'ailleurs ce qu'il entend lui-même par morale, lorsqu'il écrit, dans *les Aventures merveilleuses du mandarin Fum-Hoam* :

« ... J'ose me flatter, Madame, que la morale qui est renfermée dans ce livre sera de votre goût puisque le vice y est presque toujours puni et la vertu récompensée » (43).

Nous voyons donc, par cette déclaration, que Gueullette fera dans ses contes triompher la vertu et punira le vice. Il va sans dire que cette morale du vice puni et de la vertu récompensée conduit à des dénouements toujours heureux. En effet, les bons princes des contes de Gueullette, après avoir passé par des épreuves très difficiles et après en être sortis vainqueurs, finissent toujours par retrouver leur princesse et par l'épouser.

(41) *Contes mogols*, op. cit., T. 23, p. 23.

(42) *Contes tartares*, op. cit., T. 21, p. 1.

(43) *Contes chinois*, op. cit., T. 19, p. 2.

Dans les *contes mogols*, c'est le roi Aguz qui, séparé de ses quatre sultanes au commencement des contes, les retrouve à la fin, pour vivre désormais avec elles dans une grande félicité. Dans les *Mille et une heures*, un sultan qui veut se tuer au commencement du livre, épouse à la fin la vierge qui l'a sauvé du désespoir et de la mort. Dans les *contes tartares*, nous voyons un sultan, Schems-Eddin qui, aveugle et ayant perdu son épouse, finit par retrouver et la vue et sa femme.

Quelquefois même Gueullette accompagne sa morale de conseils ; c'est ainsi qu'il termine les *contes péruviens*, par cette remarque :

« Mettez votre souverain bonheur à gouverner sagement vos sujets et que la religion et la justice soient le principe de toutes vos actions » (44).

Inutile d'insister davantage sur ce point très évident que les contes de Gueullette renferment une morale, sinon très élevée, du moins très sage et très pratique.

A la fois peintre de mœurs et moralisateur, Gueullette ne pouvait donc pas, dans ses contes, ne pas faire de satire sociale. Aussi, le voyons-nous critiquer tour à tour la royauté, avec ses sautes d'humeur et ses abus d'autorité, les richesses et le pouvoir qu'elles donnent, la justice, les médecins ; bref, nous pouvons trouver chez Gueullette, le relevé assez complet des abus sociaux de son époque.

Au sujet de la royauté, nous lisons ceci :

« Cette princesse n'est jamais la même, tantôt blonde, tantôt brune, elle condamne aisément et sans aucun sujet, ce que quelques jours auparavant elle avait aimé avec fureur. Son seul caprice fait une loi indis-

(44) *Contes péruviens*, éd. 1759, T. 2, p. 440.

pensable par tout le royaume ; elle étend même son pouvoir jusque sur le langage et tient tellement sous sa dépendance les sujets du roi son père, que, sous peine de passer pour ridicule, l'on n'est plus en droit de rien faire, ni de rien dire, s'il n'est approuvé par cette bizarre personne » (45).

Sur ce même sujet, Gueullette écrit encore :

« Il n'entre pas ordinairement en amour tant de délicatesse dans celui des sultans. Accoutumés à voir tout fléchir devant eux, ils n'ont pas plutôt formé des désirs qu'ils sont satisfaits » (46).

Dans ces attaques contre la royauté, Gueullette a voulu souligner tout ce qu'a de révoltant l'abus chez les rois de leur autorité absolue. Après l'absolutisme des rois, pour nous indiquer également l'inconstance de leur faveur, Gueullette écrit, dans les *Aventures Merveilleuses de Fum-Hoam* :

« Lumière de ma vie, pourquoi vous affliger de si peu de chose ? Ne savez-vous pas que la faveur des princes est aussi inconstante que la mer, et que les courtisans y sont ce que les vents les plus furieux ont coutume de faire sur cet élément perfide ; les vaisseaux les mieux construits sont-ils à l'abri ? » (47).

A propos du pouvoir que donnent les richesses, nous trouvons, dans les *contes tartares* :

« Mes amis, le pauvre est toujours méprisé, de quelle condition qu'il soit. Si vous n'êtes pas à votre aise, vous ferez beaucoup mieux de ne pas publier votre noblesse ; si, au contraire, vous êtes opulents, fussiez-vous descendus de la lie du peuple, vous se-

(45) *Contes tartares*, op. cit. T. 21, p. 201.

(46) *Contes Mogols*, op. cit., T. 23, p. 321.

(47) *Contes chinois*, op. cit., T. 19, p. 229.

rez révééré de chacun comme les nobles de la terre » (48).

Gueullette critique donc ici l'intérêt excessif que l'on porte aux richesses et la considération que l'on accorde à ceux qui les possèdent, au détriment des véritables hommes de bien.

Il attaque ensuite les médecins : c'est ainsi que nous trouvons, dans les *Sultanes de Guzarate* :

« Je suis médecin, et si vous m'avez vu il n'y a qu'un moment me cacher le visage en passant devant ce lieu de mauvais augure, de cimetière, c'est comme il y a beaucoup de morts de ma façon, je crains toujours que quelqu'un d'eux me prenne au collet pour se venger de mon ignorance ; c'est la raison pour laquelle j'évite souvent de prendre ce chemin, ou, quand je suis obligé d'y passer, que j'en agis ainsi que vous m'avez vu faire, afin de n'être pas reconnu par ces messieurs. »

La satire de l'ignorance et du charlatanisme des médecins de l'époque, ne peut être plus mordante.

Gueullette flagelle également l'injustice et l'hypocrisie du siècle :

« Qui n'aurait pas ri encore en entendant mille larrons qui ont dérobé et dérobent tous les jours des sommes immenses au public, dont ils sont les sangsues ? Qui n'aurait pas ri, dis-je, de les entendre louer la justice pour avoir fait pendre un jeune homme que la nécessité de se nourrir, lui, sa femme et ses quatre enfants, a forcé à prendre de l'un d'eux dix sequins, pendant que s'ils disaient la vérité, celui qui a été

(48) *Contes tartares*, op. cit. T. 22, p. 192.

volé devrait, pour ses concussions, être à la place du voleur » (49).

L'auteur a bien su dévoiler l'injustice et l'hypocrisie des courtisans de ce siècle !

Ces éléments de l'œuvre de Gueullette, la peinture des mœurs et surtout la critique sociale, rapprochaient cet auteur des tendances générales du dix-huitième siècle. Ces tendances étaient nouvelles et variées. La plus évidente est celle de la révolte contre l'autorité. La critique des institutions établies est entreprise par Montesquieu, pour être continuée, plus tard, par Voltaire, Diderot et Rousseau. Or, Gueullette, dans ses contes, ainsi que nous l'avons vu, attaque, d'une façon précise, l'autorité du roi. Donc Gueullette subit, lui aussi, l'influence des tendances du dix-huitième siècle.

Gueullette, en introduisant, dans ses contes, la couleur orientale, les aventures, la galanterie, l'humour et la satire sociale, avait su ainsi allier les qualités du conte oriental, qui joua un si grand rôle à cette époque, à celles du roman du dix-huitième siècle.

(49) Id., T. 21, p. 293.

CHAPITRE V

LE ROMAN DE MŒURS

MEMOIRES DE Mlle DE BONTEMPS

En 1738, Gueullette donna son dernier recueil de contes, les *Mémoires de Mlle de Bontemps*. Mais, dans cet ouvrage, Gueullette laissait de côté le conte oriental pour le remplacer par des contes dont l'action se passe, soit en France, soit en Angleterre ; il s'approchait ainsi de plus en plus du roman du dix-huitième siècle. Voici l'analyse de ce recueil.

Mlle de Bontemps fut élevée par un oncle, qui était maître de danse ; il la présenta ainsi à beaucoup de personnes très importantes. Un jour il lui fit connaître une riche anglaise, Mme Suffex. Celle-ci, ayant conçu beaucoup d'estime pour Mlle de Bontemps, persuada le maître de danse de laisser partir sa nièce avec elle en Angleterre.

Là, comme Mme de Suffex était bien vue à la cour, Mlle de Bontemps fit la connaissance de grands per-

sonnages. Après un séjour de quatre ans en Angleterre, Mlle de Bontemps revint en France. Une fois débarquée, elle prit une chaise de poste, qui fut attaquée par des bandits. Cinq chevaliers de passage, témoins de l'attaque, se précipitèrent sur les brigands, les mirent en fuite et rendirent aux voyageurs ce qu'on leur avait pris. Parmi ces chevaliers, il y avait un jeune homme, M. Pastrère, que Mlle de Bontemps avait autrefois aimé en France, avant son départ pour l'Angleterre. En le revoyant, elle sent son ancien amour se réveiller et bientôt tous deux se déclarèrent leur amour mutuel. Puis les jeunes amants se dirigèrent vers Paris. Arrivée chez sa tante, Mlle de Bontemps lui dévoile l'amour qu'elle a pour le jeune chevalier. Alors la tante lui révèle à son tour que son nom n'est pas Bontemps, mais « de Corboron », car elle est, en réalité, la fille du comte de Corboron. Et voici son histoire.

Son père, pour fuir la colère d'un père trop sévère, décida d'entrer au monastère des Récollets de sa ville natale. Une épidémie vint à sévir dans le pays. Une jeune fille de condition, Eléonore, est atteinte. On fait alors appel au dévouement des moines. Un père, accompagné d'une jeune novice, se rend auprès de la jeune fille. Dans la nuit, la jeune fille ne donne plus signe de vie, on la croit morte. Le vieux moine s'endort : le novice, frappé de la beauté de l'agonisante, se laisse aller à vivre un roman qu'il croit sans danger, puisque l'amante est au ciel. Mais, sous son baiser d'adieu, il sent les lèvres remuer : le souffle se ranime, le cœur reprend ses pulsations normales et, le matin, le novice s'éloigne, l'âme chargée d'un crime.

Après cette faute, le comte de Corboron quitte le monastère et tâche d'étouffer les remords qui le ron-

gent. Au cours d'un voyage en mer, il est saisi par des corsaires et vendu à un marchand de Tunis. Son nouveau maître conçut pour lui tant d'estime qu'il en fit un de ses meilleurs amis. Le comte lui ayant alors raconté son aventure avec la jeune fille malade, ce marchand lui donna une grande somme d'argent et lui conseilla d'aller à la recherche de cette jeune fille et de l'épouser. De retour en France, le comte apprend que cette jeune fille est morte, en accouchant de son enfant. Désespéré, le comte retourne alors à Tunis, où il épouse la fille du marchand. Puis ce dernier et sa femme, ainsi que le comte et son épouse, partent pour Marseille. A peine arrivés, les deux femmes et le marchand, atteints subitement d'une maladie, meurent.

Le comte de Corboron ayant hérité de l'énorme fortune du marchand, se propose d'aller à la recherche de sa fille. Il va au monastère des Récollets, où il avait fait quelques mois de noviciat et y rencontre le vieux moine avec lequel il était allé donner les derniers sacrements à Elinore. Ce vieillard lui apprend alors que cette Elinore n'est pas morte, mais qu'elle s'est retirée dans un couvent et que sa fille habite cette ville même. Le comte réussit à trouver sa fille et la mère de celle-ci ; après maintes scènes touchantes il l'épouse et leur vie n'est plus désormais qu'une suite de jours heureux.

Puis Mlle de Bontemps raconte dans son salon certains événements qui se sont passés dans sa propre famille.

La première anecdote est celle d'un homme très âgé qui, après avoir vécu longtemps avec sa femme et son fils, devenu soudain amoureux d'une jeune veuve, veut faire croire à sa femme qu'ils n'ont ja-

mais été mariés. Après de sévères remontrances de la part du fils, le père se repent et se réconcilie avec sa femme.

Mlle de Bontemps raconte également dans son salon, que l'un de ses frères, De Selves, ayant un jour blessé grièvement, en duel, un gentilhomme, alla se réfugier, déguisé en jeune fille, dans un couvent de religieuses, pour éviter toute punition. De Selves est donc reçu dans le couvent. Il devint bientôt amoureux d'une jeune religieuse. Au bout de six mois, De Selves et la jeune religieuse s'enfuirent du couvent, se marient et désormais sont heureux.

Dans l'anecdote suivante, Mlle de Bontemps raconte l'histoire d'un capucin qui, étant chevalier avant d'entrer au monastère, avait gardé de son ancien état une certaine tendance à la colère et à la violence. Aussi se vit-il refuser, peu de jours avant de prononcer les derniers vœux, son entrée dans la communauté. Mais, avec son épée, l'ancien chevalier força les moines à le recevoir parmi eux.

L'histoire suivante concerne De Grigni, le frère aîné de Mlle de Bontemps.

Un jour qu'il se promenait dans le port de Marseille et s'était arrêté pour voir débarquer les passagers d'un paquebot, il aperçut une jolie italienne et se sentit le cœur pénétré d'un amour subit. Comme elle allait mettre le pied sur le quai, cette jolie personne s'évanouit. De Grigni bondit à son secours, mais reçoit comme récompense un coup d'épée dans le dos. Le scélérat qui l'a frappé ainsi, est le mari d'Argénie, la jeune italienne. Mais l'époux est, à son tour, frappé par De Grigni et tué sur place. Alors la jeune veuve raconte que sa mère l'avait forcée d'épouser ce scélérat, mais qu'elle, Argénie, s'était aussitôt après de

mariage, réfugiée dans un couvent, où elle passa toute une année. Puis son mari vint l'arracher à ce couvent et l'amena en France, où lui-même fut tué ainsi que nous venons de le voir. De Grigni épouse alors Argénie et tous deux vivent désormais dans le bonheur le plus complet.

La dernière anecdote que raconte Mlle de Bontemps est celle de sa sœur qui devint amoureuse d'un jeune homme qui ne connaissait pas ses parents. Mais ce dernier finit par rencontrer son père et sa mère qui s'étaient séparés et les réconcilièrent. Puis il épouse la sœur de Mlle de Bontemps. Nous arrivons ainsi à la fin des *Mémoires de Mlle de Bontemps*.

Par l'analyse que nous venons d'en faire, nous avons pu constater que ces contes diffèrent beaucoup des autres ouvrages de Gueullette. La forme du récit n'est plus la même ; le merveilleux a disparu, les aventures ne se passent plus en mer ou en Chine, mais en France, en Algérie ou en Angleterre. Arrêtons-nous quelques moments pour examiner ces différences.

La forme du récit, avons-nous dit, est différente de celle des contes précédents. Dans les *Soirées Bretonnes* et dans les contes orientaux, l'auteur s'est servi de récits à tiroirs ; l'action principale commence pour être aussitôt interrompue par un épisode, à son tour interrompu par un autre, et ainsi de suite jusqu'à la fin, où nous retrouvons les conclusions successives des divers épisodes et de l'action principale. Rien de semblable dans les *Mémoires de Mlle de Bontemps*, où Gueullette a donné à ses derniers contes, la forme du roman du dix-huitième siècle. Chaque histoire est un petit roman, complet en lui-même, et qui ne vient aucunement interrompre la suite d'une autre histoire. Mais toutes les anecdotes sont entre elles reliées par

cette idée générale qu'elles se rapportent toutes à une même famille, et c'est ce caractère d'unité, absent des contes précédents, qui donne aux *Mémoires de Mlle de Bontemps* un aspect particulier et nouveau, et les rapproche du roman de l'époque.

La deuxième différence que nous avons indiquée entre les contes précédents et les *Mémoires de Mlle de Bontemps*, c'est que ce dernier ouvrage ne contient pas la moindre parcelle de merveilleux. Les contes précédents, avec leur métempsycose, leurs génies, leurs fées et la quantité innombrable de leurs faits surnaturels, débordaient incontestablement de merveilleux. Dans les *Mémoires de Mlle de Bontemps*, au contraire, nous ne trouvons aucun fait qui soit du domaine du conte de fées, et toutes les aventures, si elles ne sont pas toujours vraisemblables, n'en sont pas moins dépourvues de toute action surnaturelle. Un jeune novice, séduit une jeune fille à demi-morte, un chevalier délivre une demoiselle attaquée par des bandits, un jeune homme voyant s'évanouir une jolie femme bondit à son secours : que pouvons-nous y trouver de merveilleux ?

Il ne nous reste plus maintenant qu'à examiner la dernière différence qui existe entre les *Mémoires de Mlle de Bontemps* et les œuvres précédentes. Nous avons pu remarquer que, dans ses contes orientaux, Gueuillette a montré un certain souci de la couleur locale : le nom des personnages, des lieux, certaines descriptions de paysages, quelques remarques sur les coutumes des indigènes, tendaient à donner aux contes de la couleur orientale. Dans les *Mémoires de Mlle de Bontemps* nous ne trouvons rien qui soit oriental : tous les événements se passent en Angleterre, en France ou en Algérie. Les coutumes, les mœurs et les noms

sont ceux de ces derniers pays. Ainsi, nous voyons comment Gueullette, en modifiant la forme du récit, en supprimant tout merveilleux et en changeant la couleur locale, a réussi à se renouveler en partie : en partie seulement, car les *Mémoires de Mlle de Bontemps* gardent cependant avec les contes précédents certains points communs.

C'est ainsi que nous y trouvons encore des aventures pleines de romanesque : un chevalier vole au secours d'une jeune fille attaquée par des bandits, un jeune homme arrache une jolie femme aux mains d'un mari cruel... Inutile d'insister davantage sur un point aussi évident. Il y a également de la galanterie : un moine séduit la jeune Elinore, un chevalier vit six mois parmi des religieuses et tombe amoureux de l'une d'elles. Enfin Gueullette a introduit, dans ce dernier ouvrage comme dans ses autres contes, la peinture des mœurs de son siècle. Les histoires de *Mlle de Bontemps* semblent surtout attaquer ces gens, qui, n'ayant aucune vocation religieuse, ne s'efforçaient pas moins d'entrer dans les ordres : par exemple, ce jeune homme qui, pour éviter la colère de son père, faisait son noviciat.

Elles attaquent également le libertinage de l'époque : un jeune novice séduit une jeune fille malade, un autre jeune homme va passer six mois parmi les religieuses et se fait aimer de l'une d'elles. C'est précisément par ce dernier aspect de l'ouvrage que Gueullette paraît avoir donné, avec les *Mémoires de Mlle de Bontemps*, un roman de mœurs.

Si donc nous réunissons les diverses qualités que nous venons de retrouver, dans les *Mémoires de Mlle de Bontemps*, l'unité du récit, la curiosité, les aventures, le romanesque, la galanterie et la pein-

ture des mœurs, nous avons, en définitive, le véritable roman du dix-huitième siècle. Ainsi, après avoir passé des contes féeriques, tels que *les Soirées Bretonnes*, au contes orientaux, tels que *les Mille et un quart d'heures*, Gueullette terminait sa carrière d'écrivain avec le petit roman de mœurs que constituent les *Mémoires de Mlle de Bontemps*.

CONCLUSION

Après l'analyse de l'œuvre romanesque de Thomas-Simon Gueullette, nous pouvons nous demander quelle en est la valeur littéraire.

Si nous examinons chez Gueullette d'abord ses qualités d'écrivain, nous apercevons tout de suite une grande fécondité d'invention ; c'est son imagination qui donne de la vie et du relief à des contes aussi nombreux et aussi variés. Nous retrouvons cette qualité jusque dans les préfaces, telles que celles des *Soirées Bretonnes*, des *Sultanes de Guzarate*, où Gueullette nous donne une origine purement imaginaire des contes dont il s'agit. Dans les contes eux-mêmes, il invente aventures sur aventures, naufrages, enlèvements, combats avec des animaux féroces, avec des corsaires, avec des génies ou des géants, destructions de royaumes ; bref, tous ces nombreux contes, criblés d'aventures multiples et intéressantes, indiquent suffisamment, chez Gueullette, une riche fécondité d'inventions.

A cette première qualité se joint celle d'une curiosité très large. Rappelons-nous, en effet, l'intérêt qu'il

portait au théâtre italien, le soin qu'il mit aux diverses rééditions de livres anciens, ses recherches de magistrat que nous retrouvons consignées dans le manuscrit des « Arrêts », son goût et sa curiosité pour l'Histoire en général, que ce soit l'histoire de France, celle de l'Eglise ou celle de la Science Héraldique : ses remarques sur la géographie et les mœurs de l'Orient : bref, Gueullette, qui était en même temps un grand travailleur, avait également pour alimenter son activité une curiosité très large.

Gueullette avait aussi le goût des nouveautés et du piquant : cette qualité nous est révélée dès son premier ouvrage, *Les Nuits Parisiennes*, qui sont un mélange littéraire, de divertissement spirituel, de bons mots, de proverbes, de points d'Histoire et de faits curieux.

Dans la préface des *Sultanes de Guzarate*, Gueullette écrit :

« ...Je lui avouerai cependant que je n'ai pas été peu embarrassé à imaginer une première histoire pour donner un tour nouveau à raconter les autres et que cela m'a coûté plus que tout le reste. »

N'est-ce point là une preuve évidente de son goût des nouveautés ? D'ailleurs, cette qualité est un facteur qui n'est pas à négliger, dans l'évolution du conte de Gueullette.

Avec une curiosité très large, Gueullette possédait également le souci de l'actualité. Dans la dédicace même de sa première brochure, *les Nuits Parisiennes*, il avoue son désir de suivre les tendances de son siècle, lorsqu'il nous dit :

« ...Je travaille sans aucun intérêt mais seulement pour voir si je puis attraper le goût du public. »

Et cet acharnement à vouloir « attraper le goût du public », il nous le montre à travers tous ses contes. Des *Soirées Bretonnes*, contes purement féeriques, l'auteur, nous l'avons vu, passe aux contes orientaux puis termine son œuvre romanesque avec un roman de mœurs, *Mémoires de Mlle de Bontemps* : pourquoi cette évolution, sinon parce que Gueullette suivait de très près, au point même de s'en rendre esclave, le goût du public ? Pourquoi a-t-il introduit dans ses contes la peinture des mœurs, la galanterie, la satire sociale, sinon parce qu'il était très au courant des idées de son époque et qu'il avait un grand souci de l'actualité.

Si l'œuvre de Gueullette a des qualités littéraires, elle n'en possède pas moins certains défauts aussi évidents que ses qualités. C'est d'abord la complication dans les contes. Les *Soirées Bretonnes* qui sont, il est vrai, le premier recueil de contes de Gueullette, avec leurs noms allégoriques insérés dans des récits à tiroirs et à épisodes sont plus que compliquées ; elles donnent même l'impression d'une confusion très grande. Ajoutons, cependant, que ce défaut disparaît peu à peu des contes suivants ; il est à peine sensible dans *les Sultanes de Guzarate* et n'existe pour ainsi dire plus, dans *les Mémoires de Mlle de Bontemps*.

Un autre défaut plus sérieux et plus persistant de l'œuvre de Gueullette est celui d'un style rapide et banal. L'auteur raconte, en effet, sans développer ses idées ; il ne donne qu'un compte rendu des incidents ; il est très rare de trouver une description d'un pays ou d'un voyage ; Gueullette ne s'arrête pas au détail, il fournit seulement le cadre et laisse au lecteur le soin d'ajouter les couleurs nécessaires. Quant au

style lui-même, c'est celui d'un journaliste qui raconte les événements arrivés pendant la journée.

Il est difficile de trouver des jugements sur Gueullette. Nous avons cependant relevé dans les *Trois Siècles Littéraires*, de Sabatier de Castres, la critique suivante :

« Les contes mogols, les Mille et un quart d'heures, sont le fruit de la plume facile de Gueullette plus attentive à consulter le goût des personnes frivoles et oisives que l'utilité du lecteur éclairé et judicieux. On doit être peu surpris que ces rêveries aient été bien reçues dès qu'elles furent mises au jour. Il est une certaine classe d'esprits et c'est le plus grand nombre, incapables de s'attacher à des lectures solides ; ils font des livres qui demandent ni application ni étude et le talent de les amuser n'a pas le droit de prétendre aux honneurs des talents réels et honorables. » (1)

Il est vrai que Gueullette a voulu plaire au public en consultant ses goûts, ceci est incontestable ; mais n'est-ce point là le but que se proposait tout auteur de contes ? Puis il fallait commencer par ménager le lecteur, par l'attirer grâce à la facilité des sujets, à leur frivolité même, avant de se permettre d'introduire peu à peu dans les contes de la critique sociale, de la morale et une certaine philosophie. Et c'est précisément ce qu'a fait Gueullette. Inutile de revenir sur l'évolution si évidente de ses contes. Donc, cette critique de Sabatier de Castres, si juste en ce qui concerne les lectures de l'époque, ne l'est pas autant, il s'en faut de beaucoup, en ce qui concerne Gueullette lui-même. Un auteur ne peut, à lui seul, changer le

(1) *Les trois siècles littéraires*, Sabatier de Castres, 1781, Tome II, p. 124.

goût des lecteurs : celui-ci ne peut s'améliorer que peu à peu par une évolution très lente de son genre littéraire préféré. C'est ce qui arriva au dix-huitième siècle, grâce aux étapes successives que parcourut le « Conte ».

Dans le *Cabinet des fées*, nous avons trouvé également le jugement suivant :

« ...Beaucoup d'imagination et de fécondité assurèrent à M. Gueullette une réputation parmi les amateurs du genre oriental. Il a traduit avec exactitude et avec goût ; il a imité avec une vérité étonnante le ton, les fables, les allégories des Orientaux. Il a prodigué les images, des tableaux nouveaux succèdent sans interruption à ceux qu'on a déjà lus. On est transporté sur le lieu de la scène ; qu'on relise *les Sultanes de Guzarate*, *les Aventures merveilleuses du mandarin Fum-Hoam*, *les Mille et un quart d'heures* et on sera convaincu de la justesse de nos observations. Il n'a pas un merveilleux aussi brillant que le Comte d'Hamilton qu'il a voulu imiter ; mais placé à un ton plus bas, réduit à ce mode qu'il s'était fait lui-même, il va de pair avec Hamilton. Il paraît sortir du domaine de l'imagination et poser sur des bases connues, tandis qu'Hamilton tient toujours une marche factice et entasse bizarreries sur prodiges. M. Gueullette est plus près de nous, plus près des mœurs et d'un peuple qu'il semble peindre ; il dit ce que nous sommes tentés de croire ; il ajoute des grâces à un genre estimé et ne cherche point, comme Hamilton, à en créer un qui ressemble à rien. » (2)

Autant le jugement de Sabatier de Castres est dur et injuste, autant celui-ci est indulgent et exagéré.

(2) *Cabinet des fées*, 1786, T. 37, p. 110.

Nous ne contestons pas d'imagination et la fécondité de Gueullette, nous les avons même affirmés dans les pages précédentes ; mais que Gueullette montre une « vérité étonnante » dans l'emploi de la couleur orientale, cela, non, nous ne pouvons pas le soutenir : et nous l'avons prouvé dans le chapitre quatre. Nous admettrons volontiers que Gueullette « est plus près de nous », mais non « plus près de nous et d'un peuple qu'il semble peindre. » Et lorsque l'auteur de ce jugement ajoute que Gueullette « dit ce que nous sommes tentés de croire », il avoue par là son ignorance des choses de l'Orient, il ne pouvait donc pas être un juge compétent en cette matière.

A la fin du dix-septième siècle, les contes de Perrault et de Mme d'Alnoy n'étaient que de simples divertissements. Mais ce genre de contes ne tarde pas à subir un certain changement : de nouveaux éléments s'y introduisent peu à peu. C'est alors que Gueullette joue un rôle important dans le développement du conte et dans son évolution : l'exotisme, la peinture des mœurs, la critique sociale, le libertinage qu'il mit dans ses contes, aidèrent à la transformation du genre qui passa du conte féérique au conte oriental, puis au conte galant pour arriver, enfin, avec Voltaire, au conte philosophique.

Gueullette, toujours soucieux « d'attraper le goût du public », passa, lui aussi, par ces différents stades : au début féérique, avec *les Soirées Bretonnes*, son conte devint bientôt oriental, exotique, avec *les Mille et un quart d'heures* ou *les aventures merveilleuses du mandarin Fum-Hoam* et finit par être même un véritable roman de mœurs, avec *les Mémoires de Mlle de Bontemps*.

L'œuvre romanesque de Gueullette fut donc un

intermédiaire très important entre le conte de Perrault et celui de Voltaire, entre le simple conte de fées du début du dix-huitième siècle et le conte philosophique du milieu de ce même siècle, qui, sous des apparences badines, exprima les idées les plus sérieuses et rivalisa ainsi avec le roman lui-même.

BIBLIOGRAPHIE

I. — OUVRAGES DE THOMAS-SIMON GUEULLETTE

Ouvrages imprimés ou représentés

A. — ROMANS ET CONTES

Les Nuits Parisiennes, Paris, 1704, 1 vol. in-12.

Les Soirées Bretonnes, Paris, 1712, 2 vol. in-12.

id. *Cabinet des Fées*, Amsterdam, 1786,
1 vol. in-8°.

Les Mille et un quart d'heures, contes tartares, Paris, 1715,
3 vol. in-12 ; — Paris 1717, 3 vol. in-12 ; Paris, 1723,
3 vol. in-12 ; — Paris, 1730, 3 vol. in-12 ; — Paris,
1753, 3 vol. in-12.

— *Cabinet des Fées*, Amsterdam, 1786, 2 vol., in-8°.

Les Mille et un quart d'heures, contes tartares, Genève, 1786,
2 vol. in-8°.

Traductions :

Los Mil y quartos de hora, quentos tartaros, traducidos del
idioma francés (T. S. G.) al español, Madrid, 1742,
3 vol. in-12.

*Tusinde og eem firdendeel time bestaaendé of tatariske his-
torier, of det tydski i det danshe oversat*, Kiøben-
havn, 1755, 3 vol. in-12.

The Thonsand and one quarter hours, London, 1759, 3 vol.
in-12.

- De Duisend en een quartier nuren... tartaarse geschiedemsen* (Door S. T. G.) II, Tweede druk, Amsterdam, 1765, 3 vol. in-12.
- Les aventures merveilleuses du mandarin Fum-Hoam, contes chinois*, Paris, 1723, 2 vol. in-12 ; — Paris, 1723, 2 vol. in-12 ; — Paris, 1723, 2 vol. in-12 ; — Paris (tome II seulement), 1725, 2 vol. in-12 ; — Paris, 1728, 2 vol. in-12.
- *Cabinet des Fées*, Amsterdam, 1785, 1 vol. in-8°.
- Les Sultanes de Guzarate, contes mogols*, Paris, 1732, 3 vol. in-12 ; — Paris, 1733, 3 vol. in-12 ; Paris, 1733, 3 vol. in-12 ; — Utrecht, 1736, 3 vol. in-12 ; — Paris, 1765, 3 vol. in-12.
- *Cabinet des fées*, Amsterdam, 1786, 2 vol. in-8°.
- *Cabinet des fées*, Genève, 1786, 2 vol. in-8°.
- Les Mille et une heures, contes péruviens*, Amsterdam, 1733, 2 vol. in-12 ; — Amsterdam, 1733, 2 vol. in-12 ; — Londres, 1759, 2 vol. in-12 ; — Lille, 1782, 2 vol. in-12.
- Mémoires de Mlle de Bontemps*, Amsterdam, 1738, 2 vol. in-12 ; Amsterdam, 1738, 2 vol. in-12 ; — Londres, 1781, 2 vol. in-12.

B. — THÉÂTRE

- Les Comédiens par hasard*, comédie italienne, mêlée de scènes françaises, 3 actes en prose, rep. le 15 mars 1718.
- Arlequin-Pluton*, comédie en trois actes avec des agréments, rep. le 19 juin 1719 et édité en 1879.
- Le Trésor*, trois actes, rep. le 7 février 1720.
- L'amour précepteur*, trois actes, 1726 et 1732.
- L'Horoscope accompli*, rep. en 1727. Imprimé en 1729, dans le sixième volume du *Nouveau Théâtre Italien*.
- Les Fausses envies*, 1740.

C. — EDITIONS ET TRADUCTIONS

- ROSELLI. 1719.
- ARIOSTE. — *Roland le Furieux*, 1720.
- SEGRAIS. — *Les Nouvelles françaises*, 1722.

- CALDERON. — *La vie est un songe*, 1723.
— *Histoire de petit Jehan de Saintré*, 1724.
DESMARETZ. — *L'Ariane*, 1724.
MONTAIGNE. — *Les Essais*, 1725.
Histoire de Gérard, comte de Nevers, 1728.
Histoire d'Euriant, sa mie, 1728.
RABELAIS. — *Œuvres*, 6 volumes 1732.
BOCACE. — *Les contes et nouvelles*, 1733.
Le Nouveau Pathelin, 1748.
Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse, 1763.

MANUSCRITS

- Notices sur les œuvres de théâtre, depuis le théâtre grec jusqu'au dix-huitième siècle* (Bibliothèque de l'Arsenal, 8 vol., côte 52, bell. f. catalogue des mss.).
Préface pour les parades (Bibliothèque Nationale, côte 9340, mss. fr.).
Volumineuse collection d'arrêts et de sentences des juridictions criminelles, réunis et continués par lui jusqu'à sa mort. La collection remonte à l'année 1191 (Archives).

II. — ROMANS ET CONTES

- d'AULNOY (Mme). — *Contes des Fées*, Paris, 1932, in-8°.
CRÉBILLON (Fils). — *La nuit et le moment. Le hasard au coin du feu*, Paris, 1929, in-16.
— *Le Sopha*, Paris, 1930, in-8°.
GALLAND. — *Les Mille et une Nuits* Paris, 1927, in-12.
GOMEZ (Mme de). — *Histoire secrète de la maison ottomane*, Amsterdam, 1740, 2 vol. in-12.
— *Anecdotes persanes*, Paris, 1727, 2 vol. in-12.
HAMILTON (A.). — *Le Bélier*, Paris, 1861, in-16.
— *Fleur d'épine*, Paris, 1892, in-8°.
— *Les quatre facardins*, Toulouse, 1883, in-18.
LE SAGE. — *Le Diable Boiteux*, Paris, 1932, in-12.
— *Théâtre de la foire*, Paris, 1878, in-12.)

MARIVAUX. — *Le Prince travesti. - Ile des esclaves - La Seconde surprise de l'amour*. Paris, 1930, in-8°.

— *La voiture embourbée - Voyages imaginaires*. T. 30. Paris, 1788, in-8°.

MONCRIF. — *Œuvres complètes*, Paris, 1751, 3 vol. in-12.

MONTESQUIEU. — *Lettres persannes*, Paris, 1929, 2 vol., in-8°.

PERRAULT (C.). — *Contes*, Paris, 1930, in-8°.

VOLTAIRE. — *Contes et Romans*, Paris, 1930, 3 vol., in-8°.

III. — OUVRAGES DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE

ASCOLI. — *Edition critique de Voltaire. Zadig*. Paris,, 1929, 2 vol. in-8°.

BÉDIER et HAZARD. — *Littérature française*, Paris, 1924, 2 vol. in fol.

CHARDON. — *Nouveau dictionnaire historique*, Paris, 1772, in-8°.

D'ARMANDE (Francisque). — *Le théâtre français des origines à nos jours*, Paris, 1909, in-8°.

DRACK (Maurice). — *Le Théâtre de la foire, la comédie italienne, l'opéra comique*. Paris, 1889, in-8°.

EDWARDS SUTHERLAND. — *History of the Opera from its origin to the present time*. London, 1862, in-8°.

ETIENNE GERVAIS. — *Le genre romanesque depuis l'apparition de la Nouvelle Héloïse jusqu'à l'approche de la Révolution*. Bruxelles, 1922, in-8°.

FORMEY. — *La France littéraire*. Paris, 1757, in-12.

GENEST (E.). — *L'Opéra Comique*. Paris, 1925, in-8°.

— *L'Opéra connu et inconnu*. Paris, 1920, in-16.

GUEULLETTE (C.). — *Préface à l'Arlequin-Pluton*, Paris, 1879, in-16.

— *Préface aux Fausse Envies*, Paris, 1878, in-8°.

D'HÉRAIL et de LA PORTE. — *La France littéraire*, Paris, 1769, in-8°.

JACOBET. — *Le comte de Tressan et les origines du genre troubadour*, Paris, 1923, in-8°.

— *Le genre troubadour et les origines du romantisme*. Paris, 1928, in-8°.

- JULLEVILLE (Petit de). — *Littérature française. 18 siècle.* Paris, 1889, 2 vol. in fol.
- LE BRETON (A.). — *Le roman au dix-septième siècle.* Paris, 1912, in-8°.
- *Le roman au dix-huitième siècle.* Paris, 1898, in-18.
- LEVRAULT. — *Le théâtre, des origines à nos jours.* Paris, 1932, in-16.
- MARTINO (P.). — *L'Orient dans la littérature française.* Paris, 1906, in-8°.
- MONSELET. — *Les Originaux du siècle dernier, les oubliés et les dédaignés.* Paris, 1864, in-12.
- MORNET (D.). — Edition critique de J.-J. Rousseau. *Nouvelle Héloïse*, Paris, 1929, in-16.
- *La Pensée française au dix-huitième siècle*, Paris, 1926, in-12.
- Le Nécrologe des Hommes Célèbres de France*, Paris, 1768, in-8°.
- PALISSOT. — *Mémoire pour servir d'histoire à notre littérature.* Paris, 1803, in-8°.
- PARFAICT. — *Le Théâtre des Boulevards.* Paris, 1756, 3 vol., in-12.
- REYNIER (G.). — *Le roman réaliste au dix-septième siècle.* Paris, 1914, in-8°.
- SABATIER DE CASTRES. — *Considérations politiques sur les gens d'esprit et de talent.* Paris, 1804, in-8°.
- *Les trois siècles de la littérature française.* Paris, 1781, in-8°.
- STORER (M. E.). — *La mode des contes de fées.* Paris, 1928, in-8°.
- VAPEREAU. — *Dictionnaire universel des Littératures.* Paris, 1875, in-8°.

IV. — REVUES ET PÉRIODIQUES

- Annonces, affiches et avis divers*, 1751-1811.
- Gazette de France*, 1700-1770.
- Journal des Savants*, 1715-1753.
- Le Mercure Galant*, 1714-1716.
- Le Mercure de Paris*, 1721-1723.
- Le Nouveau Mercure de Paris*, 1717-1721.
- La Revue de France*, 1874.
- La Revue Littéraire*, 1769.

PROPOSITIONS DONNEES PAR LA FACULTE

- 1° *L'évolution du roman français au dix-septième siècle.*
- 2° *L'exotisme dans la littérature française classique.*
- 3° *L'utilisation de la littérature française dans l'enseignement des « Preparatory Schools », aux Etats-Unis.*

Vu,

Montpellier, le 28 avril 1934.

Le Doyen de la Faculté des Lettres

J. VIANEY.

Vu et permis d'imprimer :

Montpellier, le 2 mai 1934

Le Recteur,

TAILLIART.

TABLE DES MATIERES

	Pages
INTRODUCTION	7
Apparition et vogue du conte de fées à la fin du dix-septième siècle. Son évolution jusqu'en 1750. Eléments étrangers : exotisme satire des mœurs contemporaines, libertinage, critique philosophique.	
CHAPITRE PREMIER. — <i>La vie et l'œuvre de Gueullette</i>	23
Son caractère, ses aptitudes, ce qu'il pouvait apporter d'intéressant et de personnel dans le métier littéraire.	
CHAPITRE II. — <i>L'érudit et le moraliste</i>	41
Analyse des <i>Nuits Parisiennes</i> . Son goût de l'histoire et de la curiosité, ses tendances moralisatrices, la peinture des mœurs.	
CHAPITRE III. — <i>L'inspiration moyenâgeuse</i>	55
Analyse des <i>Soirées Bretonnes</i> . L'utilisation des légendes du Moyen-Age. L'allégorie. Le romanesque	
CHAPITRE IV. — <i>Le conte oriental</i>	77
Analyse des <i>Mille et un quart d'heures</i> , des <i>Aventures Merveilleuses de Fum-Hoam</i> , des <i>Sultanes de Guzarate</i> et des <i>Mille et une heures</i> . La forme du récit. La couleur locale orientale. La	

féerie. Les aventures. La galanterie. L'humour.
La tendance morale. La satire sociale.

CHAPITRE V. — <i>Le roman de mœurs</i>	159
--	-----

 Analyse des *Mémoires de Mlle de Bontemps*. Compara-
 raison avec les contes précédents.

CONCLUSION	167
------------------	-----

 Valeur littéraire de l'œuvre de Gueullette. Juge-
 ments des critiques. Valeur historique.

OUVRAGES CONSULTÉS	175
--------------------------	-----

PROPOSITIONS DONNÉES PAR LA FACULTÉ	180
---	-----

